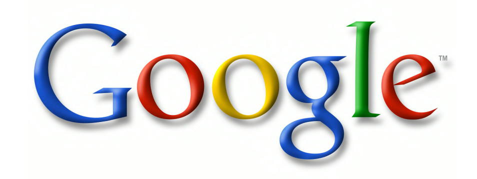
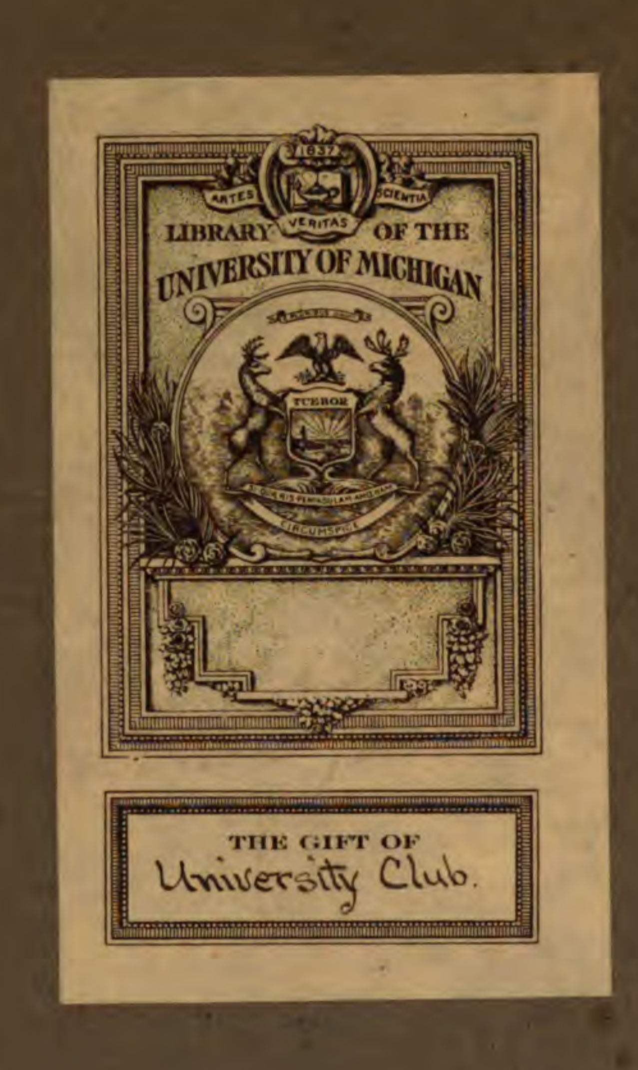



S


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
THE GIFT OF
University Club.



ÉRIE-THÉATRE — N° 43. N° 74. — 1er AOUT 1914

LA PETITE ILLUSTRATION

ROMAN — THÉATRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INÉDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES JOUÉES DANS LES THÉATRES DE PARIS

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

La Dame de chez Maxim

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

GEORGES FEYDEAU



ACTES I et II (six premières scènes)

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et La Petite Illustration réunies)

France et Colonies . . . 40 francs — Étranger . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Demander la brochure de la Station Thermale et Climatérique à la Direction des Bains et Hôtels

VERNET-LES-BAINS

Le Paradis des Pyrénées

(Pyr.-Or.)





ABRACADABRA

amulette de l'Égypte antique, fidèlement reconstituée, forme un bijou artistique d'un goût délicat.

ABRACADABRA

talisman de chance, est pour tous un gage de santé, bonheur et fortune.

ABRACADABRA

par son originalité et son élégance est le **CADEAU** tout indiqué à offrir cette année.

ABRACADABRA

est livré par tous les bijoutiers dans un merveilleux écrin, qui est à lui seul une révélation.

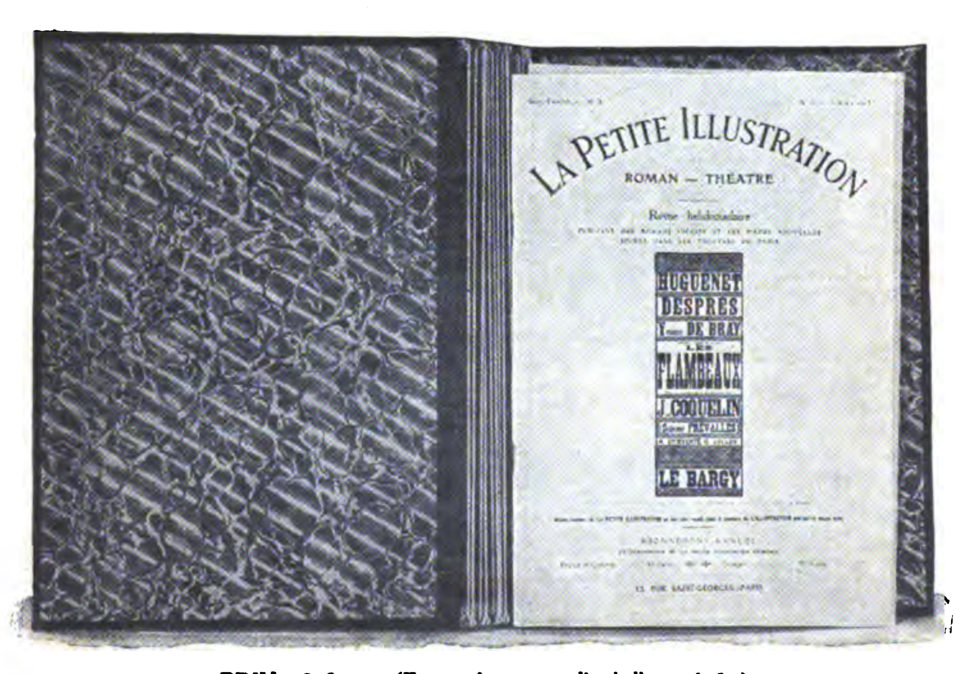
Demandez notice illustrée

Gros : E. Baril, 130, r. de Turenne Paris



CARTON TRIMESTRIEL POUR COLLECTIONNER

LA PETITE ILLUSTRATION



PRIX : **3 fr.** — (Franco de port et d'emballage, **4 fr.**)

AUX BUREAUX DE ***L'ILLUSTRATION*, 13, rue Saint-Georges.**

La Dame de chez Maxim

PIÈCE EN TROIS ACTES

par

GEORGES FEYDEAU



Mlle CASSIVE (la Môme Crevette).

La Dame de chez Maxim *a été représentée pour la première fois, le 17 janvier 1899, au théâtre des Nouveautés.*

INDICATIONS ET MISE EN SCÈNE CONFORME A LA REPRÉSENTATION

Cette pièce, faisant l'objet de conventions particulières, ne pourra être représentée sans une autorisation spéciale de l'auteur ou de son représentant, M. Ballot, agent-directeur de la Société des Auteurs.

PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR A. BERT

PERSONNAGES

Petypon	MM.	GERMAIN.
Général Petypon du Grêlé		TARRIDE.
Mongicourt		COLOMBEY.
Le Duc		TORIN.
Marollier		MANGIN.
Corignon		M. SIMON.
Etienne		LANDRIN.
Le Balayeur		LAURET.
L'Abbé		VÉRET.
Chamerot		ROYER.
Sauvarel		MILO.
Guérissac		DRAQUIN.
Varlin		GUERCHET.
Emile		MIAH.
3e Officier		FÉRET.
Vidauban		SEGUS.
Tournoy		PROSPER.
La Môme Crevette	Mmes	CASSIVE.
Mme Petypon		R. MAUREL.
Mme Vidauban		DE MIRAMONT.
Mme Sauvarel		J. MARSAN.
Clémentine		DALVIG.
La Duchesse de Valmonté		CHANDORA.
Mme Ponant		LAMART.
Mme Claux		TEMPLEY.
Mme Virette		MYLDA.
Mme Hautignol		BURKEL.
La Baronne		FLEURY
Mme Tournoy		DAGUIN.

Invités, invitées, valets de pied, deux porteurs.

Cette pièce est publiée ici avec toutes les indications habituellement réservées aux seuls metteurs en scène ; elles ont été notées par M. Georges Feydeau lui-même. C'est donc une assez rare curiosité offerte ainsi à nos lecteurs auxquels est, en quelque sorte, révélé, par un maître du théâtre, le mécanisme de la mise en scène et ce qui est résulté de l'expérience des répétitions pour donner toute leur portée aux effets comiques qui avaient été déjà prévus, voulus et combinés par l'auteur alors qu'il écrivait sa pièce.

Rappelons à ceux qui l'auraient oublié et apprenons à ceux qui l'ignorent que le « côté jardin », en terme de théâtre, est le côté gauche de la scène par rapport au spectateur et le « côté cour » le côté droit ; et que les numéros parfois accolés entre parenthèses aux personnages (1) (2) (3) désignent les places que ces personnages occupent sur la scène, les uns en raison des autres, et ce en les comptant de gauche à droite.



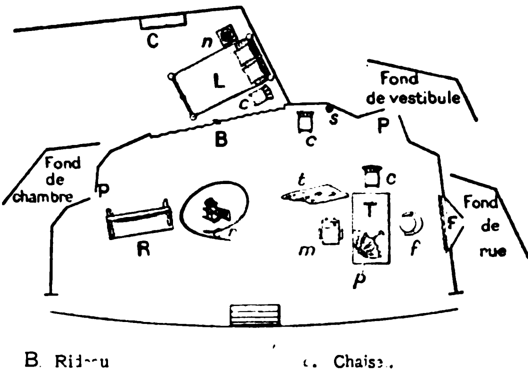


Petypon La Môme. Mongicourt.
SCÈNE IV. — Petypon : « *Qu'est-ce que c'est que cette femme ?* »

LA DAME DE CHEZ MAXIM

ACTE PREMIER

Le cabinet du docteur Petypon. — *Grande pièce confortablement mais sévèrement meublée. A droite premier plan, une fenêtre avec brise-bise et rideaux. Au deuxième plan, en pan coupé (ou* ad libitum, *fond droit face au public), porte donnant sur le vestibule. A gauche deuxième plan (plan droit ou pan coupé* ad libitum), *porte donnant chez Mme Petypon. Au fond, légèrement en sifflet, grande baie fermée par une double tapisserie glissant sur tringle et actionnée par des cordons de tirage manœuvrant de la coulisse, côté jardin. Cette baie ouvre sur la chambre à coucher de Petypon. Le mur de droite de cette chambre, contre lequel s'adosse un lit de milieu, forme avec le mur du côté droit de la baie un angle légèrement aigu, de telle sorte que le pied du lit affleure le ras des rideaux, alors que la tête s'en éloigne suffisamment pour laisser la place d'une chaise entre le lit et la baie. Celle-ci doit être assez grande pour que tout le lit soit en vue du public et qu'il y ait encore un espace de 75 centimètres entre le pied du lit et le côté gauche de la baie. De l'autre côté de la tête du lit, une table de nuit surmontée d'une lampe électrique avec son abat-jour. Reste des meubles de la chambre* ad libitum. *En scène, milieu gauche, un vaste et profond canapé anglais en cuir capitonné, au dossier droit et ne formant qu'un avec les bras; à droite du canapé, une chaise volante. A droite de la scène, une table-bureau placée perpendiculairement à la rampe. A droite de la table et face à elle, un fauteuil de bureau. A gau-*



B. Rideau
C. Commode
F. Fenêtre
L. Lit.
P. Porte.
R. Canapé renversé.
T. Table.
c. Chaise.
c. r. Chaise renversée.
f. Fauteuil.
m. Fauteuil mécanique.
n. Table de nuit
p. Parapluie.
s. Sonnette.
t. Tapis.

Plantations de l'acte premier et de l'acte III.

*che de la table, un pouf tendu « en blanc » et recouvert provisoirement d'un tapis de table; au-dessous de la table, une chaise volante. Au fond, contre le mur, entre la baie et la porte donnant sur le vestibule, une chaise. Au-dessus de cette chaise, un cordon de sonnette. Sur la table-bureau, un buvard, encrier, deux gros livres de médecine. Un fil électrique, partant de la coulisse en passant sous la fenêtre, longe le tapis, grimpe le long du pied droit (du lointain) de la table-bureau et vient aboutir sur ladite table. Au bout du fil qui est en scène, une fiche destinée à être introduite, au courant de l'acte, dans la mâchoire pratiquée dans la pile qui accompagne le « fauteuil extatique » * afin d'actionner celle-ci. A l'autre bout en coulisse, un cadran à courant intermittent posé sur un tabouret. (Placer, en scène, les deux gros livres de médecine sur le fil afin d'empêcher qu'il ne tombe, en attendant l'apparition du fauteuil extatique.)*

Scène première

MONGICOURT, ETIENNE, puis PETYPON

Au lever du rideau, la scène est plongée dans l'obscurité; les rideaux de la fenêtre ainsi que ceux de la baie sont fermés. Le plus grand désordre règne dans la pièce; le canapé est renversé la tête en bas, les pieds en l'air; renversée de même à côté, la chaise volante, à un des pieds de laquelle est accroché le reste de ce qui fut un chapeau haut de forme. Sur la table-bureau un parapluie ouvert; par terre le pouf a roulé; un peu plus loin gît le tapis de table destiné à le recouvrir. La scène est vide, on entend sonner midi; puis, à la cantonade, venant du vestibule, un bruit de voix se rapprochant à mesure jusqu'au moment où on distingue ce qui suit:

VOIX DE MONGICOURT. — Comment! Comment! Qu'est-ce que vous chantez!

VOIX D'ETIENNE. — C'est comme je vous le dis, monsieur le docteur!

MONGICOURT, pénétrant en scène et à pleine voix à Etienne qui le suit. — C'est pas possible! Il dort encore!

ETIENNE. — Chut! Plus bas, monsieur!

MONGICOURT, répétant sa phrase à voix basse. — Il dort encore!

ETIENNE. — Oui, monsieur, je n'y comprends rien! Monsieur le docteur qui est toujours debout à huit heures; voici qu'il est midi...!

MONGICOURT. — Eh! bien, en voilà un noceur de carton! (Il remonte légèrement vers le fond.)

ETIENNE. — Monsieur a dit?

MONGICOURT. — Rien, rien! C'est une réflexion que je me fais.

ETIENNE. — Ah! c'est que j'avais entendu: « noceur »!

MONGICOURT, redescendant même place. — Pardon! j'ai ajouté: « de carton ».

ETIENNE. — Mais, ni de carton, ni autrement! Ah! ben, on voit que monsieur ne connaît pas monsieur! Mais je lui confierais ma femme, monsieur!

MONGICOURT. — Aha! Vous êtes marié!

ETIENNE. — Moi? Ah! non, alors!... Mais c'est une façon de parler!... pour dire que s'il n'y a pas plus noceur que monsieur...!

MONGICOURT, coupant court. — Oui, eh! bien, en attendant, si vous donniez un peu de jour ici; il fait noir comme dans une taupe.

ETIENNE. — Oui, monsieur.

Il va à la fenêtre de droite dont il tire les rideaux: il fait grand jour.

ETIENNE et MONGICOURT, ne pouvant réprimer un cri de stupéfaction en voyant le désordre qui règne dans la pièce. — Ah!

ETIENNE, entre la fenêtre et la table-bureau. — Mais, qu'est-ce qu'il y a eu donc?

MONGICOURT, au milieu de la scène. — Eh! bien, pour du désordre...!

ETIENNE, gagnant le milieu de la scène en passant devant la table. — Mais, qu'est-ce que monsieur a bien pu faire pour mettre tout ça dans cet état!

MONGICOURT (1). — Le fait est...!

ETIENNE (2). — A moins d'être saoul comme trente-six bourriques!

MONGICOURT, sur un ton de remontrance blagueuse. — Eh! ben, dites donc, Etienne!

ETIENNE, vivement. — Oh! ce n'est pas le cas de monsieur! Un homme qui ne boit que de l'eau de Vichy!... et encore il l'allonge!... avec du lait!

MONGICOURT, indiquant le pouf en blanc renversé par terre. — Ah! là là! Qu'est-ce que c'est que ce pouf? Pas élégant!

ETIENNE, relevant le pouf et le couvrant du tapis de table qui gît près de là. — Oh! c'est provisoire! Madame est en train de faire une tapisserie pour. Alors, en attendant, on met ce tapis dessus. (D'un geste circulaire, indiquant tous les meubles en désordre.) Non, mais, regardez-moi tout ça!

MONGICOURT, retirant le restant de chapeau du pied de la chaise. — Ah!... et ça!

ETIENNE, prenant le chapeau des mains de Mongicourt. — Oh!... Un chapeau neuf, monsieur!

MONGICOURT. — On ne le dirait pas!

ETIENNE, remettant la chaise sur ses pieds. — Vraiment, moi qui ai la mise-bas de monsieur! si c'est comme ça qu'il arrange mes futures affaires!... (Tout en parlant, il est allé déposer le chapeau sur la table-bureau.)

MONGICOURT. — C'est pas tout ça! Je voudrais bien voir votre maître: il me semble que ce ne serait pas du luxe de le réveiller à cette heure-ci.

ETIENNE, tout en refermant le parapluie qui est grand ouvert sur la table. — Dame, si monsieur en prend la responsabilité!

MONGICOURT, il remonte dans la direction de la baie. — Je la prends.

ETIENNE, remontant rejoindre Mongicourt à la baie. — Soit!... Mais alors, avec des bruits normaux.

MONGICOURT (1), blagueur. — Qu'est-ce que vous entendez par des bruits normaux?

ETIENNE (2). — C'est monsieur qui les appelle comme ça. C'est, par exemple, de ne pas aller lui tirer un coup de canon dans les oreilles.

MONGICOURT, même jeu. — Je vous assure que je n'ai pas l'intention...!

ETIENNE. — Mais, au contraire, de le réveiller petit à petit; par des bruits doux et progressifs; en chantonnant, par exemple!... Nous pourrions chantonner, monsieur?

(*) Pour l'achat ou la location de l'appareil électrique, s'adresser chez Bérard, 8, rue de la Michodière; pour le fauteuil « extatique », chez Bruland, 14, rue Monsieur-le-Prince. (Tél.: Gobelin 10-96.)

MONGICOURT, bon enfant. — Si vous voulez.

ETIENNE. — D'abord doucement; et puis en augmentant.

MONGICOURT, blagueur. — Il n'y a pas un air spécial?

ETIENNE. — Non! par exemple, tra la la la la.

Il chantonne l'air de *Faust:* « Paresseuse fille. »

MONGICOURT, souriant. — Tiens, vous connaissez ça?

ETIENNE, avec indulgence. — C'est le seul air que joue madame au piano, alors, à force de l'entendre...!

MONGICOURT, remontant (2) jusqu'à la tapisserie qui ferme la baie. — Eh! bien, allons-y!... Justement, c'est un air matinal...!

ETIENNE, qui (1) a suivi Mongicourt. — Doucement pour commencer, hein?

MONGICOURT. — Entendu! Entendu!

MONGICOURT *	ETIENNE
entonnant à l'unisson.	
Paresseuse fille	*Tralala, lalalaire*
Qui sommeille encor,	*Tralala lala.*
Déjà le jour brille	Chanté à Mongicourt. *Moi j'sais pas les paroles*
Sous son manteau d'or.	*Alors je chant' l'air!*

Tralala lalalaire
Tralala lala
Tralala lala...

MONGICOURT, imposant silence à Etienne qui continue à chanter. — Chut!

ETIENNE. — ...*laire...* Quoi?

MONGICOURT. — J'ai entendu comme un grognement d'animal.

ETIENNE, en homme renseigné. — C'est monsieur qui se réveille.

MONGICOURT. — Ah? bon!...

VOIX DE PETYPON, toujours invisible du public, — grognement. — Hoon!

MONGICOURT, appelant à mi-voix et dans la direction de la chambre du docteur. — Petypon!

ETIENNE, appelant de même. — Monsieur!

MONGICOURT. — Hé! Petypon!

VOIX DE PETYPON, nouveau grognement. — Hoon?

MONGICOURT, dos au public. — Eh! ben, mon vieux!

VOIX DE PETYPON. — Hoon?

MONGICOURT. — Tu ne te lèves pas?...

VOIX DE PETYPON, ensommeillée. — Quelle heure est-il?

MONGICOURT, se retournant. — Ah çà! mais...! on dirait que la voix ne vient pas de la chambre...

ETIENNE, avec un geste du pouce par-dessus l'épaule. — C'est vrai! ça sort comme qui dirait de notre dos.

Il se retourne.

MONGICOURT, cherchant des yeux autour de lui. — Où es-tu donc?

VOIX DE PETYPON, endormi et bougon. — Hein? Quoi? Dans mon lit!

MONGICOURT, indiquant le canapé. — Mais c'est de là-dessous que ça sort!

ETIENNE. — Mais oui!

(*) Ils commencent piano, puis donnent plus de voix à mesure qu'ils avancent dans le morceau et arrivent ainsi à chanter à tue-tête. Ils chantent dos tourné au spectateur, face à la chambre du fond. A la huitième mesure du chant, on entend un grognement sourd et prolongé sortir on ne sait de quel coin.

Ils se précipitent tous deux, Etienne à gauche, Mongicourt à droite, derrière le canapé dont ils soulèvent le dossier de façon qu'il soit parallèle au sol. On aperçoit Petypon en manches de chemise, la cravate défaite, dormant paisiblement, étendu sur le côté droit (la tête côté jardin, les pieds côté cour.)

ETIENNE et MONGICOURT, ahuris. — Ah!

MONGICOURT. — Eh! bien, qu'est-ce que tu fais là? (Petypon ouvre les yeux, tourne la tête de leur côté et les regarde d'un air abruti. Mongicourt, pouffant, ainsi qu'Etienne.) Ah! ah! ah! Elle est bien bonne!

PETYPON, se retournant, d'un geste brusque, complètement sur le côté gauche. — Ah! tu m'embêtes!

MONGICOURT. — Eh! Petypon?

Il lui frappe sur les pieds.

PETYPON, se retournant sur le dos. — Eh! bien, quoi? (Il se remet sur son séant et va donner de la tête contre le dossier du canapé.) Oh!... mon ciel de lit qui est tombé!

Il se réétend sur le dos.

MONGICOURT, riant, ainsi qu'Etienne. — Son ciel de lit! Ah! ah! ah!

Il relève presque entièrement le canapé en attirant le dossier à lui de façon à découvrir Petypon.

PETYPON, sur le dos, regardant Mongicourt debout à ses pieds. — Qu'est-ce que tu fais sur mon lit, toi?

MONGICOURT, gouailleur. — C'est ça que tu appelles ton lit, tu es sous le canapé.

PETYPON, sur le dos. — Quoi! je suis sous le canapé! Qu'est-ce que ça veut dire: « Je suis sous le canapé? » Où ça, le canapé?

MONGICOURT, il fait redescendre le dossier du canapé de façon à recouvrir complètement Petypon. — Tiens, si tu ne le crois pas!

PETYPON, rageur, se débattant sous le canapé. — Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie? Qui est-ce qui m'a mis ce canapé sur moi?

MONGICOURT, relevant à moitié le canapé. — Tu ferais mieux de demander qui t'a mis dessous.

PETYPON. — Allons, retire-moi ça! (On relève complètement le canapé, contre lequel Petypon, qui s'est remis sur son séant, reste adossé, l'air épuisé.) Oh! que j'ai mal à la tête!

MONGICOURT, qui a fait le tour du canapé, redescendant extrême gauche et allant s'asseoir (1) sur le canapé. — Aha! C'est bien ça!

PETYPON, tout en se frottant les yeux, d'une voix lamentable. — Est-ce qu'il fait jour?

MONGICOURT, blagueur. — Oui! (Un temps.) encore un peu! (Un temps.) Mais, dépêche-toi, si tu veux en profiter.

PETYPON (2), se prenant la tête lourde de migraine. — Oh! la la, la la! (A Mongicourt.) Ah! mon ami!

MONGICOURT. — Ah! oui! il n'y a pas d'autre mot.

ETIENNE, descendant (3) à droite du canapé. — Monsieur veut-il que je l'aide à se lever?...

PETYPON, à part, sur un ton vexé. — Etienne!...

ETIENNE. — Monsieur n'a pas l'intention de rester toute la journée par terre?

PETYPON. — Quoi, « par terre »? Si ça me plaît d'y être? Je m'y suis mis exprès tout à l'heure!... parce que j'avais trop chaud dans mon lit! Ça me regarde!

ETIENNE, bien placide. — Ah! oui, monsieur... (A part.) seulement, c'est une drôle d'idée.

Il ramasse la redingote de Petypon qui traînait par terre.

PETYPON, se levant péniblement, aidé par Mongicourt. — Et maintenant, je me lève parce que ça me plaît de

me lever! Je suppose que je n'ai pas besoin de vous demander la permission?

ETIENNE, tout en secouant la redingote. — Oh! non, monsieur... (A part.) Ce qu'il est grincheux quand il couche sous les canapés.

Il met la redingote sur le bras du canapé.

PETYPON, maugréant, à Mongicourt. — C'est assommant d'être vu par son domestique dans une position ridicule! (Sans transition.) Oh! que j'ai mal à la tête!

Il se prend la tête.

ETIENNE (3), d'un ton affectueux. — Monsieur ne veut pas déjeuner?

PETYPON (2), comme mû par un ressort. — Ah! non. (Avec dégoût.) Ah! Manger! Huah!... Je ne comprends pas qu'on mange.

ETIENNE, dégageant vers la droite. — Bien, monsieur.

PETYPON. — Ah!... Où est madame?

ETIENNE, qui a débarrassé la table du parapluie et du chapeau, revenant avec ces objets dans les mains. — Madame est sortie! Elle est allée jusque chez M. le vicaire de Saint-Sulpice.

MONGICOURT. — Toujours imbue de religion, ta femme?

PETYPON, à Mongicourt. — Ah! oui!... et de surnaturel. Ne s'imagine-t-elle pas maintenant qu'elle est voyante? Enfin! (A Etienne qui, près de lui et tout souriant, approuve de la tête ce qu'il dit.) Eh! ben, c'est bien, allez!

ETIENNE. — Oui, monsieur! (A part, tout en remontant.) Oh! il est bien bas! (Il sort deuxième plan droit, en emportant chapeau et parapluie.)

Scène II

PETYPON, MONGICOURT

MONGICOURT, considérant Petypon qui se tient la tête à deux mains, la droite sur le front, la gauche sur le cervelet, — lui frappant amicalement sur l'épaule. — Ça ne va pas, alors?

PETYPON, sans changer de position, les yeux au ciel, sur un ton lamentable. — Ah! (Il se traîne jusqu'à la chaise du milieu sur laquelle il s'assied.)

MONGICOURT, debout (1) et bien gaillard. — Ah! ah! monsieur veut se lancer dans ce qu'il ne connaît pas!... Monsieur se mêle de faire la noce!...

PETYPON (2), effondré sur sa chaise. — Mais, serpent! c'est toi qui m'as entraîné dans ces endroits d'orgie!

MONGICOURT. — Ah! elle est forte!

PETYPON. — Est-ce qu'il me serait jamais venu en tête, moi tout seul...! Seulement, tu t'es dit : « Voilà un homme sérieux! un savant! abusons de son ignorance! »

MONGICOURT. — Ah! non, mais, tu en as de bonnes! Je t'ai dit tout simplement: « Petypon! avant de rentrer, je crève de soif; nous venons de passer deux heures à faire une opération des plus compliquées...! Quand on vient d'ouvrir un ventre... ça vaut bien un bock! »

Il remonte en arpentant vers le fond.

PETYPON, qui a fait effort pour se lever, tout en se traînant vers le canapé. — Et tu m'as mené où? Chez Maxim!

Epuisé, il s'assied sur le canapé.

MONGICOURT, redescendant (2), toujours en arpentant en long et en large. — Un soir de Grand Prix, c'était un coup d'œil curieux! Je t'ai proposé un « cinq minutes ». Ce n'est pas de ma faute si ce « cinq minutes » s'est prolongé jusqu'à... (Se retournant vers Petypon.) jusqu'à quelle heure, au fait?

PETYPON, levant les yeux au ciel. — Dieu seul le sait!

MONGICOURT. — Ah! tu vas bien, toi!... C'est pas pour dire, mais quand l'ermite se fait diable...! il n'y avait plus moyen de te faire déguerpir.

PETYPON. — Et alors, lâche, tu m'as abandonné!

Tout en parlant, il renoue sa cravate.

MONGICOURT, gagnant la droite de son même pas de badaud. — Tiens! Moi, je suis un noceur réglé! Je coordonne ma noce! tout est là!... Savoir concilier ses plaisirs avec son travail!... (S'asseyant sur le pouf à gauche de la table droite de la scène.) Tel que tu me vois, et pendant que tu dormais, toi... sous ton canapé...

PETYPON, la tête douloureusement renversée contre le dossier du canapé. — Quel fichu lit!

MONGICOURT. — Je m'en doute!... (Alerte et éveillé.) Eh! bien, moi, à huit heures, j'étais à mes malades... (Se levant et allant à Petypon.) A onze heures, j'avais vu tout mon monde; y compris notre opéré d'hier.

PETYPON, subitement intéressé. — Ah?... Eh! bien? comment va-t-il?

MONGICOURT, debout à gauche de la chaise du milieu, sur un ton dégagé. — C'est fini!

Il sort un étui à cigarettes de sa poche.

PETYPON, vivement. — Il est sauvé?

MONGICOURT. — Non! Il est mort!

Il tire une cigarette de l'étui.

PETYPON. — Aïe!

MONGICOURT. — Oui. (Moment de silence.) Oh! il était condamné.

PETYPON. — Je te disais bien que l'opération était inutile.

MONGICOURT, dogmatique. — Une opération n'est jamais inutile. (Remettant l'étui dans sa poche.) Elle peut ne pas profiter à l'opéré,... (Tirant une boite d'allumettes de son gousset.) elle profite toujours à l'opérateur.

PETYPON. — Tu es cynique!

MONGICOURT, avec une moue d'indifférence professionnelle, tout en frottant son allumette. — Je suis chirurgien.

PETYPON, bondissant en le voyant approcher son allumette enflammée de sa cigarette. — Hein! Ah! non! ffue!

Il souffle l'allumette.

MONGICOURT, ahuri. — Quoi?

PETYPON. — Oh! ne fume pas, mon ami, je t'en prie! Ne fume pas!

MONGICOURT, avec une tape amicale sur l'épaule. — A ce point? Oh! la la, mais tu es flappi, mon pauvre vieux.

PETYPON. — A qui le dis-tu! Oh! ces lendemains de noce!... ce réveil!... Ah! la tête, là!... et puis la bouche... mniam, mniam, mniam...

MONGICOURT, d'un air renseigné. — Je connais ça!

PETYPON. — Ce que nous pourrions appeler en terme médical...

MONGICOURT. — La gueule de bois.

PETYPON, d'une voix éteinte en passant devant Mongicourt. — Oui.

MONGICOURT. — En latin « gueula lignea ».

PETYPON, se retournant à demi. — Oui; ou en grec...

MONGICOURT. — Je ne sais pas!

PETYPON, minable. — Moi non plus!

Il s'affale sur le pouf, le dos à la table.

MONGICOURT. — Ah! faut-il que tu en aies avalé pour te mettre dans un état pareil.

PETYPON (2), levant les yeux au ciel. — Ah! mon ami!

MONGICOURT, prenant la chaise du milieu, la retournant (dossier face à Petypon) et se mettant à califourchon dessus. — Mais tu as donc le vice de la boisson?

PETYPON, l'air malheureux. — Non! J'ai celui de l'Encyclopédie!... Je me suis dit: « Un savant doit tout connaître. »

MONGICOURT, avec un petit salut comiquement respectueux. — Ah! si c'est pour la science!

PETYPON. — Et alors... (Avec un hochement de tête.) tu vois d'ici la suite!

MONGICOURT, gouailleur. — Tu appelles ça la suite?... Tu es bien bon de mettre une cédille!

En ce disant, il se lève et du même mouvement replace la chaise à droite du canapé.

PETYPON. — En attendant, me voilà fourbu, éreinté; les bras et les jambes cassés...! Un véritable invalide!

MONGICOURT, descendant à gauche, devant le canapé. — L'invalide à la gueule de bois.

PETYPON, se levant et gagnant le milieu de la scène. — Oh! c'est malin.

A ce moment on entend la voix de Mme Petypon à la cantonade : « Ah! monsieur est enfin debout? Ah ! bien ce n'est pas trop tôt ! Tenez, Etienne, débarrassez-moi de ces paquets! là! prenez garde, c'est fragile! », etc. *ad libitum.*

PETYPON, bondissant aussitôt qu'il a entendu la voix de sa femme et parlant sur elle, tout en se précipitant sur sa redingote qui est sur le dessus du canapé. — Mon Dieu, ma femme !... Dis-moi : est-ce qu'on voit sur ma figure que j'ai passé la nuit?

MONGICOURT (1), avec un grand sérieux. — Oh! pas du tout!

PETYPON (2), rassuré. — Ah!

MONGICOURT, tout en l'aidant à passer sa redingote. — Tu as l'air de sortir d'une veillée mortuaire...

PETYPON. — Quoi?

MONGICOURT. — ... côté du veillé! A part ça...!

PETYPON. — Ah! que tu es agaçant avec tes plaisanteries!... Attends! si je...? (Se redressant et se passant la main dans les cheveux tout en s'efforçant de prendre l'air guilleret.) Est-ce que...? hein?

MONGICOURT, gouaillant. — Non, écoute, mon vieux, n'essaie pas! Tu chantes faux!

Scène III

LES MÊMES, Mme PETYPON

Mme PETYPON, son chapeau encore sur la tête, surgissant de droite, pan coupé, et les bras tendus vers son mari. — Ah! te voilà; tu es levé! Eh! bien, tu en as fait une grasse matinée. Bonjour, mon chéri!

Elle l'attire à elle pour l'embrasser.

PETYPON (2), auquel l'étreinte de sa femme a donné une secousse dans la tête endolorie. — Bonjour, Ga... oh!... brielle!

Mme PETYPON (3). — Bonjour, monsieur Mongicourt.

MONGICOURT (1), très aimable. — Madame, votre serviteur!

Mme PETYPON, retournant son mari face à elle. — Oh! mais, regarde-moi donc!... Oh! bien, tu en as une mine!

PETYPON. — Ah?... Tu trouves?... Oui! oui! Je ne sais pas ce que j'ai, ce matin; je me sens tout chose.

Mme PETYPON, inquiète. — Mais tu es vert! (A Mongicourt.) Qu'est-ce qu'il a, docteur?

MONGICOURT (1), affectant la gravité du médecin consultant. — Ce qu'il a?... Il a de la « gueula lignea », madame!

PETYPON, à part. — Hein?

Mme PETYPON, sursautant, sans comprendre. — Ah! mon Dieu, que me dites-vous là!

MONGICOURT, d'une voix caverneuse. — Oui, madame!

Mme PETYPON, affolée. — C'est grave?

MONGICOURT, avec importance, la rassurant du geste. — Je réponds de lui!...

Mme PETYPON, sur un ton profondément reconnaissant. — Ah! merci!... (A Petypon, avec une affectueuse commisération.) Mon pauvre ami !... Alors, tu as de la « gueula lignea »!

PETYPON, embarrassé. — Ben... je ne sais pas!... C'est Mongicourt qui...

Mme PETYPON, vivement. — Oh! mais, il faut te soigner. (A Mongicourt.) Qu'est-ce qu'on pourrait lui faire prendre?... peut-être qu'un réconfortant...? (Brusquement.) un peu d'alcool...?

Ravie de cette inspiration, elle fait mine d'aller chercher de ce qu'elle propose.

PETYPON, comme une vocifération. — Oh ! non !... (Avec écœurement.) Non, pas d'alcool!

Mme PETYPON, redescendant, toujours n° 3. — Mais alors, docteur, quel remède?

MONGICOURT, avec une importance jouée. — Mon Dieu, madame, en général, pour cette sorte d'indisposition, on préconise l'ammoniaque.

GABRIELLE, n'en demandant pas davantage et remontant. — L'ammoniaque, bon!

PETYPON, vivement. — Hein? Ah! non! (Bas à Mongicourt, pendant que sa femme, arrêtée par son cri, revient vers lui.) Tu veux me faire prendre de l'ammoniaque!

MONGICOURT, ayant pitié de l'affolement de Petypon. — Mais, actuellement, votre mari est dans la période décroissante...

GABRIELLE. — Ah! tant mieux!

MONGICOURT. — Des tisanes, du thé avec du citron; voilà ce qu'il faut!

Mme PETYPON, remontant, empressée. — Je vais tout de suite en commander.

MONGICOURT, blagueur, à Petypon. — N'est-ce pas?

PETYPON, à mi-voix, sur un ton de rancune comique, à Mongicourt. — Oui, oh! toi, tu sais!...

Mme PETYPON, qui s'est arrêtée en chemin, se tournant vers Petypon. — Ah! qui m'aurait dit que tu te réveillerais dans cet état, quand ce matin tu dormais d'un sommeil si paisible! (Petypon, stupéfait, tourne un regard ahuri vers Mongicourt.) Tu n'as même pas senti quand je t'ai embrassé.

PETYPON, de plus en plus stupéfait, se retournant vers sa femme. — Hein?... Tu... tu...?

Mme PETYPON. — Quoi, « tutu »?

PETYPON. — Tu m'as embrassé?...

Mme PETYPON, très simplement. — Oui.

PETYPON, insistant. — Dans... dans mon lit?

Mme PETYPON. — Eh! bien oui! quoi?... Tu dormais, enfoui sous tes couvertures; je t'ai embrassé sur le peu de front qui émergeait de tes draps. Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant?

PETYPON, abruti. — Oh! Rien! rien!

Mme PETYPON, remontant pour sortir. — Je vais chercher le thé.

MONGICOURT, accompagnant la sortie de Mme Petypon. — C'est ça! c'est ça!

Aussitôt Mme Petypon sortie, pan coupé droit, il redescend n° 2.

Scène IV

PETYPON, MONGICOURT, puis LA MOME

PETYPON, qui est resté médusé sur place, les yeux fixés sur le canapé et récapitulant. — Elle m'a embrassé dans mon lit...! et je dormais sous le canapé...!

MONGICOURT, dans le même sentiment que Petypon. — Oui!

L'air concentré, il prend de la main droite la chaise qui est près du canapé et l'amène à sa gauche, le dossier dans la ligne de l'avant-scène droite.

PETYPON (1), avec un hochement de la tête. — Comment expliques-tu ça, toi?

MONGICOURT (2), écartant de grands bras. — Je cherche! (Il enfourche la chaise et, à califourchon dessus, se met à méditer en se tenant le menton.)

PETYPON, brusquement, se laissant tomber sur le canapé. — Mon Dieu! Est-ce que je serais somnambule?

Ils restent un moment dans cette pose méditative, le dos tourné l'un à l'autre, Petypon face à l'avant-scène gauche, Mongicourt à l'avant-scène droite. Tout à coup un long et bruyant bâillement se fait entendre venant de la pièce du fond.

LA VOIX. — Ahouahouahahah!

PETYPON, tournant la tête vers Mongicourt. — Qu'est-ce que tu dis?

MONGICOURT, tournant la tête vers Petypon. — Moi? j'ai rien dit!

PETYPON. — Tu as fait « ahouahouhahouhah »!

MONGICOURT. — C'est pas moi!

PETYPON. — Comment, c'est pas toi!

LA VOIX, nouveau bâillement. — Ahouhahah! ah!

PETYPON, se levant et se tournant dans la direction d'où vient le bruit. — Eh! tiens!

MONGICOURT, se levant également en enjambant sa chaise. — Eh! Oui!

LA VOIX. — Aouh! ah! ouhah!

PETYPON. — Mais ça vient de ma chambre!

MONGICOURT. — Absolument!

PETYPON, tout en se dirigeant, suivi de Mongicourt, vers la tapisserie du fond. — Je ne rêve pas!... il y a quelqu'un par là!...

Simultanément ils écartent les deux tapisseries. Petypon en tirant celle de gauche, côté jardin, Mongicourt celle de droite, côté cour. Chacun d'eux fait un bond en arrière en apercevant, couchée dans le lit, en simple chemise de jour, une jeune femme au minois éveillé, aux cheveux blonds et coupés court.

PETYPON et MONGICOURT. — Ah!

LA MÔME, se dressant sur son séant et sur un ton gamin. — Bonjour, les enfants!

PETYPON, ahuri. — Qu'est-ce que c'est que cette femme?

MONGICOURT, tombant assis, en se tordant de rire, sur la chaise à droite et contre le chambranle de la baie. — Eh! ben, mon vieux!... tu vas bien!

PETYPON, les cheveux dressés et affolé, au pied du lit. — Hein! Mais pas du tout!... Qu'est-ce que ça veut dire?... (A la Môme.) Madame! Qu'est-ce que ça signifie?... D'où sortez-vous?...

LA MÔME, d'une voix amusée. — Comment, d'où que je sors? Eh! bien, tu le sais bien!

PETYPON (1), indigné. — Mais je ne vous connais pas!... mais en voilà une idée!... Pourquoi êtes-vous dans mon lit?...

LA MÔME (2). — Comment, pourquoi que j'y suis?... Non mais, t'en as une santé!... (A Mongicourt.) Dis donc, eh!... l'inconnu! Il me demande pourquoi que j'y suis, dans son lit!...

MONGICOURT, se tordant. — Oui!... Oui!

PETYPON. — Mais, absolument! Quoi? J'ai le droit de savoir... (Furieux, à Mongicourt.) Mais ne ris donc pas comme ça, toi! c'est pas drôle! (A la Môme.) Qui êtes-vous? Comment êtes-vous ici?

LA MÔME. — Non, mais on se croirait chez le juge d'instruction!... Qui que je suis?... Eh! ben, la môme Crevette, parbleu!...

MONGICOURT. — La danseuse du Moulin-Rouge!

LA MÔME, de son lit, donnant une tape du plat de la main sur la joue de Mongicourt. — Tu l'as dit, bouffi!...

MONGICOURT, se levant et descendant en s'esclaffant à gauche, près de la table. — C'est mourant!

LA MÔME, désignant Petypon du doigt. — Avec ça qu'il ne le sait pas, le vieux bébé! puisqu'on s'est pochardé tous deux! et qu'il m'a ramenée à son domicile!...

PETYPON, ahuri. — Moi, je...? c'est moi qui...?

LA MÔME, sans transition, regardant à droite à gauche. — Dis donc, c'est bien, chez toi.

PETYPON, brusquement. — Ah! mon Dieu!

MONGICOURT et LA MÔME, qui précisément vient de sauter hors du lit, côté lointain. — Quoi?

PETYPON, gagnant (2) jusqu'à Mongicourt (3). — Mais alors...! le baiser...! sur le front...! dans mon lit...! C'était la môme Crevette!...

MONGICOURT, d'une voix caverneuse. — C'était la Môme!

PETYPON, d'une même voix caverneuse. — Gabrielle a embrassé le front de la môme Crevette!

MONGICOURT, de même. — La vie est pleine de surprises!

Ils restent comme figés, côte à côte, épaule contre épaule, les jambes fléchissantes, les yeux ahuris fixés sur la môme Crevette.

LA MÔME, qui pendant ce qui précède a enfilé un jupon, une combinaison, un pantalon (suivant ce qu'on porte), descend en scène en les regardant d'un air moqueur. — Eh! ben quoi? Non! mais en v'là des poires!... (D'un mouvement de danseuse de bal public, passant vivement la jambe par-dessus le dossier de la chaise qui est au milieu de la scène.) Eh! allez donc! c'est pas mon père!

Elle se laisse tomber sur le canapé et s'y étend tout de son long, la tête côté gauche.

PETYPON, bondissant, hors de lui, vers la Môme, tandis que Mongicourt a remonté la chaise du milieu et la pose contre le chambranle gauche de la baie. — Mais, allez-vous-en, madame! On peut venir... Je suis un homme sérieux!... vous ne pouvez pas rester ici!...

LA MÔME (1), le toisant avec des petits yeux gouailleurs. — J' t'adore!

PETYPON. — Quoi?

LA MÔME, le narguant en chantonnant. — Adieu, Grenade la charman-an-te!

PETYPON (2), lui tirant les jambes pour les ramener à terre. — Mais il n'y a pas de « Grenade! » Voulez-vous vous rhabiller!...

VOIX DE Mme PETYPON, à la cantonade. — Eh! bien quoi? n'importe! chez l'épicier ou chez le fruitier... Vous avez de l'argent? Attendez!

PETYPON, bondissant à la voix de sa femme et parlant sur elle. — Ah! mon Dieu! Gabrielle!...

MONGICOURT. — Ta femme!

PETYPON, entraînant la Môme vers le fond. — Cachez-vous!... ne vous montrez pas!...

MONGICOURT, l'entraînant également. — Venez là! là!

LA MÔME, ahurie. — Mais quoi? quoi!

PETYPON, la poussant dans la chambre. — Mais cachez-vous donc!

Mongicourt et lui referment vivement les tapisseries. Au moment où parait Gabrielle, ils n'ont que le temps de se retourner et restent sur place, Mongicourt (1), Petypon (2), en se dandinant bêtement pour avoir l'air d'être à l'aise.

Scène V

LES MÊMES, LA MOME, cachée, Mme PETYPON

Mme PETYPON, surgissant de droite, pan coupé. Elle porte un plateau avec la théière, le sucrier et la tasse sur sa soucoupe. Sans regarder les deux hommes, elle descend jusqu'à la table déposer son plateau. — Voilà le thé! J'ai envoyé Etienne acheter un citron.

PETYPON, affolé et l'œil toujours sur sa femme, profitant de ce qu'elle ne regarde pas pour dire très haut par l'interstice des deux tapisseries afin de prévenir la Môme. — Ma femme! hum! hum!... Madame Petypon, ma femme!

MONGICOURT, même jeu. — Sa femme ! Madame Petypon!

Mme PETYPON, étonnée, se retourne vers son mari, puis traversant la scène en riant de façon à passer n° 1. — Eh! bien, quoi? Tu me présentes au docteur, maintenant?

MONGICOURT, inconsidérément. — Madame, enchanté! (Il descend, tout en parlant, derrière le canapé.)

PETYPON, à Gabrielle assise sur le canapé. — Mais non, je dis : — tu ne me laisses pas achever — « Madame Petypon, ma femme,... tu ne trouves pas qu'on étouffe ici? »

Mme PETYPON (2). — Ici? non!

PETYPON (3). — Si ! si ! (Brusquement, de la main droite, lui saisissant le poignet gauche.) Allons prendre l'air, viens! Allons prendre l'air!

Mme PETYPON, résistant, bien qu'entraînée par Petypon. — Mais non! Mais non!

PETYPON, l'entraînant vers la droite, pan coupé. — Mais si! mais si!

Il imprime une secousse du poignet au bras de sa femme qui se trouve ainsi lancée n° 3, juste pour aller donner contre la chaise sur laquelle sont les vêtements de la Môme.

Mme PETYPON, à droite de la chaise, avisant les vêtements. — Ah! Qu'est-ce que c'est que ça, qui est sur cette chaise?

PETYPON, à gauche de la chaise. — Quoi?

Mme PETYPON, prenant les vêtements et descendant avec n° 2. — Cette étoffe?... on dirait une robe!

PETYPON, médusé, à part. — Nom d'un chien! la robe de la Môme!

MONGICOURT, entre ses dents en se laissant tomber sur le canapé. — Boum!

Mme PETYPON. — Mais oui!... En voilà une idée d'apporter ça dans ton cabinet... Depuis quand c'est-il là?

PETYPON, descendant vivement entre Mongicourt et Mme Petypon. — Je ne sais pas! je n'ai pas remarqué! Ça n'y était pas cette nuit!... Il me semble que c'est ce matin, hein?... n'est-ce pas, Mongicourt? On a apporté ça ce... (Agacé par le silence et le regard moqueur de Mongicourt qui semble s'amuser à le laisser patauger.) Mais dis donc quelque chose, toi!

MONGICOURT. — Hein? oui!... oui!

PETYPON, à sa femme. — Ça doit être une erreur!... c'est pas pour ici!... Je vais la renvoyer! (En ce disant il empoigne la robe et pique vers la porte de sortie.)

Mme PETYPON, qui n'a pas lâché l'autre bout de la robe, en tirant à soi, fait virevolter son mari et le ramène à elle. — Mais, pas du tout, ce n'est pas une erreur.

PETYPON (3). — Hein?

Mme PETYPON (2). — Seulement, c'est une drôle d'idée d'apporter ça chez toi!

PETYPON. — Comment?

Mme PETYPON. — Moi, pendant ce temps-là, j'écris une lettre à cheval à ma couturière.

PETYPON. — A ta...?

Mme PETYPON. — Mais oui, elle devait déjà me livrer cette robe hier ; alors, moi, ne voyant rien venir...

PETYPON. — Hein?

MONGICOURT, à part. — Ah! bien, ça, c'est le bouquet!

PETYPON, qui n'a qu'une idée c'est de reprendre la robe. — Mais non!... Ce n'est pas possible!... D'abord, je te connais, tu n'aurais pas choisi une robe si claire...! Allez! donne ça! donne ça!

Il a saisi la robe et fait mine de l'emporter.

Mme PETYPON, défendant son bien. — Ah! que tu es brutal! Tu sais bien que je ne choisis jamais!... Je dis à ma couturière: « Faites-moi une robe! » et elle me fait ce qu'elle veut; je m'en rapporte à elle. C'est un peu clair, c'est vrai!...

PETYPON. — Oui, oui! (Saisissant la robe et essayant de l'arracher à sa femme.) On va la faire teindre!...

Mme PETYPON, tirant de son côté et d'un coup sec faisant lâcher prise à Petypon. — Oh! mais, voyons, à la fin!... C'est un peu clair, mais une fois n'est pas coutume!... Ah! tu as une façon de manipuler les toilettes! Ah! si on les laissait entre tes mains!... vrai...! (Elle sort par le deuxième plan gauche en emportant la robe.)

Scène VI

LES MÊMES, moins Mme PETYPON

PETYPON, qui est resté comme cloué sur place — entre canapé et baie — en voyant disparaître sa robe. — Eh! bien, c'est du joli!

MONGICOURT (1), riant. — Ffutt! Confisquée, la robe!

PETYPON (2). — Non, mais tu ris, toi! Qu'est-ce que nous allons faire?

En ce disant il est remonté jusqu'à proximité du point de jonction des deux tapisseries de la baie.

LA MÔME (3), passant brusquement la tête entre les deux tapisseries. — Eh! ben? Elle est partie?...

PETYPON, qui a eu un soubresaut en voyant surgir la tête de la Môme à proximité de son nez, redescendant sans changer de numéro. — Ah! l'autre, à présent!

LA MÔME, descendant (3) à la suite de Petypon. — Dis donc! tu m'avais pas dit que t'étais marié, toi!... En voilà un petit vicieux!... (Elle lui pince le nez.)

PETYPON, avec humeur, tout en dégageant son nez d'un geste brusque de la tête. — Oui! Oh! mais je ne suis pas ici pour écouter vos appréciations!... Il s'agit de filer! et un peu vite!

LA MÔME, sans se déconcerter et sur un ton un peu traînard mais gentil. — Ah! c'est pas pour dire! t'étais plus amoureux hier soir! (Elle gagne légèrement à droite.)

PETYPON, sec. — Oui! Eh! bien, je suis comme ça, le matin!... Allons, allons!... dépêchez-vous!...

LA MÔME, revenant à lui et, gracieusement, sur le même ton que précédemment. — Oh! tu peux me dire « tu »...

PETYPON, de même. — Vous êtes bien bonne! dépêchez-vous!

LA MÔME. — Mais dis-moi donc « tu »; je te dis « tu »... T'as l'air d'être mon domestique.

Elle gagne la droite.

PETYPON, avec rage. — Oh!... Eh! bien, dépêche-toi, là!... Cré nom d'un chien!

LA MÔME, s'asseyant sur le pouf, les jambes étendues l'une sur l'autre et le dos à la table. — A la bonne heure!

PETYPON, bondissant en la voyant installée. — Hein! (Un peu au-dessus d'elle, et lui indiquant la sortie.) Et file!...

LA MÔME, s'étalant bien, dos à la table, les deux bras étendus sur les rebords. — « Et file!... » Vois-tu ça!... Oh! mais, tu m'as pas regardée, mon petit père!... Je suis habituée à ce qu'on ait des égards avec les femmes!...

PETYPON, croyant comprendre. — Ah! (Changeant de ton.) C'est bien, on va t'en donner!... Combien?...

Il tire son porte-monnaie.

LA MÔME, le sourcil froncé, avançant la tête. — Quoi?

PETYPON, qui est redescendu plus en scène. — Eh! bien, oui, quoi?... Il n'y a pas à mâcher les mots, ça perd du temps!... Tu es une femme d'argent; je te dois une indemnité pour ton... dérangement... Combien?

LA MÔME, le genou gauche entre ses mains jointes, sur un ton persifleur, à Petypon. — Oh! vrai, t'es un peu mufle, tu sais!... t'as une façon...! (Se levant et passant n° 2.) Si j'avais seulement pour deux sous d'idéal...!

PETYPON, descendant n° 3. — Oui, mais comme tu n'en as pas...!

LA MÔME. — Je ne me vends pas, moi, tu sauras!

PETYPON, remettant son porte-monnaie dans sa poche. — Ah?... Non?... Bon!... Alors, ça va bien!... (Lui serrant la main.) Je te remercie bien! (Voulant la faire passer (1) dans la direction de la sortie.) et à une autre fois...

LA MÔME, résistant de façon à garder le même numéro, bien gentiment. — J'accepte un petit cadeau; ce qui n'est pas la même chose!

PETYPON (3), édifié. — Ah!... tu acceptes...!

LA MÔME, indiquant Mongicourt. — Ah! ben, merci! Qu'est-ce que doit penser monsieur?...

MONGICOURT (1). — Oh! moi, tu sais...! je suis bronzé.

PETYPON (3), décidé à en finir coûte que coûte, sortant de nouveau son porte-monnaie. — Enfin, il s'agit de ma tranquillité...! Je n'y regarderai pas!... (Tirant deux pièces de vingt francs et les tendant à la Môme du bout des doigts.) Voilà... quarante francs.

LA MÔME. — Quarante francs!... Oh!... (Repoussant doucement la main de Petypon.) c'est pour la bonne!

PETYPON. — Hein?... je ne sais pas, moi; c'est... pour les deux.

LA MÔME. — Tu rigoles?

PETYPON (3). — Quoi? Ça ne te suffit pas?... Eh! ben vrai! C'est ce que je prends, moi: une visite, quarante francs!

LA MÔME (2), pendant que Petypon rengaine son porte-monnaie. — Ah! oui! Mais, Dieu merci, je ne suis pas médecin!... Non, mais, pour qui qu' c'est qu' tu me prends?

MONGICOURT (1), riant. — Aha!... « ...Pour qui qu' c'est que tu me prends?... » Oh! non! qui qu' c'est qui t'a appris le français?

LA MÔME, allant à Mongicourt. — Quoi? quoi? qu'équ' t'as l'air de chiner, toi, eh?... bidon! tu sauras que si je veux je parle aussi bien français que toi!

Déclamant.

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur,
Si le ciel en naissant ne l'a créé poète...
Mon histoire, messieurs les juges, sera brève!

MONGICOURT, s'inclinant. — Mâtin, du classique!...

LA MÔME. — Mais oui, mon cher! et je pourrais t'en citer comme ça à la file!... T'as l'air de croire parce que je parle rigolo...! c'est le milieu qui veut ça! mais tu sauras que j'ai fait des classes, moi! Je suis de bonne famille, tout comme tu me vois! Je n'en parle pas parce que ça ne sert à rien, mais si je ne suis pas institutrice, c'est qu'au moment où j'allais passer mon brevet supérieur, je me suis laissé séduire par un gueux d'homme qui avait abusé de mon innocence pour m'entortiller de belles promesses...!

MONGICOURT. — Non?

LA MÔME. — Il m'avait promis le collage.

PETYPON, qui commence à en avoir assez, prenant la Môme et la faisant passer n° 3. — Oui! eh! bien, c'est très intéressant, mais tu nous raconteras tes mémoires une autre fois!

LA MÔME, se retournant vers lui. — Tout ça c'est pour dire qu'on n'offre pas quarante francs...!

PETYPON, s'échauffant. — Eh! ben, c'est bien! fais ton prix! et finissons-en!

LA MÔME. — Mais qui qu' c'est qui te demande de l'argent,... mon gros poulot?... (Lui pinçant le nez.) Ouh! le gros Poulot!

PETYPON, dégageant son nez. — Allons, voyons!

LA MÔME. — Tu veux qu'on se trotte? on se trottera!

PETYPON, respirant. — A la bonne heure!

LA MÔME. — Eh! Je comprends, parbleu! si ta légitime me trouvait là...

PETYPON. — Evidemment!

LA MÔME. — ... é gueulerait.

PETYPON, sans réfléchir, sur la même intonation que la Môme.). — E gueu... (Changeant de ton.) Oh! non! entendre ces choses-là!

LA MÔME, remontant, suivie de Petypon. — Eh! bien, on y va!... Et comme tu veux absolument me faire un petit cadeau... eh! ben, tiens! ma robe!... ma robe que j'avais hier!... Je la dois; tu la paieras,... (Un temps.) v'là tout. (Elle redescend.)

PETYPON, hébété. — V'là tout?

MONGICOURT, moqueur. — V'là tout. Ah! bien ça, c'est délicat?

PETYPON, amer. — Ah! oui... (Brusquement.) Enfin! Quand on est dans une impasse...! (Tirant une pièce de cent sous de son porte-monnaie.) Combien ta robe?

LA MÔME, comme elle dirait trois sous. — Vingt-cinq louis.

PETYPON, ravalant sa salive. — Cinq... cinq cents francs?

LA MÔME, avec une admiration comique. — Oh! comme tu comptes bien! (Elle lui pince le nez.)

PETYPON, rageur. — Allons, voyons! (Il tire cinq cents francs de son portefeuille et les tend à la Môme.) Voilà!

LA MÔME, happant le billet. — Merci.

PETYPON, vivement, la rattrapant par le poignet. — Il n'y en a pas deux?

LA MÔME, se dégageant. — Mais non, quoi? et puis... qu'é qu'ça f'rait?

PETYPON. — C'est ça, comment donc!

LA MÔME. — Si je te disais...

PETYPON, remontant en lui indiquant la porte. — Oui, bon! eh ben maintenant file!

LA MÔME, qui est remontée, au lieu de sortir, décrochant et allant à la chaise où était sa robe. — C'est ça! ma robe! où est ma robe?

PETYPON (3). — Comment ta robe?

LA MÔME (2), ne trouvant pas sa robe à la place où elle pensait la trouver, allant voir sur l'autre chaise de l'autre côté de la baie. — Eh! bien, oui, quoi? ma robe!

PETYPON. — Non! Non! C'est inutile!... il n'y en a pas!... Tu es très bien comme ça!... va, file!...

LA MÔME. — Hein? Non mais t'es marteau? Tu penses pas que je vais aller me balader en liquette.

PETYPON. — En quoi?

MONGICOURT. — Euphémisme! veut dire en chemise.

PETYPON. — Ah!... Oh! la la! qui est-ce qui y ferait attention! Tiens! mets ça!

Il a pris vivement le petit tapis qui recouvre le pouf et en revêt les épaules de la Môme.

LA MÔME, se dégageant des mains de Petypon, enlevant son tapis et le jetant à Mongicourt. — Mais jamais de la vie! En v'là un piqué. Je la veux, ma robe!

PETYPON, hors de ses gonds. — Oui! eh! ben, eh! ben, je ne l'ai pas, ta robe, là! elle n'est plus là! Y en a plus!

LA MÔME, marchant sur Petypon. — Comment, elle n'est plus là!... Eh! ben, où c' t'y qu'elle est? Qui c' t'y qui l'a?

PETYPON. — Quoi?

MONGICOURT, gagnant la gauche. -- Oh! non, non, ce français!

PETYPON, presque crié. — C'est ma femme qui l'a prise, là!... Tu as bien entendu, tout à l'heure!

Du talon, il pousse le pouf sous la table et, maussade, s'assied sur le coin de celle-ci.

LA MÔME. — Comment, c'était de ma robe qu'é disait, ta femme?... Eh! ben, mon salaud!... t'as pas peur! Donner ma robe!... Si tu crois que je l'ai fait faire pour ta femme !.... une robe de vingt-cinq louis!

PETYPON, appuyé à la table. — Eh! ben, quoi? après?

LA MÔME. — J'espère bien que tu vas me la rembourser!

PETYPON, ahuri. — Comment?... Mais je viens de te la payer!

LA MÔME. — Tu me l'as payée... (Un temps.) pour que je la garde ! (Un temps.) pas pour que je la donne!

PETYPON. — Mais, alors,... ça fait deux robes!

LA MÔME. — Eh! bien, oui, (Un temps.) celle que tu me donnes (Un temps.) et celle que tu me prends!

MONGICOURT, ironiquement concluant. — Ça me paraît bien raisonné!

PETYPON. — Eh! bien, elle est raide, celle-là!

VOIX DE Mme PETYPON, à la cantonade. — Elle est folle, ma parole, cette couturière! Elle est folle. Je ne sais pas sur quelles mesures elle m'a fait cette robe...!

PETYPON, bondissant aux premiers mots de sa femme, saisissant la Môme par la main et la faisant vivement passer n° 3. — Ciel! ma femme! Cache-toi! Cache-toi!

LA MÔME, bousculée. — Oh! ben, quoi donc!

MONGICOURT, s'élançant à son tour. — Vite! Vite!

LA MÔME, tournant dans l'affolement à droite à gauche sans bouger de place. — Elle est donc tout le temps fourrée ici, ta femme?

PETYPON, qui tout de suite après avoir fait passer la Môme s'est précipité sur la porte de sa femme pour l'empêcher d'entrer, — à Mongicourt. — Mais cache-la, nom d'un tonnerre!

MONGICOURT, affolé lui-même. — Oui, oui!

LA MÔME. — Où? où?

MONGICOURT, la flanquant par terre pour la pousser sous la table. — Là! Là-dessous!

LA MÔME, à quatre pattes. — Mais, j' peux pas! y a le pouf!

PETYPON. — Mais va donc, nom d'un chien! va donc!

MONGICOURT. — Attends! bouge pas!

Il profite de ce qu'elle est à quatre pattes devant la table pour la couvrir du tapis, après quoi il s'assied sur son dos comme il le ferait sur le pouf.

Scène VII

LES MÊMES, Mme PETYPON

Mme PETYPON, dont on n'a pas cessé d'entendre la voix à travers la porte, en même temps qu'elle secouait celle-ci, entrant sur une poussée plus violente. — Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a donc?

PETYPON (2), se laissant tomber de dos sur l'estomac de Mme Petypon en poussant des petits cris inarticulés comme un homme qui a une crise de nerfs.) Ah! ah! ah!

Il amène ainsi sa femme, par petits soubresauts, par le milieu de la scène, presque devant le canapé.

Mme PETYPON, affolée, enserrant son mari sur son estomac. — Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'il a?... Docteur, vite! « La gueula » qui le reprend!

MONGICOURT, sans bouger du dos de la Môme. — La gueula!... tenez-le bien! ne le lâchez pas!

Mme PETYPON (2). — Non!... (A Petypon qui geint toujours et s'est placé de biais face à l'avant-scène gauche de façon à forcer sa femme à tourner le dos à Mongicourt.) Lucien! mon ami!... Oh! mais, il est trop lourd!... Mongicourt, venez le prendre; je n'en puis plus!

Elle fait le mouvement de se tourner vers Mongicourt.

PETYPON, la ramenant d'un coup de reins dans la position première. — Non! toi! toi! pas lui!... Ah! ah! ah!

Mme PETYPON, les bras toujours passés sous les aisselles de Petypon. — C'est que tu es un peu lourd!

PETYPON, face au public, ainsi que Mme Petypon, derrière lui, d'une voix mourante. — Ça ne fait rien!... Ah! ah ! ah !... Tourne-moi au nord !... Tourne-moi au nord!

Mme PETYPON, abasourdie, tournant son mari face à Mongicourt. — Au nord!?... où ça le nord?

PETYPON, vivement, en même temps que d'un coup de reins il la ramène face à l'avant-scène gauche. — Non! ça, c'est le midi!... Dans ces crises, il faut tourner au nord!... Tourne-moi au nord!

Mme PETYPON, s'énervant. — Mais, est-ce que je sais où il est, le nord!

PETYPON. — En face du midi!

Mme PETYPON. — Oh! Asseyons-nous! je n'en peux plus! (Sans se retourner et par-dessus l'épaule.) Monsieur Mongicourt! avancez-moi le pouf qui est derrière vous!

PETYPON, criant. — Non, pas de pouf!

Mme PETYPON. — Mais c'est pour nous asseoir.

PETYPON, de même. — Je veux rester debout! Mongicourt, tu m'entends? Enlève le pouf! Je ne veux pas voir le pouf!

MONGICOURT. — Que j'enlève le pouf?

Mme PETYPON, criant comme Petypon. — Eh! bien, oui, quoi? enlevez donc le pouf puisqu'on vous le dit!

PETYPON. — Oui! oui!

MONGICOURT. — Bon! Bon! Enlevons le pouf alors!... Enlevons le pouf!

Il passe ses deux mains jointes sous les genoux de la Môme et la transporte ainsi en chien de fusil, et toujours couverte de son tapis, jusque dans la chambre sur quoi donne la baie.

PETYPON, sans sortir de sa pamoison simulée. — Eh! bien, ça y est-il?

MONGICOURT, redescendant, après avoir déposé la Môme et jeté sur la chaise du fond droit le tapis qui la recouvrait. — Voilà! ça y est!

PETYPON, semblant renaître aussitôt. — Ah! ça va mieux!

Mme PETYPON, lâchant son mari. — Oui?... Ah! que tu m'as fait peur!

Elle gagne, par le fond, juqu'à la droite de la table et verse une tasse de thé.

PETYPON, très alerte. — Voilà! c'est passé!... c'est passé!... Ces crises, c'est comme ça: très violent!... et puis, tout d'un coup, plus rien!... (A Mongicourt.) N'est-ce pas?... (Bas.) Mais dis donc quelque chose!

MONGICOURT, vivement, en dégageant un peu à droite. — Oui, oui... Tout d'un coup plus rien, et puis, et puis...

PETYPON. — Et puis c'est tout! quoi?

MONGICOURT. — Et puis c'est tout, oui!

Mme PETYPON, par au-dessus de la table, descendant (2) avec la tasse de thé à la main. — Pourvu que ça ne te reprenne pas, mon Dieu! (Tendant la tasse de thé à Petypon.) Tiens!

PETYPON. — Merci.

Mme PETYPON. — Vois-tu, tout ça...! je crains bien que ce ne soit le ciel qui t'ait puni de ton scepticisme!

PETYPON (1), tournant un visage ahuri vers sa femme. — Quoi?

Mme PETYPON. — Quand tu te moquais de moi, hier, à propos du miracle de Houilles, je t'ai dit: « Tu as tort de ne pas avoir la foi! Ça te portera malheur! »

PETYPON, haussant les épaules en riant. — Ah! ouat!

MONGICOURT, se rapprochant de Mme Petypon et affectant un grand intérêt. — Le miracle de Houilles? Qu'est-ce c'est que ça?

Mme PETYPON. — Vous ne lisez donc pas les journaux? Sainte Catherine est apparue dernièrement, à Houilles, à une famille de charbonniers!

MONGICOURT (3). — C'était de circonstance... à Houilles.

Il se tord.

PETYPON (1). — Evidemment!... (Il se tord également.)

Mme PETYPON (2). — Oh! ne faites donc pas les esprits forts!... Et depuis, tous les soirs, la sainte réapparaît. C'est un fait, ça!... Il n'y a pas à dire que cela n'est pas!... Et la preuve, c'est que je l'ai vue!

MONGICOURT, bien appuyé. — Vous?

Mme PETYPON. — Moi!... Elle m'a parlé!

MONGICOURT. — Non?

Mme PETYPON. — Elle m'a dit: « Ma fille! le Ciel vous a choisie pour de grandes choses! Bientôt vous recevrez la visite d'un séraphin qui vous éclairera sur la mission que vous aurez à accomplir!... (D'un geste large, les deux mains, la paume en l'air.) Allez! »

PETYPON, profitant de la main en l'air de sa femme pour y déposer sa tasse. — C'est ça! va, ma grosse! et débarrasse-moi de ma tasse.

MONGICOURT (2), à Mme Petypon, qui se dirige vers la table pour y déposer la tasse. — Et il est venu, le séraphin?...

Mme PETYPON (3), simplement. — Je l'attends!...

PETYPON (1), gouailleur. — Eh! bien, tu as le temps d'attendre!...

VOIX DE LA MÔME, dans la pièce du fond, comme une personne qui en a assez. — Oh! la, la! la, la!

PETYPON, bondissant, à part. — Nom d'un chien, la Môme!

Il remonte vivement à toute éventualité près de la baie. Mongicourt prend le n° 1.

VOIX DE LA MÔME. — Oh! ben, zut, quoi?... Ça va durer longtemps?

PETYPON, voyant sa femme qui prête l'oreille, donnant beaucoup de voix pour couvrir celle de la Môme. — Ah!... Ha-ha!... Alors, tu crois aux apparitions, toi?... Mongicourt! elle croit aux apparitions!... Aha! aha! (Bas et vivement.) Mais, dis donc quelque chose, toi!

MONGICOURT, même jeu. — Ah!... Ha-ha! Madame croit aux apparitions!

TOUS DEUX. — Aha! elle croit aux apparitions! Aha!

Mme PETYPON, d'une voix impérative. — Taisez-vous donc! On a parlé par là!

PETYPON, se démenant et faisant beaucoup de bruit. — Où donc? J'ai pas entendu!... Tu as entendu, Mongicourt?

MONGICOURT, même jeu que Petypon. — Pas du tout, j'ai rien entendu! J'ai rien entendu!

PETYPON, même jeu. — Nous n'avons rien entendu! Il n'a rien entendu!

Mme PETYPON. — Mais je suis sûre, moi!... C'est dans ta chambre!

PETYPON et MONGICOURT. — Non! Non!

VOIX DE LA MÔME, d'une voix céleste et lointaine. — Gabrielle!... Gabrielle!

PETYPON, bondissant en arrière. — Elle est folle, d'appeler ma femme!

Mme PETYPON. — C'est moi qu'on appelle! Nous allons bien voir.

PETYPON, s'interposant en voyant sa femme remonter vers la baie. — Non! Non!

Mme PETYPON, le repoussant. — Mais si, quoi? (Elle tire les rideaux de la baie et fait aussitôt un bond en arrière.) Ah! mon Dieu!

MONGICOURT, riant sous cape. — Nom d'un chien!

On aperçoit sur le pied du lit, dans la pénombre, une grande forme blanche, transparente et lumineuse. C'est la Môme, qui a fait la farce de se transformer en apparition. Pour cela, elle s'est couverte d'un drap de lit qui lui ceint le front et qu'elle ramène de ses deux mains sur la poitrine, de façon à laisser le visage visible. Sous le drap, elle tient un réflecteur électrique qui projette sa lumière sur sa figure. Toute la pièce

du fond est dans l'obscurité, de façon à rendre plus intense la vision *.

Mme PETYPON. — Qu'est-ce que c'est que ça?

PETYPON (2) et MONGICOURT (1), faisant ceux qui ne voient pas — Quoi? Quoi?

Mme PETYPON (4), indiquant la Môme (3). — Là! Là! Vous ne voyez pas?

PETYPON et MONGICOURT. — Non! non!

Mme PETYPON. — Voyons, ce n'est pas possible! Je ne rêve pas! Attends, j'en aurai le cœur net!

Elle fait mine de se diriger vers le fond.

LA MÔME, voix céleste jusqu'à la fin de la scène. — PETYPON et MONGICOURT, ayant peine à retenir leur rire, et entrant dans le jeu de la Môme. — Pourquoi? Pourquoi ça?

Mme PETYPON, comme illuminée. — Le séraphin est là! Vous ne pouvez le voir! Mais je l'entends! je le vois; il me parle!

LA MÔME, à part, sur le ton faubourien. — Eh! bien, elle en a une santé!

Mme PETYPON. — A genoux!... A genoux!

Les deux hommes obéissent en riant sous cape. Mongicourt à genoux devant le canapé, Petypon entre le canapé et le pied du lit, Mme Petypon à gauche de la table.



Mongicourt. Petypon. La Môme. Mme Petypon. Etienne.
Mme Petypon : « *Ecoutez la parole d'en haut!* »

Arrête! (Cet ordre coupe l'élan de Mme Petypon, qui, le corps à demi prosterné, les bras tendus, décrit une conversion qui l'amène face au public, à gauche de la table. Arrivée là, elle reste dans son attitude à demi prosternée et écoute ainsi les paroles de la Môme.) C'est pour toi que je viens, Gabrielle!

Mme PETYPON, les bras tendus, la tête courbée. — Hein!

LA MÔME. — Ces profanes ne peuvent me voir! Pour toi seule je suis visible!

Mme PETYPON. — Est-il possible!

LA MÔME. — Ma fille, prosterne-toi!... Je suis le séraphin dont tu attends la venue.

Mme PETYPON, d'une voix radieuse. — Le séraphin! (Se mettant à genoux, — et à Petypon et à Mongicourt.) A genoux! A genoux, vous autres!

(*) Avoir un fil électrique en coulisse, côté jardin, assez long pour arriver jusqu'à la Môme (à son côté gauche). Au bout du fil une ampoule électrique fixée sur un manche surmonté d'une coquille, noire extérieurement, argentée intérieurement, qui épouse la moitié de l'ampoule de façon à servir de réflecteur.

Scène VIII

LES MÊMES, ETIENNE

ETIENNE, une soucoupe avec un citron à la main, surgissant porte pan coupé droit et descendant à droite de la table. — Voilà le citron!

Mme PETYPON, sursautant. — Chut donc!

PETYPON, à part. — Etienne, nom d'un chien!

ETIENNE, effaré, en apercevant l'apparition sur le lit. — Ah!... Eh! ben, quoi donc?

Mme PETYPON, toujours à genoux, impérative. — Taisez-vous! et à genoux!

ETIENNE, les yeux toujours fixés sur la Môme. — Oh! mais, qu'est-ce qu'il y a sur le lit?

Mme PETYPON, avançant de deux pas sur les genoux jusqu'au coin de la table et avec une pieuse admiration. — Est-il possible! Quoi, vous aussi, vous voyez?

ETIENNE, descendant presque devant la table, sans quitter l'apparition des yeux. — Eh! ben, oui! Je vois là comme une espèce de loup-garou...!

Mme PETYPON, scandalisée. — Malheureux! c'est un

séraphin!... Rendez grâce au ciel, qui vous met au nombre de ses élus!... Ce que vous voyez et ce que je vois, aucun de ces messieurs ne le perçoit.

ETIENNE, ahuri. — C'est pas possible!

Mme PETYPON. — A genoux! et écoutez la parole d'en haut!

ETIENNE. — C'est pas de refus! (Il s'agenouille à droite de la table, tandis que Mme Petypon, s'écartant d'un pas sur les genoux, reprend son attitude première, recueillie et prosternée, — brusquement. — Je mets ce citron là!

Il le dépose sur la table.

Mme PETYPON, sursautant et sur un ton rageur. — Mais oui, quoi? votre citron...! (A la Môme, sur un tout autre ton.) Je t'écoute, ô mon séraphin!

LA MÔME, d'une voix céleste. — Gabrielle! je viens d'en haut exprès pour t'enseigner la haute mission qui t'est réservée!

PETYPON, à part. — Quel aplomb!

LA MÔME. — Femme! tu m'écoutes?

Mme PETYPON. — Je suis tout oreilles!

LA MÔME. — Tu vas te lever sans perdre un instant! D'un pas rapide, tu iras jusqu'à la place de la Concorde dont tu feras cinq fois le tour!

PETYPON, bas. — Je comprends!

MONGICOURT, bas. — Pas bête!

LA MÔME. — Puis tu attendras à côté de l'Obélisque jusqu'à ce qu'un homme te parle! Recueille pieusement sa parole, car de cette parole te naîtra un fils!

Mme PETYPON. — A moi!

PETYPON, à part. — Qu'est-ce qu'elle raconte?

Il rit sous cape, ainsi que Mongicourt, tandis que la Môme, espiègle, leur fait des grimaces malicieuses.

LA MÔME, reprenant. — Ce fils sera l'homme que la France attend! Il régnera sur elle et fera souche de rois.

Mme PETYPON, d'une voix pâmée. — Est-il possible!

MONGICOURT, à part, d'une voix rieuse. — Oh! mais, elle parle comme un livre!

LA MÔME. — Va, ma fille!... Pour ton fils! pour ton Roi! pour la Patrie!

Mme PETYPON, se levant et, sans se retourner, brandissant un étendard imaginaire. — Pour mon fils! pour mon Roi! pour la Patrie!

LA MÔME. — Va!... (Changeant de ton.) et emmène el domestique!

Mme PETYPON, tandis que Mongicourt et Petypon donnent des signes d'approbation de la tête. — Sur la place de la Concorde?

LA MÔME. — Non! de la Chambre!... Sur ce, à la prochaine! et que nul ne franchisse d'ici ce soir le seuil de cette pièce! Moi, je m'évanouis dans l'espace et regagne les régions célestes! Piouf!

Elle se laisse tomber à plat ventre, toujours recouverte de son drap, qui se confond dès lors avec celui du lit. En même temps, la lumière qu'elle tenait à la main s'est éteinte *.

Mme PETYPON, conserve une seconde son attitude, puis, n'entendant plus rien, se retourne vers le lit. — Parti! il est parti!... (Gagnant le n° 2.) Vous avez entendu?

PETYPON et MONGICOURT, se relevant en même temps et faisant la bête. — Mais non! Non! Quoi donc?

Ils descendent un peu, Mongicourt (1) et Petypon (2).

ETIENNE, se levant également, mais sans quitter sa place. — Ah! ça, c'est curieux!

Mme PETYPON, avec exaltation, à Petypon. — Ah! que n'as-tu pu entendre!...

PETYPON, à part, n'en revenant pas. — Oh! non! ça a pris!

Mme PETYPON, brusquement et avec chaleur. — Ecoute, Lucien! Les moments sont précieux! le séraphin est venu; il m'a parlé; je sais de lui ce que le ciel attend de moi!

PETYPON, mélodramatique. — Mais, quoi? quoi?... tu me fais peur!

Mme PETYPON, l'amenant en scène. — Place de la Concorde! là-bas! près de l'Obélisque! un homme doit me parler!

PETYPON (3), avec une indignation comique. — Un homme!...

Mme PETYPON. — De cette parole naîtra un fils!...

PETYPON, même jeu. — Malheureuse!

Mme PETYPON, vivement. — Il sera roi, Lucien! La France l'attend! Il le faut! Le Ciel le veut!

PETYPON, avec des tremolo dans la voix. — *Man* Dieu! *man* Dieu!

Mme PETYPON, les arguments les uns sur les autres, comme pour convaincre plus vite son mari. — Songe que c'est d'une parole! Tu ne peux être jaloux! Ta susceptibilité d'époux ne peut s'affecter d'un fils qu'engendre une parole!

PETYPON, de même. — Mais, ce fils, ce ne sera pas de moi!

Mme PETYPON, avec lyrisme. — Qu'importe, puisqu'il n'est pas d'un autre!

PETYPON, de même. — Mon Dieu! qu'exigez-vous de moi!

Mme PETYPON, de même. — Pense que tu seras père de roi!

ETIENNE, bien prosaïque. — Moi, je serais à la place de monsieur, je dirais oui.

MONGICOURT, sur un ton comiquement persuasif. — C'est la Patrie qui attend ça de toi, Petypon!

Mme PETYPON, à Mongicourt. — C'est ça! c'est ça!... Venez à mon aide... Persuadez-le!... (Se précipitant aux genoux de Petypon.) Lucien! mon Lucien!

PETYPON, une main sur le crâne de sa femme et d'une voix mourante. — Oh! Dieu! ma volonté faiblit! (Comme illuminé.) Quelles sont ces voix qui me parlent? ces visions lumineuses qui étendent vers moi leurs bras suppliants?

Mme PETYPON, radieuse. — Ah! tu vois,... tu vois! tu es touché de la grâce!

PETYPON. — « Cède! cède! » implorent ces voix; « Pour ton fils, pour ton Roi, pour la Patrie! »

Mme PETYPON, se redressant. — Pour la Patrie!

MONGICOURT et ETIENNE. — Pour la Patrie!

VOIX DE LA MÔME, sous son drap, d'une voix lointaine. — Pour la Patrie!...

Mme PETYPON et ETIENNE, dévotieusement. — La voix du séraphin!

Mme PETYPON, à Petypon. — Tu l'as entendue?...

PETYPON, comme touché de la grâce, passant (3) devant sa femme. — Oui, oui!... J'entends! je vois! je crois! je suis désabusé! (Prenant sa femme par la main et la refaisant passer n° 3.) Va, va! je ne résiste plus! je consens! je cède! Pour mon fils! pour mon Roi! pour la Patrie!

(*) Du fait que le fil qui actionne l'ampoule électrique longe le côté gauche de la Môme, en même temps que celle-ci tombera à plat ventre, la lampe tombera sur le lit côté lointain ce qui empêchera par la suite le fil de s'entortiller dans les jambes de l'artiste quand elle aura à sauter du lit. Au surplus, il sera facile, aussitôt ce jeu de scène, de tirer le fil dans la coulisse pour plus de sûreté.

Mme PETYPON. — Pour la Patrie!... (Avec un geste théâtral.) Allons! (Elle remonte vers la porte de sortie.)

PETYPON, avec le même lyrisme. — Va!... Et emmène *el* domestique!

Mme PETYPON. — Ah! oui!... Venez, Etienne!

ETIENNE, avec lyrisme. — Pour la Patrie! (Prenant le plateau et le citron.) E j'emmène *el* domestique!

Il sort à la suite de Mme Petypon.

Scène IX

LES MÊMES, moins Mme PETYPON et ETIENNE

Aussitôt les deux personnages partis, les deux hommes se regardent, bouche bée, en hochant la tête.

MONGICOURT (1), devant le canapé. — Eh! bien, mon vieux...!

PETYPON (2), à droite au milieu de la scène. — C'est raide!

MONGICOURT. — Plutôt!

Ils ne peuvent s'empêcher de rire.

LA MÔME, rejetant son drap sous lequel elle s'est tenue coite jusque-là, sautant hors du lit et enjambant la chaise à droite du canapé. — Eh! allez donc! c'est pas mon père! (Elle descend n° 2.)

PETYPON (3), à la Môme. — Ah! non! tu sais, tu en as un toupet!

LA MÔME (2). — Plains-toi donc! Mon ingéniosité te tire une rude épine du pied!

PETYPON. — C'est égal, le rôle que tu nous fais jouer...! Le fils qui lui naîtra place de l'Obélisque!

LA MÔME. — Avoue que je suis bien dans les apparitions!

MONGICOURT (1). — Ça, le fait est...! cette mise en scène! ce drap lumineux...! Qu'est-ce que tu t'étais donc fourré pour être lumineuse comme ça?

LA MÔME. — La lampe électrique qui est à côté du lit; alors, allumée sous le drap...!

PETYPON. — Eh! ben, et l'auréole?

LA MÔME. — La carcasse de l'abat-jour.

PETYPON, descendant à droite. — C'est ça! elle a détraqué mon abat-jour!

LA MÔME. — Qu'est-ce que tu veux? on n'est pas outillé pour les apparitions!

PETYPON, revenant à la Môme. — Oui, eh! ben, maintenant, ma femme est partie; tu vas faire comme elle!

LA MÔME, d'un ton détaché. — Je ne dis pas non!... Vêts-moi!

PETYPON. — Quoi?

LA MÔME, plus appuyé. — Vêts-moi! (Voyant Petypon qui la regarde bouche bée.) Donne-moi un vêtement, quoi!

MONGICOURT, avec le plus grand sérieux. — Vêts-la.

PETYPON. — Ah! « vêts-moi »!... Eh! comment veux-tu que je te vête?... ma femme à la manie de tout enfermer!...

LA MÔME, remontant. — Ah! ben, mon vieux... arrange-toi!

PETYPON, allant (2) à Mongicourt. — Ah! Mongicourt!

MONGICOURT. — Mon ami?

PETYPON. — Veux-tu? descends! cours jusqu'au premier marchand de nouveautés et rapporte-nous un manteau, un cache-poussière, n'importe quoi!

MONGICOURT. — Entendu! Je vais et je reviens.

Il prend en passant son chapeau sur la table et sort.

PETYPON, remontant (1), à la Môme (2). — Moi, je vais voir dans mon armoire si je ne trouve pas une robe de chambre, quelque chose que tu puisses mettre en attendant.

LA MÔME (2). — Bon.

PETYPON, au-dessus du canapé, tout en se dirigeant vers la porte de gauche. — Surtout, ne te fais pas voir...! Si ma femme... ou quelqu'un, venait, file dans ma chambre et cache-toi! (Il sort.)

LA MÔME. — Compris!... (Enjambant la chaise à droite du canapé.) Eh! allez donc! c'est pas mon père!... Ah! non, ce qu'ils sont rigolos tout de même!... C'est égal, ils ont une façon de pratiquer l'hospitalité...! ils finiraient par me faire croire que je suis de trop!... (On entend un bruit de voix, cantonade droite.) Qu'est-ce que c'est que ça? Mais on vient par ici... Allons! bon, du monde! Ah! bien! me voilà bien!... (Elle se précipite vers la baie dont elle veut fermer les rideaux avant de pénétrer dans la chambre.) Eh! bien, qu'est-ce qu'il y a? Ça ne ferme pas!... Oh! caletons!

Elle saute à plat ventre sur le lit, ramène vivement le drap sur sa tête, et, ainsi couverte entièrement, reste dans l'immobilité complète.

Scène X

LA MOME couchée, puis LE GENERAL et ETIENNE

LE GÉNÉRAL, redingote et guêtres blanches, le chapeau haut de forme sur la tête, entrant, suivi d'Etienne. — Annoncez son oncle, le général Petypon du Grêlé!

ETIENNE, qui, aussitôt paru, s'arrête sur le pas de la porte. — Oui, monsieur.

LE GÉNÉRAL (1), au milieu de la scène. — Eh! ben? qu'est-ce que vous attendez dans la porte? Entrez!

ETIENNE, avec gravité. — Oh! non! monsieur!... non! j'peux pas!

LE GÉNÉRAL. — Vous ne pouvez pas! Pourquoi ça, vous ne pouvez pas?

ETIENNE. — C'est l'archange qui l'a défendu.

LE GÉNÉRAL. — La quoi?

ETIENNE. — L'archange!

LE GÉNÉRAL. — L'archange? Qu'est-ce que c'est que cet animal-là?

ETIENNE, pénétré de son importance. — Mon général ne peut pas comprendre! c'est des choses supérieures!

LE GÉNÉRAL. — Eh! ben, dis donc! t'es encore poli, toi!

ETIENNE. — Sauf votre respect, mon général, que mon général veuille bien chercher monsieur dans cette chambre... ou dans l'autre!

LE GÉNÉRAL, regardant autour de lui. — Quoi, « dans cette chambre »? Où ça, « dans cette chambre », puisqu'il n'y est pas?

ETIENNE. — Monsieur est quelquefois sous les meubles.

LE GÉNÉRAL. — Mais il est fou!... c'est un fou: « Quelquefois sous les meubles! » Allez, rompez!

ETIENNE. — Oui, mon général!

Il sort et referme la porte sur lui.

LE GÉNÉRAL, ronchonnant. — A-t-on jamais vu?... « Quelquefois sous les meubles! » Allons! il n'est pas dans cette pièce... Allons voir dans l'autre! (Il gagne la pièce du fond; arrivé au pied du lit, il jette un rapide coup d'œil circulaire.) Personne?...

Il poursuit son inspection dans la chambre, disparaissant ainsi un instant aux yeux du public.

LA MÔME, la tête sur l'oreiller, soulevant légèrement la couverture pour passer son nez. — Je n'entends plus rien! (Elle se soulève sur les mains sans se découvrir et dans une position telle qu'on voit saillir sa croupe plus haut que le reste du corps sous le drap. A ce moment, le général, qui a reparu et se trouve au-dessus du lit près du pied, aperçoit ce mouvement. Persuadé qu'il a affaire à Petypon couché, d'un air farceur, il montre la croupe qu'il a devant lui, a un geste comme pour dire: « Ah! toi, attends un peu! », et, à TOUTE VOLÉE, sur ladite croupe, il applique une claque retentissante. La Môme, ne faisant qu'un saut qui la remet sur son séant.) Oh! chameau!

LE GÉNÉRAL, interloqué et, instantanément, d'un geste coupant de haut en bas, enlevant son chapeau de sa tête. — Oh! pardon! (Considérant la Môme, qui le regarde en hochant la tête d'un air maussade, tout en frottant la place endolorie.) Mais, c'est ma nièce, Dieu me pardonne!

LA MÔME, ahurie, ne comprenant rien à ce qui lui arrive. — Quoi?

LE GÉNÉRAL. — Faites pas attention! Un oncle, c'est pas un homme! (A la bonne franquette, lui tendant la main.) Bonjour, ma nièce!

LA MÔME, ahurie, serrant machinalement la main qu'on lui présente. — Bon... bonjour, monsieur!

LE GÉNÉRAL. — Je suis le général baron Petypon du Grêlé! Vous ne me connaissez pas, parce qu'il y a neuf ans que je n'ai pas quitté l'Afrique!... Mais, mon neveu a dû vous parler de moi!

LA MÔME. — Votre neveu?...

LE GÉNÉRAL. — Oui!

LA MÔME, à part, pendant que le général, contournant le lit, va se placer contre le pied de celui-ci. — Comment, il me prend pour...!

LE GÉNÉRAL. — Eh! ben, voilà! c'est moi! (Considérant la Môme avec sympathie.) Cré coquin! Je lui ferai mes compliments, à mon neveu, vous savez!... Je ne sais pas quels idiots m'avaient dit qu'il avait épousé une vieille toupie!... Des toupies comme ça, c'est dommage qu'on ne nous en fiche pas quelques escouades dans les régiments!

LA MÔME, avec des courbettes comiques jusqu'à se toucher les genoux avec sa tête. — Ah! général!... Ah! général!

LE GÉNÉRAL, lui rendant en courbettes la monnaie de sa pièce. — J' dis comme je pense!... J' dis comme je pense!

LA MÔME, même jeu. — Ah! général! (A part.) Il est très galant, le militaire!

LE GÉNÉRAL. — Mais, vous n'êtes pas malade, que vous êtes encore couchée?

LA MÔME. — Du tout, du tout!... J'ai fait la grasse matinée; et j'attendais pour me lever qu'on m'apportât (*t*) un vêtement.

LE GÉNÉRAL, jovial. — Aha! « *tatte* un vêtement », oui, oui! « *tatte* un vêtement »...! (Tout en allant s'asseoir sur la chaise qui est à la tête du lit.) Et, maintenant, vous savez ce qui m'amène? Vous avez reçu ma lettre?

LA MÔME (1). — Non!...

LE GÉNÉRAL (2). — Vous ne l'avez pas reçue?... Qu'est-ce qu'elle fiche donc, la poste?... Enfin, vous la recevrez! Elle sera inutile, puisque j'aurai plus vite fait de vous dire la chose tout de suite. Vous connaissez ma nièce Clémentine?

LA MÔME, assise sur le lit. — Non.

LE GÉNÉRAL. — Si! Clémentine Bourré!

LA MÔME. — Bourré?

LE GÉNÉRAL. — Que j'ai adoptée à la mort de ses parents... Mon neveu a dû vous parler d'elle!...

LA MÔME, vivement. — Ah! Bourré! Bourré! oui, oui!

LE GÉNÉRAL. — Clémentine!

LA MÔME. — Clémentine! mais voyons: Clémentine! la petite Bourré!

LE GÉNÉRAL. — Eh! bien, voilà... J'ai besoin d'une mère pendant quelques jours pour cette enfant! une jeune mère! j'ai compté sur vous!

LA MÔME, tournant des yeux étonnés vers le général, avec un mouvement de tête qui rappelle celui du chien qui écoute le gramophone. — Sur moi?

LE GÉNÉRAL. — Je crois que je ne pouvais pas trouver mieux!... Vous comprenez, moi, j'ai beau être général, (Riant.) je n'ai rien de ce qu'il faut pour être une mère!...

LA MÔME, riant. — Ah! non!... non!

LE GÉNÉRAL, riant. — Je ne sais même pas si je saurais être père!

LA MÔME, tout en riant. — Oh!... Oh!

LE GÉNÉRAL, vivement. — Au delà... au delà, veux-je dire, du temps qu'il est nécessaire pour le devenir. (Tous deux s'esclaffent.) Oui, oui! c'est un peu gaillard, ce que je viens de dire! C'est un peu gaillard!

Il se tord.

LA MÔME. — Oh! ça ne me gêne pas!

LE GÉNÉRAL. — Non? bravo! Moi, j'aime les femmes honnêtes qui ne font pas leur mijaurée!... Bref — pour en revenir à Clémentine! — vous comprenez si seulement j'avais eu encore ma femme!... (Se levant et gagnant jusqu'au pied du lit.) Mais, ma pauvre générale, comme vous savez, n'est-ce pas, ffutt!... (D'un geste de la main il envoie la générale au ciel.) Ah! je ne l'ai jamais tant regrettée!... (Changeant de ton.) Alors, n'ayant pas de femme pour elle, je me suis dit: « Il n'y a qu'un moyen: c'est de lui trouver un homme! »

LA MÔME, se méprenant et affectant l'air scandalisé. — Oh! oh!... général!

LE GÉNÉRAL, ne comprenant pas. — Quoi? il faut bien la marier!

LA MÔME, bien étalé. — Ah! c'est pour le mariage?

LE GÉNÉRAL. — Ben, naturellement!... Pour quoi voulez-vous que ce soit?

LA MÔME. — Oui!... Oui, oui! (Riant, et avec des courbettes de gavroche, comme précédemment.) Evidemment!... Evidemment!

LE GÉNÉRAL, rendant courbettes pour courbettes, par-dessus le pied du lit. — Ehehé!... ehehé!... (Brusquement sérieux.) Et voilà comment la petite épouse, dans huit jours, le lieutenant Corignon!

LA MÔME, son drap ramené sous les aisselles, bondissant sur les genoux jusqu'au pied du lit. — Corignon!... du 12ᵉ dragons?

LE GÉNÉRAL, l'avant-bras gauche appuyé sur le pied du lit. — Oui!... Vous le connaissez?

LA MÔME, se dressant sur les genoux. — Si je connais Corignon!... Ah! ben...!

LE GÉNÉRAL. — Comme c'est curieux!... Et vous le voyez souvent?

LA MÔME, sans réfléchir, tout en arrangeant son drap derrière elle. — Oh! je vous dirai que depuis que je l'ai lâché...

LE GÉNÉRAL, étonné. — Que vous l'avez lâché?...

LA MÔME, vivement, se retournant vers le général. — Euh!... que je l'ai lâché... de vue! de vue, général!

LE GÉNÉRAL. — Ah!... Perdu de vue, vous voulez dire!

LA MÔME. — C'est ça! C'est ça! Oh! ben, « lâché, perdu », c'est kif-kif!... Ce qu'on lâche, on le perd!

LE GÉNÉRAL. — Oui, oui.

LA MÔME. — Et ce qu'on perd...

LE GÉNÉRAL. — On le lâche! (Courbettes et rires.) C'est évident! C'est évident!

LA MÔME, rires et courbettes. — Ehehé!... ehehé!... Vous êtes un rigolo, vous!

LE GÉNÉRAL. — Je suis un rigolo! oui, oui, j' suis un rigolo! (Changeant de ton.) Eh! bien, ce Corignon, je l'ai eu longtemps sous mes ordres en Afrique, avant qu'il permute!... Bon soldat, vous savez! de l'avenir!...

LA MÔME, assise sur ses talons. — Aha!

LE GÉNÉRAL. — Oh! oui!... Avec ça, du coup d'œil! de la décision... Ah!... c'est un garçon qui marche bien!...

LA MÔME, les yeux à demi fermés, sensuellement, les dents serrées, tout en se dressant sur les genoux. — Ah! oui!...

LE GÉNÉRAL, la regarde, puis s'inclinant. — Je suis enchanté que vous soyez de mon avis!...

Il descend un peu en scène.

LA MÔME, à part, pendant que le général a le dos tourné. — Ah! ce coquin de Corignon! Vrai! Ça me redonne un béguin pour lui!

LE GÉNÉRAL, remontant vers le lit. — Et, alors, voilà: le mariage a lieu dans huit jours. Demain, contrat dans mon château en Touraine. Et je viens vous demander sans façon, à vous et à mon neveu, de m'accompagner. Je vous le répète, comme je vous l'ai écrit : il me faut une mère pour cette enfant, et une maîtresse de maison pour faire les honneurs! Me refuserez-vous votre assistance?...

LA MÔME, riant sous cape, tout en remontant sur les genoux jusqu'au milieu du lit. — Moi?... Ah! ce que c'est rigolo!

LE GÉNÉRAL. — Est-ce convenu?

LA MÔME, hésitant. — Mais, je ne sais... le... le docteur...!

LE GÉNÉRAL, tout en se dirigeant vers la table de droite pour y déposer sa canne et son chapeau. — Votre mari?... Oh! lui, j'en fais mon affaire!

LA MÔME, à part, tandis que le général a le dos tourné. — Ah! ma foi, c'est trop farce!... La môme Crevette faisant les honneurs au mariage de Corignon !... Non! rien que pour voir sa tête...!

LE GÉNÉRAL, se retournant, et de loin. — Eh! ben?

LA MÔME. — Eh! ben, j'accepte, général!

LE GÉNÉRAL, remontant vers la Môme. — Ah! dans mes bras, ma nièce!

LA MÔME, toujours à genoux sur le lit, et par-dessus l'épaule du général tandis que celui-ci l'embrasse. — Ah! c'est beau, la famille!

Scène XI

LES MÊMES, PETYPON

PETYPON, arrivant de gauche et derrière le canapé. — Je ne sais pas où cet animal d'Etienne a fourré ma robe de chambre...? (Apercevant du monde au fond.) Eh! bien, qu'est-ce qui est là, donc?

LE GÉNÉRAL, se retournant et descendant, reconnaissant Petypon. — Eh! te voilà, toi!

PETYPON, s'effondrant et roulant pour ainsi dire contre le dossier du canapé, ce qui l'amène à l'avant-scène gauche. — Nom d'un chien! mon oncle!

LA MÔME, à part. — V'là l' bouquet!

PETYPON, ahuri, et ressassant sa surprise. — Mon oncle! C'est mon oncle! C'est pas possible! Mon oncle du Grêlé!... C'est mon oncle!

LE GÉNÉRAL, qui est descendu (2) milieu de la scène. — Eh ! bien, oui, c'est moi ! Embrasse-moi, que diable! Qu'est-ce que tu attends?

PETYPON. — Hein? Mais, voilà! j'allais vous le demander!... (A part, tout en passant devant le canapé pour aller au général.) Mon Dieu! et la Môme...! en chemise!... dans mon lit! (Haut, au général.) Ah! mon oncle!

Ils s'embrassent.

LA MÔME, sur son séant, dans le lit, et les jambes sous le drap. — Non! ce que je me marre!

PETYPON, les deux mains du général dans les siennes. — Ah! bien, si je m'attendais!... depuis dix ans!

LE GÉNÉRAL. — N'est-ce pas? C'est ce que je disais: « Il va avoir une de ces surprises...! »

PETYPON, riant jaune. — Ça, pour une surprise...!

LE GÉNÉRAL, dévisageant Petypon. — C'est qu'il n'a pas changé depuis dix ans, l'animal!... Toujours le même!... (Même modulation.) en plus vieux!

PETYPON, un peu vexé. — Vous êtes bien aimable. (Lui reprenant les mains.) Ah! ben, vous savez...! si je m'attendais...!

LE GÉNÉRAL, retirant ses mains et sur le ton grognard. — Oui! Tu l'as déjà dit!

PETYPON, interloqué. — Hein? Ah! oui!... oui! en effet!

LE GÉNÉRAL, descendant plus en scène. — Tel que tu me vois, j'arrive d'Afrique!... avec ta cousine Clémentine!

PETYPON. — Oui?... Ah! ben, si je m'attendais!

Il descend à lui les mains tendues.

LE GÉNÉRAL (2). — Eh! bien, oui! oui! c'est entendu! (A part.) Oh!... il se répète, mon neveu!

PETYPON (1). — Et vous n'êtes pas pour longtemps à Paris? Non?... Non?

LE GÉNÉRAL (2). — Non, je pars tout à l'heure.

PETYPON. — Ah?... Ah? Parfait! Parfait!

LE GÉNÉRAL. — Comment, parfait?

PETYPON. — Non! c'est une façon de parler!

LE GÉNÉRAL. — Ah! bon! Je me suis accordé un congé de quinze jours que je passe en Touraine, le temps de la marier, cette enfant! Et, à ce propos, j'ai besoin de toi! Tu es libre pour deux ou trois jours?

PETYPON, avec une amabilité exagérée. — Mais il n'est d'affaires que je ne remette pour vous être agréable!

LE GÉNÉRAL, riant. — Allons, allons! n' p'lote pas! Tu n'as qu'à répondre oui ou non sans faire de phrases! Ce n'est pas parce que je suis l'oncle à héritage!... Je ne suis pas encore mort, tu sauras!

PETYPON. — Oh! mais, ça n'est pas pour vous presser!

LE GÉNÉRAL. — Tu es bien bon de me le dire! (Sur le ton de commandement.) Donc, je vais t'annoncer une nouvelle: tu pars avec nous ce soir!

PETYPON. — Moi?

LE GÉNÉRAL, même jeu. — Oui!... Ne dis pas non, c'est entendu.

PETYPON. — Ah? Bon!

LE GÉNÉRAL. — Et ta femme vient avec toi!

PETYPON, gracieux. — Ma femme? Mais elle sera ravie.

LE GÉNÉRAL. — Je le sais! elle me l'a dit!

PETYPON, ahuri. — Elle vous l'a... Qui?

LE GÉNÉRAL. — Ta femme?

LA MÔME, sous cape. — Boum!

PETYPON. — Ma femme? Où ça? Quand ça?... Qui, ça, ma femme?

LE GÉNÉRAL. — Mais, elle! (Il désigne la Môme.)

PETYPON, outré. — Hein! Elle!... Elle! ma femme, ah! non! Ah! non, alors! (Il redescend extrême gauche.)

LE GÉNÉRAL. — Comment, non?

PETYPON, même jeu. — Ah! non, vous en avez de bonnes!... elle, ma femme, ah! ben... jamais de la vie!...

LE GÉNÉRAL. — Qu'est-ce que tu me chantes? Ça n'est pas ta femme, elle? que je trouve chez toi? couchée dans ton lit? au domicile conjugal? (A Petypon.) Eh! bien, qu'est-ce que c'est, alors?

PETYPON. — Eh! bien, c'est... c'est... Enfin, ce n'est pas ma femme, là!

LE GÉNÉRAL. — Ah! c'est comme ça! Eh! bien, c'est ce que nous allons voir!

Il remonte vivement à droite de la baie et saisit de la main gauche le cordon de sonnette.

PETYPON, se précipitant (2) sur le général (3) pour l'empêcher de sonner. — Qu'est-ce que vous faites?

LE GÉNÉRAL, le bras gauche tendu, tandis que de la main droite il écarte Petypon, mais sans sonner. — Je sonne les domestiques! ils me diront, eux, si madame n'est pas ta femme!

PETYPON, faisant des efforts pour atteindre la main du général. — Eh! là! eh! là! non, ne faites pas ça!

LE GÉNÉRAL, triomphant, lâchant le cordon de sonnette. — Ah! Tu vois donc bien que c'est ta femme!...

PETYPON, à part, redescendant jusque devant le canapé. — Oh! mon Dieu, mais c'est l'engrenage! (Prenant son parti de la chose.) Oh! ma foi, tant pis! puisqu'il le veut absolument...! (Se tournant vers le général et affectant de rire, comme après une bonne farce.) Ehé!... éhéhéhéhé!... éhé!...

LE GÉNÉRAL, le regardant d'un air gouailleur. — Qu'est-ce qui te prend? T'es malade?

PETYPON. — Ehé!... On ne peut rien vous cacher!... Eh! bien, oui, là!... c'est ma femme!

LE GÉNÉRAL, victorieux. — Ah! je savais bien!

Il remonte.

PETYPON, à part, tout en redescendant extrême gauche. — Après tout, pour le temps qu'il passe à Paris, autant le laisser dans son erreur!

LE GÉNÉRAL, redescendant vers lui. — Ah! tu en as de bonnes, « ça n'est pas ta femme »!... Et, à ce propos, laisse-moi te faire des compliments, ta femme est charmante!

LA MÔME, du lit, avec force courbettes. — Ah! général!... général!

LE GÉNÉRAL, se tournant vers elle, mais sans quitter sa place. — Si, si! je dis ce que je pense! j' dis c' que je pense! (A Petypon.) Figure-toi qu'on m'avait dit que tu avais épousé une vieille toupie! (Il remonte.)

PETYPON, riant jaune. — Oh! Qui est-ce qui a pu vous dire? (A part.) Ma pauvre Gabrielle, comme on t'arrange!

On frappe à la porte du vestibule.

LE GÉNÉRAL, tout en remontant. — Entrez!

PETYPON, vivement, presque crié. — Mais non!

Scène XII

LES MÊMES, ETIENNE

ETIENNE, un grand carton sur les bras, — s'arrêtant strictement sur le pas de la porte. — Monsieur...

PETYPON, bourru. — Qu'est-ce qu'il y a? On n'entre pas.

ETIENNE *, avec calme. — Oh! je le sais, monsieur!

LE GÉNÉRAL, à Petypon, en indiquant Etienne. — C'est-à-dire que, si tu le fais entrer, tu seras malin!

PETYPON. — Qu'est-ce que vous voulez?

ETIENNE, tendant son carton. — Ce sont des vêtements que l'on apporte de chez la couturière pour madame.

LE GÉNÉRAL, au mot de « madame », poussant à l'intention de Petypon une petite exclamation de triomphe. — Aha! (Allant à Etienne et le débarrassant de son carton.) C'est bien, donnez! (Le congédiant.) Allez! (A Petypon, tandis qu'Etienne sort.) Et tiens! voilà encore une preuve que madame est ta femme: ces vêtements qu'on apporte pour elle!

PETYPON, prévoyant la conséquence inévitable. — Hein!

LE GÉNÉRAL. — Elle m'avait dit qu'elle les attendait pour se lever; les voilà! (A la Môme.) Tenez, mon enfant, allez vous habiller.

Il lance le carton à la Môme qui le rattrape au vol.

LA MÔME. — Merci, m' n' onc'!

PETYPON, à part. — C'est ça! il lui donne les robes de ma femme!

LA MÔME, ouvrant le carton et en tirant la robe à destination de Mme Petypon. A part. — Oh! là là! Je vais avoir l'air d'une ouvreuse, moi, avec ça! Enfin, ça vaut encore mieux que rien. (Haut, au général.) M' n' onc'!

LE GÉNÉRAL. — Ma nièce?

PETYPON. — « Mon oncle! » Elle a tous les toupets!

LA MÔME. — M' n' onc', voulez-vous-t'y tirer les rideaux?

LE GÉNÉRAL, ravi, allant tirer les tapisseries. — « Voulez-vous-t'y tirer les rideaux »! Mais, comment donc! (Descendant vers Petypon une fois sa mission accomplie.) Elle est charmante, ma nièce! charmante! Ce qu'elle va en faire un effet en Touraine! Ce qu'elle va les révolutionner, les bons provinciaux!

PETYPON, à part, avec conviction. — Ah! j'en ai peur.

Scène XIII

LES MÊMES, MONGICOURT

MONGICOURT, entrant de droite, avec un paquet qu'il dépose ainsi que son chapeau sur la chaise qui est au-dessus de la table. — Voilà tout ce que j'ai pu trouver! (Voyant le général.) Oh! pardon!

PETYPON, à part. — Mongicourt!... Mon Dieu, pourvu qu'il ne gaffe pas!... (Passant vivement n° 2, entre le général et Mongicourt.) Mon oncle, je vous présente mon vieil ami et confrère, le docteur Mongicourt! (A Mongicourt.) Le général Petypon du Grêlé!

Tous trois forment un groupe assez rapproché: le général (1); Petypon (2), un peu au-dessus, face au public; Mongicourt (3), face au général.

MONGICOURT (3), tendant la main au général et sur un ton jovial, avec des petites secouettes de la tête en manière de salutations. — Oh! général, enchanté! J'ai souvent entendu parler de vous!

LE GÉNÉRAL (1), voulant être poli, et avec les mêmes secouettes de la tête que Mongicourt. — Mais, euh... moi de même, monsieur! moi de même!

(*) Petypon (1), devant le canapé; la Môme (2), dans le lit; le général (3), à droite de la baie; Etienne (4), dans la porte.

MONGICOURT, même jeu. — Oh ! ça, général !... (Riant.) Eh! eh! eh! Vous n'en mettriez pas votre main au feu?

TOUS TROIS, riant. — Eh! eh! eh! eh! eh!

LE GÉNÉRAL, même jeu. — Mon Dieu, ma main au feu!... ma main au feu!... eh! eh! eh! vous savez, ce sont de ces choses qu'on répond par politesse...

TOUS TROIS. — Eh! eh! eh! eh! eh!

MONGICOURT, même jeu. — C'est bien ainsi que je l'ai compris.

TOUS TROIS. — Eh! eh! eh! eh!

MONGICOURT. — Et vous êtes pour longtemps à Paris, général?

PETYPON, tout seul. — Eh! eh! eh! (Voyant qu'il est seul à rire, s'arrêtant court.) Ah?

LE GÉNÉRAL. — Non-non! Non! Je pars en Touraine pour marier une nièce à moi!... (Sur un ton futé, à Petypon.) Au fait, je ne t'ai pas dit qui elle épouse! Tu vas voir comme c'est curieux!... (Ménageant bien son petit effet.) Le lieutenant... Corignon!

PETYPON (2), approuvant de la tête, mais avec une absolue indifférence. — Ah?

LE GÉNÉRAL, a un petit sursaut d'étonnement, puis. — Le Corignon... que tu connais!

PETYPON (2), simplement et avec la même indifférence. — Moi? non!

LE GÉNÉRAL. — Si!

PETYPON. — Ah?

LE GÉNÉRAL. — Ta femme m'a dit que vous le connaissiez.

PETYPON. — Ah! elle vous... ?

LE GÉNÉRAL. — Mais oui!

Il remonte.

PETYPON. — Ah? bon! bien! parfait! (A part.) Tout ce qu'on voudra, maintenant! tout ce qu'on voudra!

MONGICOURT, mettant inconsidérément les pieds dans le plat. — Comment, ta femme? Elle est donc là?

PETYPON, vivement, et en faisant des signes d'intelligence à Mongicourt qui n'y prête pas attention. — Hem! Oui! Oui!

LE GÉNÉRAL, au-dessus, à droite du canapé. — Oui! elle est couchée par là; elle se lève!

MONGICOURT, de plus en plus surpris. — Elle se...?

PETYPON, même jeu, en se rapprochant de Mongicourt. — Oui! oui!

MONGICOURT, à part. — Ah çà! qu'est-ce que tout cela veut dire? (Haut.) Pardon, général, voulez-vous me permettre de dire un mot en particulier à mon ami Petypon?

LE GÉNÉRAL, redescendant n° 1. — Faites donc!

MONGICOURT, au général, tout en entraînant un peu Petypon à droite. — C'est au sujet d'un de nos malades!... secret professionnel! vous m'excusez?

LE GÉNÉRAL. — Je vous en prie.

Il s'assied sur le canapé.

MONGICOURT (3), bas à Petypon (2), qu'il a emmené jusque devant la table. — Ah çà! qu'est-ce que ça signifie ? c'est ta femme qui est couchée, maintenant?

PETYPON, bas. — Eh! non! c'est la Môme! Il est tombé sur elle; alors, naturellement...!

MONGICOURT, bas. — Malheureux, je comprends!

PETYPON. — Ah! je suis joli! (Bondissant en entendant la voix de sa femme à la cantonade.) Mon Dieu! la voix de ma femme! Ah! non, non, je n'en sortirai pas! (A l'apparition de Mme Petypon.) Elle!

Scène XIV

LES MÊMES, Mme PETYPON, vient n° 2.

Mme PETYPON, encore tout exaltée, sans même regarder autour d'elle, descendant d'une traite presque jusqu'au canapé, d'une voix radieuse. — C'est fait! j'ai accompli ma mission! (Rappelée subitement à la réalité, en se trouvant face à face avec un inconnu, le général, qui s'est levé à son approche.) Oh! pardon!

Échange de saluts comme deux gens qui ne se connaissent pas.

PETYPON (3), vivement. — Chère amie! mon oncle, le général Petypon du Grêlé!

Mme PETYPON (2). — Ah!... le général! (Lui sautant au cou.) Ah! que je suis heureuse!...

LE GÉNÉRAL, ahuri. — Hein?

Mme PETYPON. — J'ai si souvent entendu parler de vous!...

Nouveau baiser sur la joue gauche.

LE GÉNÉRAL (1), pendant que Mme Petypon l'embrasse. — Mais... euh!... moi de même, madame! Moi de... (A part.) Elle est très aimable, cette brave dame!

Mme PETYPON, avec joie. — Je vous demande pardon, général, mais je suis tout essoufflée!

LE GÉNÉRAL. — Soufflez, madame! soufflez!

Mme PETYPON, à son mari et à Mongicourt (4), d'une voix pâmée. — Ah! mes amis! j'en viens de la place de la Concorde!... C'est fait!... (Au général.) Il m'a parlé!...

LE GÉNÉRAL (1). — Qui ça?

Mme PETYPON (2), bien rythmé. — Celui dont la parole doit féconder mes flancs!

LE GÉNÉRAL la regarde, étonné, puis. — Qu'est-ce qu'elle raconte?

Mme PETYPON, avec élan. — Ah! Dieu! Où la volonté d'en haut va-t-elle choisir ses élus? (Sur le ton dont on débiterait le récit de Théramène.) Il y avait une demi-heure que j'attendais en tournant autour de l'obélisque, quand tout à coup, du haut des Champs-Elysées, arrive à fond de train, au milieu d'un escadron de la garde républicaine... le président de la République, dans sa victoria!... Je me dis, palpitante d'émotion: « Le voilà bien celui que le Ciel devait désigner pour engendrer de sa parole l'enfant qui sauvera la France! »

LE GÉNÉRAL, la considère un instant d'un œil de côté, puis, au public, affirmativement. — C'est une folle.

Mme PETYPON, poursuivant son récit. — Voyant en lui l'homme marqué par le destin, je veux m'élancer vers l'équipage ! mais déjà un bras m'a arrêtée ! Comme le vent, au milieu d'un cliquetis d'armes, le Président a passé (D'une voix désappointée.) sans même jeter un regard sur moi! Et c'est de la bouche du plus humble que je reçois la parole fécondante: « Allons, circulez, madame! » (Un temps.) L'élu d'en Haut était un simple gardien de la paix! »

MONGICOURT et PETYPON, affectant le plus grand intérêt. — Allons donc!

LE GÉNÉRAL. — Qué drôle de maison!

Il gagne l'extrême gauche.

Mme PETYPON, épuisée. — Ah! cette journée m'a brisée!

MONGICOURT, saisissant la balle au bond, il passe vivement derrière Petypon, va au-dessus de Mme Petypon en cherchant à la diriger vers sa chambre. — C'est ça! c'est ça! eh! bien, vous devriez vous reposer un peu!

PETYPON, qui a suivi le mouvement de Mongicourt. — Oui! Oui!

MONGICOURT. — Après de telles émotions...! Le général vous excusera!

Mme PETYPON (3), encadrée par Mongicourt (2), et Petypon (4), se laissant conduire. — Oui, j'ai besoin de me recueillir quelques instants! Vous permettez, général?

LE GÉNÉRAL. — Oh! comment donc!

Mme PETYPON, s'arrêtant au-dessus du canapé, ce qui arrête également Mongicourt (2) et Petypon (4). — J'espère, puisque vous êtes à Paris, que nous allons vous voir souvent.

LE GÉNÉRAL. — Ah! non! mille regrets, madame! Je pars ce soir pour mon château de la Membrole, en Touraine!

Mme PETYPON, l'air contrit. — Oh! vraiment!

LE GÉNÉRAL, gagnant un peu à droite tout en parlant. — Oui! Il est temps qu'on le rouvre un peu, celui-là! Depuis dix ans qu'il est fermé...! (A Petypon, qui est à droite du canapé.) On dit déjà dans le pays qu'il est hanté de revenants...!

Il continue à gagner à droite.

Mme PETYPON, avec un petit frisson. — Oh!... Et ça ne vous effraie pas?

LE GÉNÉRAL, gagnant jusque devant la table. — Moi? Aha!... Ah! ben...! mais, est-ce que ça existe, les revenants?

Mme PETYPON. — N'importe, je ne voudrais pas être à votre place!... Allons, au revoir, général!

LE GÉNÉRAL, s'inclinant. — Madame!

Mme PETYPON. — Je vous laisse avec mon mari!

MONGICOURT et PETYPON, sursaut instinctif et exclamation étouffée de part et d'autre. — Oh!

Dans leur sursaut, Mongicourt est descendu extrême gauche par la gauche du canapé, et Petypon à droite devant le canapé, tandis que Mme Petypon est sortie par la porte de gauche.

LE GÉNÉRAL, qui était de dos au moment où Mme Petypon a prononcé sa phrase de sortie, se retournant, étonné, à part. — Son mari?

PETYPON, à part. — Son mari!... Ah! ça avait marché si bien!

Scène XV

LES MÊMES, moins Mme PETYPON

LE GÉNÉRAL, après un temps de réflexion, pendant lequel il a les yeux fixés sur les deux hommes, qui sont pour lui dans le même rayon visuel, brusquement prend un parti et s'avance à froid vers eux. Arrivé à Petypon, qui croit que c'est à lui qu'il en a, il l'écarte du bras droit, et, arrivé à Mongicourt, lui tendant la main. — Oh! monsieur, je vous demande pardon! (Mongicourt lève sur lui des yeux ahuris.) Je ne me doutais pas que j'avais affaire à madame votre femme!

MONGICOURT. — Ma f...?

LE GÉNÉRAL, ne lui laissant pas le temps de répondre. — Mais, c'est la faute à mon neveu! Il n'avait pas dit le nom en présentant!...

MONGICOURT. — Hein! Ah! mais non! pas du tout!

PETYPON, vivement, descendant, entre eux. — Quoi? quoi, « pas du tout »? Absolument si, c'est ma femme! mon oncle a raison! mais ça ne m'est pas venu en tête. (Au général.) J'aurais dû vous dire : « Madame Mongicourt! » (Remontant au-dessus du général.) Eh! bien, voilà, le mal est réparé!... (A Mongicourt, en redescendant, 3.) Il est réparé, le mal!

MONGICOURT, vexé, à part. — Ah! flûte!

LE GÉNÉRAL, à Mongicourt. — Je vous fais mes compliments! ça a l'air d'une bien aimable dame!...

MONGICOURT, la bouche pincée. — Mais... certainement!

LE GÉNÉRAL, tout en se retournant, et bas, dans l'oreille de Petypon. — Seulement, ça, c'est ce que j'appelle une vieille toupie!

Ravi de sa réflexion, il envoie une bourrade du coude à Petypon, et passe n° 3.

PETYPON, fait une moue, puis à part, sur un ton pincé. — Non, mais, est-ce assez de mauvais goût de me répéter ça tout le temps!

MONGICOURT, à part, dans son coin. — Non! comme amie, soit! mais passer pour son mari, c'est vexant!

Scène XVI

LES MÊMES, LA MOME

LA MÔME (3), sortant de la baie, — elle est revêtue de la robe qu'on avait apportée pour Mme Petypon et que lui a remise le général. — Là, je suis prête!

LE GÉNÉRAL (4). — Ah! voilà ma nièce.

LA MÔME (3). — Ah! non, ce que je dégote comme ça! (Enjambant la chaise à droite du canapé.) Eh! allez donc! C'est pas mon père!

Tandis que Mongicourt (1) et Petypon (2) ont un même sursaut au geste de la Môme, le général, ravi, éclate de rire.

LE GÉNÉRAL. — Ah! ah! elle est drôle! (Singeant le geste de la Môme.) « Eh! allez donc, c'est pas mon père! » (Descendant n° 3, vers Petypon.) Elle me va tout à fait, ta femme! un petit gavroche!

Il remonte.

PETYPON, grommelant. — Oui, oh! (Entre ses dents.) Un voyou!

LE GÉNÉRAL, regardant sa montre. — Oh! mais, il est tard! Je me laisse aller à bavarder, et mon train que je dois prendre dans une heure! J'ai encore deux courses à faire avant. (A la Môme, qui est adossée à la table.) Alors, c'est bien convenu? A quatre heures cinq à la gare?

LA MÔME. — C'est ça, mon oncle!

LE GÉNÉRAL, s'apprêtant à embrasser la Môme, à Petypon. — Ça ne t'est pas désagréable que je l'embrasse?

PETYPON. — Oh! là là!... Ah! ben...!

LE GÉNÉRAL, à la Môme. — Ah! votre mari permet!

LA MÔME. — Oh! alors...!

Elle tend sa joue que le général embrasse.

LE GÉNÉRAL, après l'avoir embrassée. — D'ailleurs, si j'ai le temps, je repasserai vous prendre! C'est ça, rendez-vous ici!

Il remonte.

PETYPON. — Quoi?

LA MÔME, remontant parallèlement au général. — C'est ça, mon oncle, c'est entendu!

PETYPON, vivement, en remontant vers le général. — Mais non! mais non! à la gare, ça vaut mieux!

LE GÉNÉRAL. — Non, non, ça vaut mieux ici! Comme cela, on ne se manquera pas!...

Tout en parlant, il se dirige vers Mongicourt.

PETYPON, à part, descendant (4) jusque devant la table. — Oh! non! non! je n'en suis pas encore débarrassé!

LE GÉNÉRAL, à Mongicourt. — Au revoir, monsieur! enchanté! vous m'excuserez auprès de Mme Mon...? Mon...?

MONGICOURT, achevant. — ...gicourt!

LE GÉNÉRAL. — Oh! vous avez le temps! ce n'est pas autrement pressé!

MONGICOURT. — Non! non! « gicourt »; « Mongicourt »; c'est mon nom.

LE GÉNÉRAL. — Ah! pardon. Je comprenais... oui, oui! Mongicourt, merci! Allons, à tout à l'heure, vous autres!

LA MÔME, au fond. — A tantôt, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. — A tantôt, ma nièce! (Il passe devant elle puis se retournant, pour l'imiter.) Eh! allez donc, c'est pas mon père!

LA MÔME, riant et répétant le geste. — Eh! allez donc, c'est pas mon père! Bravo, mon oncle!

LE GÉNÉRAL. — Elle est charmante, ma nièce! (A Petypon.) Tu entends, le mari! Elle est charmante, ma nièce.

LA MÔME. — Tu entends, le mari?

PETYPON, sans conviction. — Oui! oui!

LE GÉNÉRAL, sortant. — Elle est charmante! des toupies comme ça...

La voix se perd à la cantonade.

Scène XVII

LES MÊMES, moins LE GENERAL

PETYPON (3). — Ah! là là!... ouf!

MONGICOURT (1). — Ah çà! qu'est-ce que j'entends? Vous partez avec lui?

PETYPON, gagnant le milieu de la scène, bien appuyé. — Oui!

MONGICOURT. — Avec la Môme?

LA MÔME, sautant assise sur la table côté gauche. — Avec moi!

MONGICOURT (1). — Eh! bien, mon vieux...!

PETYPON (2), venant se camper devant la Môme. — Ah! oui, tu me mets dans de jolis draps! Que le diable t'emporte d'être venue te fourrer dans ma vie, toi! Oh! le pied dans le crime!... Si seulement il y avait eu crime! Mais, enfin, je ne te connais pas! Tu n'as pas été à moi; je n'ai pas été à toi!

LA MÔME (3). — Mais, c'est que c'est vrai!... On n'a pas été à nous!

PETYPON. — Eh! bien, alors, de quel droit viens-tu troubler mon existence? Me voilà marié à toi, maintenant!

LA MÔME, blagueuse. — Tu ne t'embêtes pas!

MONGICOURT, qui n'a pas encore digéré la chose. — Et moi à Mme Petypon!

PETYPON, à la Môme. — Comme c'est agréable pour moi!

MONGICOURT, entre ses dents, tout en gagnant la gauche. — Eh! bien, et pour moi!

PETYPON. — Si encore tu avais eu le tact de décliner son invitation en Touraine! Mais non! Quelle tête vas-tu faire là-bas? au milieu de ces bourgeois de province; dans ce monde collet monté; avec tes « où c't'y qui », tes « qui c' t'y qui » et tes « Eh! allez donc, c'est pas mon père! »

LA MÔME, bien gentiment et sur le ton le plus distingué. — Oh! non, mais je t'en prie!... engueule-moi!

PETYPON. — C'est ça! voilà!

LA MÔME. — Mais, n'aie donc pas peur! tu verras si je leur en ficherai du comme il faut!

PETYPON. — Enfin, ça y est: ça y est! Je ne te demande qu'une chose: de la tenue! au nom du ciel, de la tenue!

LA MÔME, passant, tout en parlant, dans un mouvement débraillé, sa jambe droite sur sa jambe gauche, les deux mains serrant la cheville. — Mais, quoi? J'en ai de la tenue!

PETYPON. — Ah! là, oui! Ah! tu en as, de la tenue! (Lui décroisant les jambes et la faisant descendre de la table.) Et, maintenant, à tantôt trois heures et demie, en bas, devant la porte d'entrée!

LA MÔME. — Entendu! (Se dégageant de Petypon, qui la dirigeait vers la sortie, pour aller à Mongicourt.) Bonjour, le m'sieur! (Elle lui donne la main et, en même temps, par-dessus leurs deux mains jointes, elle fait un passement de jambe.) Eh! allez donc...!

PETYPON (3). — Encore! (Courant à la Môme et lui saisissant le poignet droit.) Va, file! Ma femme peut entrer d'un moment à l'autre!

LA MÔME, résistant, mais sans brusquerie. — Oh! ben, quoi? je suis dans une tenue convenable! (Passant 3, avec des mouvements de pavane.) Je suis mise comme une femme honnête. (A Petypon.) C'est égal, elle n'a pas de chic, ta femme! (De loin, avec un salut de la main à Mongicourt.) Au revoir, bidon!

MONGICOURT. — Au revoir, la Môme!

LA MÔME, à Petypon, en lui pinçant le nez. — Au revoir! vieux vicieux!

PETYPON, tandis qu'Etienne parait à la porte en s'arrêtant fidèlement sur le seuil. — Mais laisse donc mon nez tranquille!

LA MÔME, passant devant Etienne ahuri, et lui donnant une petite tape sur la joue. — Adieu!... Grenade!

Elle sort.

Scène XVIII

LES MÊMES, moins LA MOME, plus ETIENNE à gauche de la porte.

ETIENNE, à part, la regardant partir, étonné. — Tiens?... Par où est-elle entrée, celle-là?

PETYPON, bourru, à Etienne. — Encore vous! Quoi? Qu'est-ce que vous voulez?

ETIENNE, sans bouger du seuil de la porte. — Il y a là deux hommes qui apportent un fauteuil avec une manivelle! Ils disent que c'est des choses que monsieur attend!

PETYPON, gagnant la gauche. — Ah! oui! Faites apporter par ici.

Etienne sort.

MONGICOURT, qui était remonté pour accompagner la Môme à mi-chemin, redescendant n° 2. — Qu'est-ce que c'est que ce fauteuil qu'on t'apporte? tu te meubles?

PETYPON, criant merveille. — Eh! non! c'est le fameux fauteuil extatique! la célèbre invention du docteur Tunékunc! J'ai vu les expériences à Vienne lors du dernier congrès médical et je me suis décidé à me l'offrir pour ma clinique.

MONGICOURT, s'inclinant. — Ah? tu te mets bien!

PETYPON. — Mais tu es destiné à l'avoir aussi! nous sommes tous destinés à l'avoir, nous autres médecins! L'avenir est là, comme aux aéroplanes. Ces rayons X, on ne sait pas toutes les surprises que cela nous réserve!

MONGICOURT. — Et ça n'est encore que l'enfance!

PETYPON. — Quand on pense que, jusqu'à présent, on endormait les malades avec du chloroforme, qui est plein de danger... et toujours pénible! Tandis que maintenant, avec ce fauteuil...!

Scène XIX

LES MÊMES, ETIENNE, DEUX PORTEURS

ETIENNE, s'arrêtant sur le seuil de la porte et s'effaçant pour livrer passage aux deux porteurs du fauteuil extatique. Ils apportent le fauteuil replié, dossier contre siège. Sur le dossier, la bobine et, dans une boite, des gants de soie verts. — Entrez! Moi, je n'entre pas!

PETYPON, indiquant aux porteurs la gauche de la table. — Posez cela là, voulez-vous? (Tandis que les porteurs placent le fauteuil à la place indiquée, à Mongicourt, qui, dos au public, devant la table, regarde ce jeu de scène.) Tu vois, le voilà!... (Aux porteurs.) La bobine là, sur la table!... (Tandis qu'un des porteurs place la bobine, puis, sans en avoir l'air, dans la mâchoire branche le fil déjà préparé sur la table dès le lever du rideau.) Ah! les gants! vous avez apporté les gants?

1er PORTEUR. — Oui, monsieur! là, dans cette boîte!

Il pose la boite sur la table, côté lointain.

PETYPON. — C'est bien, merci. Tenez, voilà cinq sous!... vous partagerez!

Les porteurs sortent.

MONGICOURT, à droite de la table. — Des gants! Quels gants?

PETYPON, tout en redressant le dossier du fauteuil et le mettant en état. — Des gants de soie! des gants isolateurs! (Prenant le fil dont est munie la machine électrique et qui est censé transmettre le courant au fauteuil quand on l'y branche.) Alors, tu vois, tu n'as qu'à introduire la fiche qui est au bout de ce fil dans la mâchoire placée au dossier du fauteuil!... (Indiquant le bouton de cuivre qui surmonte le côté gauche du dossier.) Tu appuies sur ce bouton... (Il donne un coup du plat de la main sur ledit bouton; aussitôt, dans le globe de la machine, on voit vaciller des rayons lumineux.) et la communication est établie!... (Indiquant le bouton de droite.) Comme ça, tu l'arrêtes. (Il appuie sur le bouton, les rayons disparaissent.) Alors, voilà: tu places ton malade... euh... (Ses yeux semblent chercher un sujet absent, puis, s'arrêtant soudain sur Mongicourt qui, absorbé, l'écoute avec intérêt.) Tiens, vas-y donc, toi! tu te rendras mieux compte.

MONGICOURT, à droite du fauteuil, devant la table. — Non, non!... Je te remercie bien! Vas-y, toi!

PETYPON, à gauche du fauteuil. — Mais non, voyons! puisque c'est moi qui te démontre!... D'ailleurs, ça n'est pas comme opéré que j'aurai à m'en servir, mais comme opérant, alors...!

MONGICOURT, riant. — J' te dis pas! mais, qu'est-ce que tu veux? moi, ces choses-là, je les aime beaucoup mieux pour les autres que pour moi, alors...!

PETYPON. — Quoi? Quoi? Je n'ai pas l'intention de t'endormir! C'est pour te faire voir le fonctionnement du fauteuil.

MONGICOURT, manquant de confiance. — Ben, oui!

PETYPON. — Tu ne me crois pas.

MONGICOURT, même jeu. — Si! si!

PETYPON. — Eh! ben, alors?

MONGICOURT. — Soit, mais, tu sais...! Pas de blagues, hein?

PETYPON. — Mais non, quand je te le dis!

MONGICOURT, sans enthousiasme. — Oui, enfin...!

Il s'assied dans le fauteuil.

PETYPON. — Là! Eh! ben?

MONGICOURT, s'installant bien. — Eh! on n'est pas mal, là-dessus!

PETYPON (1). — Parbleu!... Alors, n'est-ce pas? suivant que je veux mon malade plus ou moins étendu, je fais fonctionner cette manivelle, là.

Il indique le bouton placé extérieurement sous le siège et qui déclanche la crémaillère qui permet de modifier à volonté la position du dossier.

MONGICOURT. — Oui! oui.

PETYPON, à croupetons, pressant sur le bouton en question. — Comme ça, je te renverse!...

MONGICOURT, qui est bien adossé, se renversant avec le dossier. — Eh! là! eh! là!

PETYPON. — N'aie pas peur! (Redressant le dossier.) Et, comme ça, je te remets droit.

MONGICOURT. — Eh! ben, oui!... connu!

PETYPON. — Et alors, maintenant, quand il s'agit d'endormir le malade, je presse sur ce bouton!...

MONGICOURT, vivement. — Ah! oui, mais, tu sais...!

Trop tard. Mongicourt n'a pas achevé le mot « tu sais » que Petypon, sans même s'en rendre compte, emporté qu'il est par sa démonstration, a appliqué une tape du plat de la main sur le bouton gauche du fauteuil. La machine aussitôt s'est mise en action : Mongicourt reçoit comme un choc qui le fait sursauter et le voilà immobilisé dans son attitude dernière, les yeux joyeusement ouverts, un sourire béat sur les lèvres.

PETYPON, au-dessus du fauteuil, continuant sa démonstration, sans remarquer qu'il a endormi son confrère. — Immédiatement, mon cher, le patient, sous l'influence du fluide, tombe dans une extase exquise!... et, alors, ça y est, insensibilité complète! Tu as tout ton temps! Tu peux charcuter, taillader, ouvrir, fermer, tu es comme chez toi! Tu ne trouves pas ça épatant?... (Un temps.) Hein? (Descendant à gauche du fauteuil, étonné du silence de Mongicourt.) Mais dis donc quelque chose!... (A part.) Qu'est-ce qu'il a? (Appelant.) Mongicourt!... Mongicourt! (Brusquement, en regardant du côté du fauteuil.) Sapristi! je l'ai endormi!... Oh! non, moi, je... oho! Il faut que je fasse voir ça à Gabrielle!... (Remontant vers la chambre de sa femme et ouvrant la porte.) Gabrielle!... Gabrielle!...

VOIX DE GABRIELLE. — Tu m'appelles?

PETYPON, redescendant. — Vite, viens!

Scène XX

LES MÊMES, Mme PETYPON

Mme PETYPON, descendant n° 1. — Qu'est-ce qu'il y a?

PETYPON (2), à gauche du fauteuil. — Tiens, regarde-le!

Mme PETYPON. — Ah! qu'est-ce qu'il fait?

PETYPON, tout fier de lui. — Ce qu'il fait...? Il dort!

Mme PETYPON. — Comment, il s'est endormi chez toi?

PETYPON. — Mais non! tu ne devines donc pas?

Mme PETYPON, comprenant. — Oh!... C'est le fauteuil extatique!

PETYPON. — Mais oui! Hein? regarde! Est-ce étonnant!

Mme PETYPON. — Oh! que c'est curieux!... Mais, alors, c'est toi qui...?

PETYPON, avec un certain orgueil. — C'est moi qui, parfaitement.

Mme PETYPON. — Oh! ce pauvre Mongicourt! Ah! non, qu'il est drôle comme ça!

Elle fait mine d'aller vers le fauteuil.

PETYPON, vivement, l'arrêtant du bras droit au passage. — Ne le touche pas! tu t'endormirais aussi.

Mme PETYPON, toujours même numéro. — Pas possible!

PETYPON. — Non, mais, regarde-le! A-t-il assez l'air d'être en paradis.

Mme PETYPON. — C'est que c'est vrai.

PETYPON. — Y'a pas deux mots. Il jubile! Gabrielle! je te présente un homme qui jubile!

Mme PETYPON. — C'est merveilleux!

PETYPON, remontant. — Oui, eh! ben, il a assez jubilé pour aujourd'hui! Faut pas le fatiguer! aïe donc! (Il tape sur le bouton droit.)

MONGICOURT, a eu comme un choc, puis toujours souriant, toujours dans son rêve, se lève. — Belle princesse!... dites-moi que vous m'aimez...?

PETYPON, qui est redescendu à gauche du fauteuil, sur le même ton chevrotant que Mongicourt. — Oh! tu vas te taire!...

MONGICOURT, revenant peu à peu à la réalité. — Quoi?

PETYPON. — Je dis: tu vas te taire?

MONGICOURT, à Petypon. — Qu'est-ce qu'il y a eu donc?

PETYPON. — Il y a eu que tu as dormi!

MONGICOURT, certain de n'avoir pas dormi. — Non.

PETYPON. — Si!

MONGICOURT, soupçonnant la vérité. — Hein! Non? moi?...

PETYPON. — Eh! bien, pas moi, bien sûr!

MONGICOURT. — C'est pas possible! tu m'as...? Ah! bien, elle est forte! je n'ai rien senti!

PETYPON. — Hein? est-ce admirable?

MONGICOURT, faisant mine de se rasseoir. — Oh! j'en redemande!

PETYPON, l'arrêtant. — Ah! non! En voilà un gourmand!

MONGICOURT. — Parole, c'est étonnant!

Il contourne le fauteuil en l'examinant avec respect.

PETYPON. — Et croyez-vous que c'est précieux pour les opérations!

Mme PETYPON. — Je n'en reviens pas...!

PETYPON, brusquement et sur un ton hypocrite, à sa femme. — Oh! à propos d'opération, dis qu'on prépare tout de suite ma valise, il faut que je file dans un quart d'heure!

Mme PETYPON. — Allons, bon!

PETYPON. — Ah! ma chère amie, le devoir avant tout!... une opération très urgente!

Mme PETYPON. — C'est bien, qu'est-ce que tu veux, ce sont les inconvénients de la profession! Je vais faire préparer ta valise.

Elle remonte vers la porte, deuxième plan gauche.

PETYPON, accompagnant sa femme jusqu'au-dessus du canapé. — S'il te plaît!

Mme Petypon sort.

MONGICOURT, les mains dans les poches de son pantalon, gagnant la gauche, aussitôt la sortie de Mme Petypon. — Eh! bien, tu en as un toupet!

PETYPON, au fond. — Qu'est-ce que tu veux? je ne peux pas aller là-bas avec deux femmes! On n'est pas des Turcs!

Scène XXI

LES MÊMES, puis MAROLLIER et VARLIN

ETIENNE, paraissant, un petit plateau à la main sur lequel deux cartes de visite et s'arrêtant sur le pas de la porte. — Monsieur!

PETYPON, allant à Etienne. — Qu'est-ce qu'il y a?

ETIENNE, à mi-voix, à Petypon. — Il y a là deux messieurs, dont voici les cartes, qui demandent à s'entretenir avec monsieur en particulier.

PETYPON, lisant les cartes. — Qui ça? (Regardant les cartes.) Connais pas. Qu'est-ce qu'ils le veulent?

ETIENNE, même jeu. — Ils disent comme ça qu'ils viennent au sujet de l'affaire de cette nuit.

PETYPON, subitement ému. — De l'affaire de cette nuit?... Allons, bon! qu'est-ce que c'est encore que cette affaire-là? (A Mongicourt, d'une voix inquiète.) Mongicourt!

MONGICOURT, affectueusement. — Mon ami?

PETYPON. — Voilà encore autre chose! on vient pour l'affaire de cette nuit!

MONGICOURT (1). — Quelle affaire, mon ami?

PETYPON (2), avec la même voix angoissée. — Je ne sais pas!... Ah! là! là! (A Etienne.) Faites entrer ces messieurs.

Etienne sort.

MONGICOURT, passant (2) devant Petypon et allant prendre son chapeau sur la chaise derrière la table. — Eh! ben, je te laisse, puisque tu as à recevoir ces gens.

PETYPON (1). — C'est ça, va!... Ah! mon ami, voilà une nuit dont je garderai le souvenir!...

MONGICOURT. — Je comprends!

PETYPON. — Allons, au revoir!

MONGICOURT. — Au revoir! (Se croisant avec les deux personnages qui entrent et s'effacent pour lui livrer passage.) Messieurs!

Ils se saluent.

PETYPON (1), une fois Mongicourt sorti. — Qu'est-ce qui me vaut, messieurs, votre visite?

MAROLLIER (2), ton sec, cassant. Tenue : redingote, chapeau haut de forme. — C'est bien à monsieur Petypon que nous avons l'honneur de parler?

PETYPON. — A lui-même.

MAROLLIER. — Je suis monsieur Marollier, lieutenant au 8e dragons. (Présentant Varlin qui est (2) un peu au-dessus de lui.) Monsieur Varlin!

VARLIN. — Agent d'assurances, incendie, vie, accidents, etc., etc. (Offrant quelques cartes de lui à Petypon.) Si vous voulez me permettre...?

PETYPON. — Trop aimable!

VARLIN. — Dans le cas où vous ne seriez pas assuré, je vous recommanderais...

MAROLLIER, lui imposant silence. — Je vous en prie! Vous n'êtes pas ici pour faire du courtage.

VARLIN. — Oh! pardon! je repasserai.

PETYPON, indiquant le canapé. — Asseyez-vous, messieurs!

Varlin s'assied (1), Marolllier au-dessus (2), Petypon prend la chaise et s'assied face à eux.

MAROLLIER, une fois que tout le monde est assis. — Vous devinez sans doute, monsieur, ce qui nous amène?

PETYPON (3). — Mon Dieu, messieurs, j'avoue que je ne vois pas...?

MAROLLIER. — C'est au sujet de l'affaire de cette nuit.

PETYPON, cherchant à se souvenir. — De l'affaire de cette nuit?

MAROLLIER. — Eh! oui.

PETYPON. — Pardon, mais...! Quelle affaire de cette nuit?

MAROLLIER. — Comment, quelle affaire?... Vous n'allez pas nous dire que vous ne vous souvenez pas!

PETYPON. — Mais... du tout, monsieur!

MAROLLIER. — Il est vrai que l'état d'ivresse avancé dans lequel vous étiez...!

PETYPON, se dressant, furieux. — Monsieur!

MAROLLIER, se levant instinctivement. — D'ailleurs, monsieur, notre rôle n'est pas de discuter l'affaire avec vous! veuillez nous mettre simplement en rapport avec deux de vos amis.

Il se rassied.

PETYPON, se rasseyant également. — « Avec deux de mes amis »! Comment, avec deux de mes amis? Si je vous comprends bien, il s'agit d'une réparation? eh! bien, je ne dis pas non; mais vous ne voulez cependant pas que je me batte sans savoir pourquoi? (A Varlin qui semble dans les nuages.) Enfin, voyons?...

VARLIN, très souriant et profondément lointain. — Oh! moi... je m'en fous!

PETYPON. — Comment?

MAROLLIER, se tournant d'un bond vers Varlin. — Qu'est-ce que vous dites?... en voilà des façons!... Si c'est comme cela que vous prenez les intérêts de votre client!

VARLIN. — Oh! pour ce que je le connais!... (A Petypon.) Il était à côté de moi chez Maxim... Vous savez ce que c'est: on s'est parlé entre deux consommations.

MAROLLIER, sur les charbons. — Oui, bon, ça va bien.

VARLIN. — Là-dessus, l'affaire a eu lieu; comme il ne connaissait personne...

MAROLLIER même jeu. — Oui!... oui!

VARLIN. — ...il m'a demandé si je voulais être son second témoin... C'est pas plus malin que ça!

MAROLLIER. — Oh! mais, c'est bien! ça suffit!... (A Petypon.) Monsieur! après les invectives plus que violentes échangées cette nuit, vous nous voyez chargés par notre client...

PETYPON. — Mais, enfin, encore une fois, quelles invectives...?

MAROLLIER. — Comment, quelles invectives!... mais il me semble que le seul fait de dire à quelqu'un: « Je vais vous casser la gueule!... »

PETYPON, se dressant, comme mu par un ressort; instinctivement les deux témoins se lèvent à son exemple. — Oh! oh! ce n'est pas possible!... Oh! je suis désolé!... Dites bien à votre client que si ces paroles m'ont échappé, c'est contre ma volonté! et que, du fond du cœur, je les retire!

MAROLLIER, froid et cassant. — Non!... Vous ne pouvez pas les retirer!

PETYPON. — Comment, « je ne peux pas »...?

MAROLLIER, très sec. — Non!... C'est mon client qui vous les a dites.

PETYPON, abasourdi. — Hein? (Gagnant la droite.) Ah! bien, elle est forte, celle-là!... (Revenant à Marollier.) Comment, c'est lui qui m'a dit...! et il vous envoie...!

MAROLLIER. — Oh! mais... il ne vous conteste pas le rôle de l'offensé!

PETYPON. — Il est bien bon!... (Les bras croisés et presque sous le nez de Marollier.) Mais, enfin, c'est une plaisanterie! (Passant (2), à Varlin.) Enfin, voyons?

VARLIN, comme précédemment. — Oh! moi, je m'en fous!

PETYPON, vivement, lui coupant la parole. — Oui! Je sais; vous vous en... (A Marollier (3).) Non mais, est-ce que vous croyez que je vais me battre avec votre monsieur parce que c'est lui qui m'a insulté?

MAROLLIER, du tac au tac. — Si vous ne vous battez pas quand on vous insulte, quand donc vous battrez-vous?...

PETYPON. — C'est possible, monsieur! mais j'en suis juge!

MAROLLIER, sur un ton hautain et tout en gagnant la droite pour s'arrêter juste devant le fauteuil extatique. — D'ailleurs, monsieur... inutile de discuter plus longtemps! ce débat est tout à fait irrégulier entre nous!

PETYPON, gagnant par étape jusqu'à lui au fur et à mesure de ses questions. — Et votre démarche à vous, est-elle régulière? Où avez-vous vu que ce soit l'offenseur qui envoie des témoins à l'offensé?... Où? Vous n'allez pas m'en raconter, n'est-ce pas? Je n'en suis pas à mon premier duel!... je suis médecin!... Alors...!

MAROLLIER. — Oh! mais, pardon, monsieur, j'estime, moi, qu'en matière de duel...

PETYPON, tout contre lui, en appuyant ses paroles de petites tapes du revers de la main qu'il lui applique sur la poitrine. — Non, pardon, monsieur, je vous ferai remarquer, moi...

MAROLLIER. — Permettez, monsieur, je vous dirai, moi aussi...!

PETYPON, à part. — Il n'y a pas de « je vous dirai moi aussi! », je prétends que quand... (Voyant que Marollier ne lâche pas prise.) Ah! et puis, il m'embête!... (D'un double mouvement, presque simultané, il donne une poussée à Marollier qui s'affale sur le fauteuil et appuie sur le bouton du fauteuil. Immédiatement, Marollier reste figé dans son geste dernier, yeux ouverts et sourire sur les lèvres.) Il nous fichera la paix, maintenant!

Il remonte.

VARLIN, après un temps, s'apercevant de la situation. — Oh!... Qu'est-ce qu'il a?

PETYPON, redescendant. — Faites pas attention!... il m'agaçait, je l'ai fait taire!

VARLIN. — Ah! c't'épatant!

PETYPON. — C'est vrai, ça! En voilà un mal embouché!... a-t-on jamais vu!... (Allant insulter Marollier sous le nez.) Mal embouché! (Narguant Marollier en lui agitant sa main droite renversée sous le nez.) Si tu crois que tu me fais peur! (Toujours à Marollier, sur un ton narquois.) C'est comme « son client »! Je vous demande un peu ce que c'est que « son client »?

VARLIN, devant le canapé, un peu à droite. — C'est un officier.

PETYPON, répétant, avec un haussement d'épaules. — C'est un officier.

VARLIN. — Le lieutenant Corignon.

PETYPON, même jeu. — Le lieut... Quoi? (A Varlin.) Corignon? Comment, Corignon? Ah! ça serait fort!... Qu'est-ce que c'est que ce Corignon?... c'est pas un officier qui va se marier...?

VARLIN. — Mais... je crois que si! il me semble qu'il m'a dit...

PETYPON. — Ah! non, celle-là est cocasse. Corignon? Mais c'est mon cousin!

VARLIN. — Votre cousin!

PETYPON. — Enfin, il va le devenir! Comme le monde est petit!... Mais qu'est-ce qu'il lui a pris après moi? pourquoi cette affaire?...

VARLIN. — Ah! ben... parce que vous étiez avec une femme qu'il a aimée!... Il se marie, c'est vrai, mais je crois que ça, c'est plutôt un mariage de raison! et que celle qu'il a, comme on dit, dans la peau, c'est la petite qui était avec vous.

PETYPON, n'en revenant pas. — La môme Crevette!

VARLIN. — Alors, quand il vous a vus ensemble, ça lui a tourné les sangs et il a dit : « C't homme-là, je le crèverai ! »

PETYPON, remontant. — Eh ! bien, vrai ! Si c'est pour ça...!

Scène XXII

LES MÊMES, ETIENNE, puis CORIGNON

ETIENNE. — Mais oui, monsieur, attendez, je vais vous annoncer... (Haut.) Le lieutenant Corignon !

VARLIN et PETYPON. — Lui !...

Petypon, instinctivement, se réfugie derrière le canapé, derrière lequel il se fait petit.

CORIGNON, en uniforme, tenue du matin, sans sabre ; gants bruns. Il entre, très ému, le képi sur la tête, la main au képi. — Le... le docteur Petypon ?

PETYPON (2), émergeant de derrière le canapé et peu rassuré. — C'est... c'est moi, monsieur !

CORIGNON (3), se découvrant et dans un débit précipité par l'émotion. — En effet, monsieur, je vous reconnais !... Oh ! monsieur, combien je suis confus...! cette sotte altercation de cette nuit !... Mon Dieu ! si j'avais su que c'était vous !... au moment d'entrer dans votre famille !... quelle vilaine façon de se présenter !... Oh !... Mon cousin ! (Il lui tend la main.)

PETYPON, dont la figure s'est peu à peu rassérénée à mesure que Corignon parle, — avec mansuétude. — Mais... remettez-vous, monsieur !

Il lui serre la main.

CORIGNON. — Pardonnez-moi !... C'est que quand je vous ai vu, cette nuit, attablé avec la Môme...! vous savez ce que c'est, quand on a aimé une femme !... Oh ! c'est fini, maintenant !... Mais, la nuit, quelquefois on est éméché ; on aperçoit son ex avec un autre ; on a oublié qu'on a fini de s'aimer et... et on voit rouge ! c'est ce qui m'est arrivé.

PETYPON. — Oui ! (Désignant Varlin d'un geste de la tête.) c'est ce que monsieur me disait !

CORIGNON, regarde Varlin et s'incline légèrement comme devant quelqu'un qu'on ne connait pas. — Monsieur !

PETYPON, étonné de cet accueil, les regarde tous deux bouche bée, puis : — Monsieur Varlin !

CORIGNON, s'inclinant à nouveau. — Monsieur !

PETYPON, la bouche rieuse. — Votre second témoin !

CORIGNON, passant (2) pour aller tendre la main à Varlin. — Oh ! pardon ! Oui ! oui ! je ne vous remettais pas !

VARLIN (1). — C'est qu'il y a si peu de temps qu'on se connaît.

CORIGNON, lui secouant la main. — En effet ! c'est cette nuit... (A Petypon, sans lâcher la main de Varlin.) Oh ! combien je suis désolé de cet envoi de témoins... ridicule !

VARLIN, tirant Corignon à lui. — Comment « de témoins ridicules ».

CORIGNON, à Varlin, tout en lui lâchant la main. — Non ! Non ! Je parle de l'envoi.

VARLIN. — Ah ! bon.

CORIGNON, à Petypon. — J'espère bien que vous n'allez pas me tenir rigueur et que vous allez me serrer la main que je vous tends en agréant mes excuses les plus sincères !

PETYPON, magnanime, lui tendant la main. — Mais, voyons ! J'ai tout oublié !

CORIGNON, lui serrant cordialement la main. — Ah ! je ne saurais vous dire le poids que vous m'enlevez !

PETYPON — A la bonne heure ! Au moins, ce n'est pas un ours !... comme l'autre !

Il désigne de la tête Marollier endormi sur son fauteuil.

CORIGNON, intrigué par ce qu'il voit. — Tiens, mais... c'est Marollier ! Mais qu'est-ce qu'il fait ?

PETYPON, avec un geste désinvolte. — Il dort !

CORIGNON. — Comment ? il pionce dans les affaires d'honneur ?

PETYPON, remontant jusqu'au-dessus du fauteuil. — Je vais vous le rendre !...

Il appuie sur le bouton de droite du fauteuil.

MAROLLIER, a un petit sursaut, se lève comme un automate, puis : — Oh ! la Loïe Fuller...!

Chantant et dansant en agitant des voiles imaginaires, sur l'air de *Loin du bal*.

Tralalala, la la la, la la la la, la la
Tralalala, la la la, la la la la, la laire
Tralalala
Tralalala...

CORIGNON. — Ah çà ! qu'est-ce que vous faites là, Marollier ? Vous dormez ?

MAROLLIER, réveillé en sursaut, — Hein ? Comment, je dors ! (Se tournant vers Corignon.) Comment, je dors ! (Reconnaissant Corignon.) Corignon ! Vous ici ? chez votre adversaire ! Mais ça ne se fait pas ! c'est absolument incorrect !

CORIGNON *. — Ne faites pas attention ! Je me suis expliqué avec monsieur Petypon ; tout est arrangé !

Il tend la main à Petypon que celui-ci serre.

MAROLLIER, marchant sur Corignon dont il n'est séparé que par Petypon. — Vous ! Mais je n'admets pas ça !... Vous n'avez pas voix au chapitre !

CORIGNON, sans quitter la main de Petypon, s'avançant sur Marollier. — En vérité ?

MAROLLIER. — Absolument ! Vous nous avez commis le soin de vos intérêts...!

CORIGNON, se montant. — Eh ! bien, je vous les retire !

MAROLLIER, furieux. — Corignon !

CORIGNON. — Ah ! et puis, vous savez, en voilà assez ! Si vous n'êtes pas content, je suis homme à vous répondre !

PETYPON. — A la bonne heure ! A-t-on jamais vu ?...

MAROLLIER, brusquement, à Petypon. — Qu'est-ce que vous dites, vous ?

PETYPON, passant vivement dans le dos de Corignon. — Hein ?... Je dis ce qui me plaît ! et puis, vous savez, si vous n'êtes pas content (Toujours collé dans le dos de Corignon, et allant chercher la poitrine de ce dernier avec son index.), il est homme à vous répondre !...

Il pivote, l'air bravache, et gagne la gauche.

MAROLLIER (4), à Corignon. — C'est bien, monsieur ! Ça ne se passera pas comme ça !

PETYPON (2), se retournant, subitement inquiet. — Hein ? Moi... ?

MAROLLIER. — Non, lui !

PETYPON, rassuré, et avec un geste à la j'm'en fiche. — Ah ! lui, oh !

MAROLLIER, sec. — Je vous salue, messieurs.

CORIGNON, cassant. — Au revoir !

Marollier sort porte droite pan coupé.

(*) Varlin, 1. — Corignon, 2. — Petypon, 3. — Marollier, 4.

Scène XXIII

LES MÊMES, moins MAROLLIER

PETYPON (2), à Varlin. — Non, mais est-il grinchu, cet animal-là!...

VARLIN (1). — Ça!

CORIGNON (3). — Oui, oh! mais... je le materai s'il m'embête!

PETYPON, toujours bravache, à Corignon. — Mais, parfaitement! c'est ce que je lui ai dit! (A Varlin.) Ah! mais! Je ne me suis pas gêné! (Regardant sa montre.) Oh! nom d'une pipe, trois heures et demie!... et les autres qui doivent venir me chercher!... (A Corignon et à Varlin, en faisant passer ce dernier n° 2.) Oh! messieurs, je suis désolé, mais j'ai à prendre le train.

CORIGNON (3). — Oh! que ne le disiez-vous! vous partez?

PETYPON (1). — Eh! oui, je pars avec votre futur oncle, pour la Touraine!... Au fait, je vous y retrouverai, il est probable?

CORIGNON. — C'est vrai, vous allez là-bas! Ah! moi, je ne pars que demain!... je n'ai pu obtenir congé plus tôt!... Ah! bien, je suis bien heureux: je vous y reverrai!...

PETYPON. — C'est ça. C'est ça!...

CORIGNON. — Allons! Au revoir, mon... (Avec intention.) mon cousin!

PETYPON. — C'est vrai! Au revoir, (Appuyant sur le mot.) mon cousin!... (Ils se serrent la main. A Varlin.) Monsieur, enchanté d'avoir fait votre connaissance!

VARLIN, lui serrant la main. — Pas plus que moi, croyez bien! Si jamais pour une assurance vous avez besoin... on ne sait jamais! on peut mourir.

PETYPON. — Trop aimable de me le rappeler! après vous, je vous prie!

VARLIN. — Pardon!

Ils sortent, accompagnés par Petypon jusqu'à la porte.

Scène XXIV

PETYPON, Mme PETYPON, puis LE GENERAL, puis ETIENNE et LE BALAYEUR

PETYPON, aussitôt leur départ, traversant la scène dans la direction de la chambre de sa femme. — Là! et maintenant...! (Ouvrant la porte et appelant.) Gabrielle! vite, Gabrielle!

Mme PETYPON, accourant. — Qu'est-ce qu'il y a, mon ami?

PETYPON (2). — Vite! je suis follement en retard!... ma valise?

Mme PETYPON (1). — Elle est prête; tu la trouveras dans l'antichambre!

PETYPON, faisant mine de remonter. — Ça va bien!... (Avisant une lettre non décachetée que Mme Petypon tient à la main.) Qu'est-ce que c'est que ça? C'est pour moi?

Mme PETYPON. — Non. C'est une lettre pour moi; je la lirai tout à l'heure.

PETYPON. — Bon!... Ah! mon chapeau? mon paletot?

Mme PETYPON. — Dans ton cabinet de toilette!

PETYPON. — Bien!...

Il remonte d'un pas pressé et sort par la baie. Pendant ce temps, Gabrielle a gagné la droite et décacheté sa lettre.

Mme PETYPON, après avoir parcouru la lettre des yeux, poussant une petite exclamation de surprise. — Ah!... Ah! bien, elle est bien bonne! Le général qui nous demande d'aller en Touraine pour le mariage de sa nièce et qui me prie d'y venir faire les honneurs!... C'est un peu curieux, ça! Il était là tout à l'heure et il ne m'en a pas ouvert la bouche!... Comment faire?... Lucien qui est obligé de partir! Nous ne pouvons cependant pas nous abstenir tous les deux! (Après une seconde de réflexion, très ponctué.) Ah! ma foi... seule, ou avec lui... j'irai!

PETYPON (1), reparaissant du fond avec son chapeau sur la tête et son pardessus sur le bras. — Voilà, je suis prêt!

Mme PETYPON (2). — Ah! Lucien! Tu ne devinerais jamais de qui je reçois une lettre.

PETYPON, allant embrasser sa femme. — Oui, oh! bien, tu me diras ça une autre fois, je suis en retard! Au revoir, ma bonne amie!

Mme PETYPON, le retenant. — Non, mais, écoute donc, voyons!... il faut que tu saches...

PETYPON, remontant. — Mais non, ma chère amie, je te dis que je n'ai pas le temps!

VOIX DU GÉNÉRAL. — Enfin, quoi! il n'est pas encore descendu?

PETYPON, bondissant au premier mot de la voix du général. — Nom d'un chien, voilà mon oncle!... (S'élançant sur sa femme et la tirant par la main.) Viens! Viens par là! Tu me liras ça dans ta chambre!

Mme PETYPON, tirant de son côté. — Mais non! à quoi bon? nous sommes aussi bien ici!

PETYPON, tirant vers la chambre. — Mais non! mais non! viens.

Mme PETYPON, tirant vers la droite. — Mais, laisse-moi donc, voyons! (D'un mouvement brusque elle a fait lâcher prise à Petypon, que l'élan envoie presque jusqu'au canapé, tandis que Mme Petypon va tomber sur le fauteuil extatique.) Oh! mais, tu me fais chaud!

PETYPON, saisi d'une inspiration. — Oh! (Il saute sur le bouton du fauteuil, appuie vivement dessus et immédiatement Mme Petypon reçoit le choc et s'endort comme précédemment les autres.) Quand on n'a pas le choix des moyens...!

VOIX DU GÉNÉRAL. — Il est par là, vous dites?

PETYPON. — Nom d'un chien, cachons-la! (Il prend le tapis de table qui est sur la chaise du fond et en recouvre complètement sa femme. Parait le général.) Ouf! il était temps!

LE GÉNÉRAL, paraissant porte droite. — Eh! ben, voyons! voilà dix minutes que nous t'attendons en bas!

PETYPON, au-dessus du fauteuil. — Voilà, voilà! Je suis à vous!

LE GÉNÉRAL, descendant (1), intrigué qu'il est par la silhouette qu'il voit sur le fauteuil. — Ah!... Qu'est-ce qu'il y a là?

PETYPON. — Rien, rien! C'est une pièce anatomique!...

LE GÉNÉRAL. — Ah?

Il fait mine de s'approcher.

PETYPON, l'arrêtant. — Non!... n'y touchez pas!

LE GÉNÉRAL. — Pourquoi?

PETYPON. — Elle sèche!... On vient de la repeindre!

LE GÉNÉRAL. — Hein?

PETYPON, le poussant vers la porte de sortie. — Allez, descendez! Quelque chose à prendre! je vous rejoins!

LE GÉNÉRAL. — Bon, bon, mais ne sois pas long, hein?

PETYPON. — Non, non! (Une fois le général sorti,

descendant jusque devant le canapé.) Mon Dieu! je ne peux pourtant pas la laisser dans cet état pendant toute mon absence!

ETIENNE, paraissant et s'arc-boutant à la porte pour retenir le balayeur qui veut entrer quand même. — Mais, attendez donc, mon ami! je vais le dire à monsieur!

LE BALAYEUR, par-dessus l'épaule d'Etienne. — Mais, puisque je vous dis qu'il m'attend!... (A Petypon.) Bonjour, m'sieur!

PETYPON. — Quoi? qu'est-ce que c'est? laissez entrer!

LE BALAYEUR, à Etienne qui s'efface pour lui livrer passage. — Là! quand je te disais!

Etienne sort.

PETYPON. — Qu'est-ce que vous voulez?

LE BALAYEUR (2), se découvrant tout en descendant vers Petypon. — C'est moi! le balayeur *ed* la rue Royale!

PETYPON (1). — Le balayeur? Quel balayeur? Qu'est-ce que vous demandez?

LE BALAYEUR, sa casquette à la main. — Comment, ce que j' demande? Je viens dîner!

PETYPON. — Quoi?

LE BALAYEUR. — Vous m'avez invité à dîner.

PETYPON. — Moi? moi, je vous ai invité à dîner?

LE BALAYEUR. — Mais absolument! J'étais en train de balayer cette nuit rue Royale; vous passiez au bras de vot' dame; vous êtes venu m'embrasser...

PETYPON, scandalisé. — Oh!

LE BALAYEUR. — ...et vous m'avez dit: « Ta tête me plaît! veux-tu me faire l'honneur de venir dîner demain chez moi? »

PETYPON. — Hein!

LE BALAYEUR, il tire une carte de sa ceinture, l'essuie machinalement contre sa poitrine avant de la tendre, et, la posant sur sa casquette comme sur un plateau, la présente à Petypon. — Même que voilà votre carte que vous m'avez remise!

PETYPON, abasourdi, avec honte. — Moi, je... Oh!... (A part.) Ah! ma foi, tant pis! C'est lui qui me tirera de là! (Au balayeur.) C'est bien! tenez, voilà quarante sous!

LE BALAYEUR. — Quarante sous!

PETYPON. — Oui! et je vais dire qu'on vous fasse dîner à la cuisine!

LE BALAYEUR. — A la cuisine! Ah! chouette! ça...!

PETYPON. — Seulement, vous allez me rendre un service!...

LE BALAYEUR. — Allez-y, patron!

PETYPON, passant 2, pour remonter au-dessus du fauteuil. — Je vais m'en aller!... Aussitôt que je serai parti, vous presserez sur ce bouton, qui est là, sur ce fauteuil! (Il indique le bouton de droite.) Et, pour le reste, ne vous occupez pas de ce qui se passera!...

LE BALAYEUR. — Bon, bon! compris!

LE GÉNÉRAL, à la cantonade. — Eh! bien, voyons!

PETYPON. — Voilà, mon oncle! voilà! (Au balayeur.) C'est entendu?

LE BALAYEUR. — C'est entendu!

PETYPON. — Bon, merci!

Il sort vivement.

LE BALAYEUR, une fois Petypon dehors. — Voyons! Il a dit, le bouton, là!... Allons-y (Il est à gauche du fauteuil, et de sa main gauche presse sur le bouton; aussitôt, sous son tapis, Mme Petypon a le soubresaut du réveil.) Qu'est-ce que c'est que ça?...

Intrigué, il regarde de plus près.

Mme PETYPON, à ce moment, pousse un cri. — Mon Dieu, je suis aveugle!

Instinctivement, elle écarte les deux bras pour rejeter le tapis qui la couvre; dans ce geste sa main arrive en gifle sur la joue du balayeur.

LE BALAYEUR. — Oh!

Mme PETYPON, poussant un cri, en se trouvant en face de cet inconnu étrange. — Ah!... mon Dieu! Quel est cet homme?

En même temps, elle se précipite à droite pour remonter par la droite de la table vers la porte de sortie.

LE BALAYEUR, voulant s'expliquer, remonte parallèlement à Mme Petypon de l'autre côté de la table. — Je suis le balayeur que vous attendez pour dîner.

Mme PETYPON, trouvant le balayeur sur sa route, rebrousse chemin, redescend par la droite et par le devant de la scène se sauve vers sa chambre. — Au secours!... Lucien!... Etienne! Etienne!

LE BALAYEUR, la suivant pour s'expliquer. — Mais, je suis l' balayeur que vous attendez pour dîner.

ETIENNE, accourant. — Qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'il y a?

Mme PETYPON. — Au secours! Au secours!

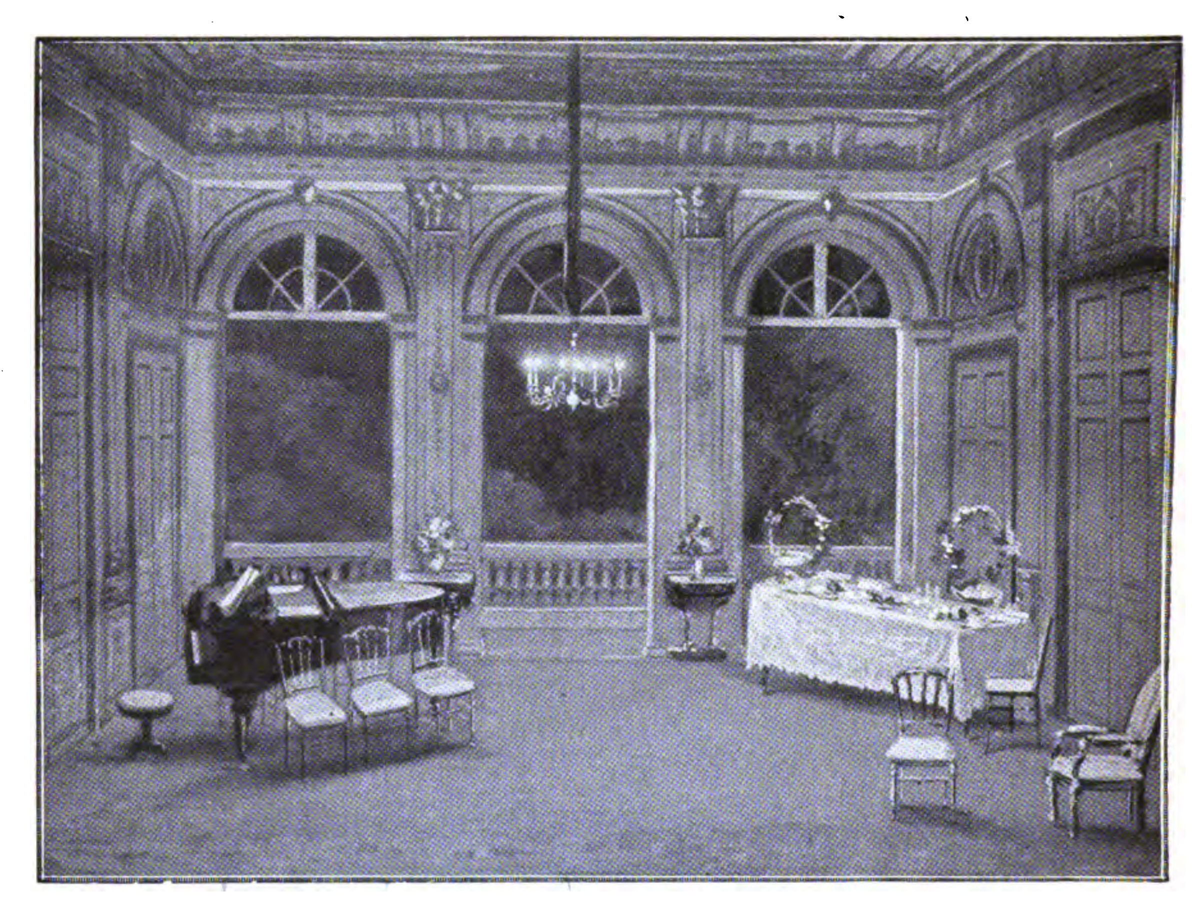
Etienne a fait irruption dans la pièce, s'élance sur le balayeur qu'il enlève à bras le corps.

LE BALAYEUR, emporté par Etienne, tandis que Mme Petypon disparait de gauche en criant toujours à l'aide. — Mais j' suis le balayeur que vous attendez pour dîner! mais j' suis le balayeur... (etc.)

RIDEAU



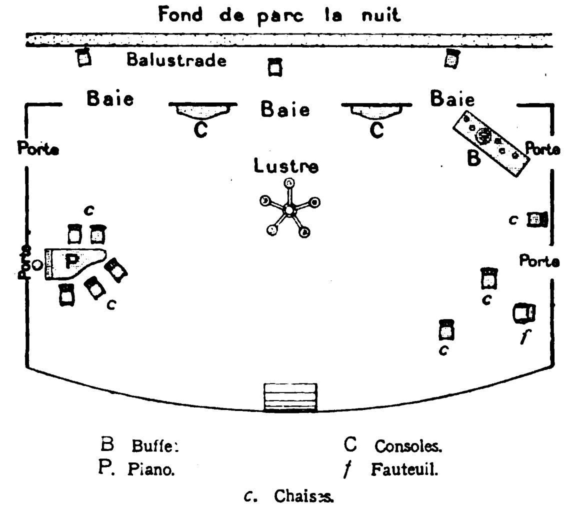
SCÈNE X. — Le général : « *Ah! toi, attends un peu!...* »



Salon au château du Grêlé, un soir de réception.

ACTE II

Le château du Grêlé, en Touraine. — *Un grand salon au rez-de-chaussée donnant de plain-pied par trois grandes baies cintrées sur la terrasse dominant le parc. Aux baies seules les impostes vitrées, les battants de portes ayant été enlevés pour la circonstance. A droite de la scène, premier et deuxième plan, deux grandes portes pleines. Entre les portes, une cheminée assez haute surmontée d'un portrait d'ancêtre enchâssé dans la boiserie. A gauche, une porte entre premier et deuxième plan. En scène, à gauche, un peu au-dessous de la porte, un piano quart de queue placé le clavier tourné à gauche perpendiculairement au public. Entre le cintre et la queue du piano, trois chaises volantes, deux autres au-dessus du piano. Devant le clavier, une chaise et un tabouret de piano, ce dernier au lointain par rapport à la chaise. A droite de la scène, une bergère le siège tourné à gauche face au piano, lui faisant vis-à-vis une chaise volante, au-dessus une autre chaise face au public. Ces trois sièges sont groupés ensemble, le tout placé à 1 m. 50 environ de la porte de droite, premier plan. Au-dessus de la porte, une autre chaise volante. Partant obliquement de la cheminée à la baie de droite, un buffet servi, avec services d'argenterie. Au fond, consoles dorées de chaque côté de la baie du milieu. Lustre et girandoles actionnés par un bouton placé au-dessus et à gauche de la console de gauche. Tout est allumé dès*



Plantation de l'acte II.

le début de l'acte. Sur la terrasse, trois ou quatre chaises volantes. Suspendues en l'air, des guirlandes de fleurs avec lampes électriques. Rayon de lune sur l'extérieur pendant tout l'acte. Sur le piano, le képi du général.

Scène première

LE GENERAL, LA MOME, PETYPON, CLEMENTINE, L'ABBE, Mme PONANT, LA DUCHESSE, LA BARONNE, Mme HAUTIGNOL, Mme VIRETTE, Mme CLAUX, GUERISSAC, CHAMEROT, EMILE, OFFICIERS, INVITÉS, VALETS DE PIED, LES ENFANTS.

Au lever du rideau, les personnages sont placés ainsi qu'il suit: Le long du piano, du clavier à la partie cintrée, Mmes Claux (1), Hautignol (2), Baronne (3), Devant la queue du piano, perpendiculairement à la rampe, la Môme (1), le Général (2), Clémentine (3), Petypon (4). Au-dessus du piano, Chamerot (1), Guérissac (2). Devant le général, entre lui et les enfants qui occupent le centre de la scène, le curé. A droite des enfants, Mmes Ponant et Virette, puis la Duchesse ; au-dessus, des invités. Au coin droit du buffet, Emile ; derrière le buffet, un valet ; au fond, sur la terrasse, contre la balustrade et face à chaque baie, trois domestiques en livrée. Les enfants, quand le rideau se lève, sont en train de chanter la cantate composée en l'honneur du général et de ses deux nièces. Ils sont en groupe, se détachant en tête le petit soliste, tous tournés face au général ; le curé dirige en leur battant la mesure.

PREMIER ENFANT (*)
...Et le pays gardera la mémoire

LE CHŒUR
...Et le pays gardera la mémoire

L'ENFANT
De l'heure de félicité

LE CHŒUR
...licité

PREMIER ENFANT
Qui réunit ici, dans l'antique manoi... re

LE CHŒUR
Dans l'antique manoi... re

L'ENFANT
Les lauriers de la gloi... re

Le curé, sans cesser de battre la mesure, s'incline légèrement en se tournant à demi vers le général pour indiquer que c'est à lui que s'adresse le compliment.

LE CHŒUR
Les lauriers de la gloi... re

L'ENFANT
Aux grâces de la beauté!

Même jeu du curé à la Môme et à Clémentine.

LE CHŒUR
Aux grâces de la beauté!

TOUT LE MONDE, murmure flatteur. — Ah! ah!

(*) Pour la musique, chœur des enfants, le quadrille, la farandole, ainsi que pour la chanson de « la Marmite à Saint-Lazare », s'adresser à la maison d'édition G. Ondet, 83, faubourg Saint-Denis, Paris.

LE CHŒUR
Amis que l'on s'unisse,
Pour boire, boire, boire, à ces époux parfaits,
Oui, buvons à longs traits,
Et que Dieu vous bénisse,
Parlé en frappant du pied : « une, deux, trois. »
A vos souhaits!

TOUT LE MONDE. — Bravo! Bravo!

Puis c'est un murmure confus, au milieu duquel percent des : « C'est délicieux !... Ah ! charmant !... N'est-ce pas que c'est exquis?... Quelle délicate surprise! » Pendant ce temps, on aperçoit la Môme, Clémentine, Petypon, le Général, qui serrent la main de l'abbé, embrassent les enfants, etc.

LE GÉNÉRAL, qui a soulevé le petit soliste pour l'embrasser, après l'avoir déposé à terre, dominant de la voix le brouhaha général. — Allez, mes nièces, des sirops et des gâteaux à ces enfants! et qu'ils s'en fourrent jusque-là.

CLÉMENTINE. — Oui, mon oncle.

LA MÔME. — Par ici, les gosses!

La Môme et Clémentine emmènent les enfants et, pendant ce qui suit, leur distribuent, aidés des domestiques, des verres de sirop, des sandwichs et des gâteaux, cependant que le invités entourent l'abbé et le félicitent.

LA BARONNE. — Ah! Monsieur l'abbé, je vous fais mes compliments.

L'ABBÉ, flatté. — Ah! Madame, vraiment...!

La baronne remonte.

Mme VIRETTE. — Ah! très bien, monsieur l'abbé.

L'ABBÉ. — Vraiment?

Mme PONANT. — Ah! délicieux!

Mme CLAUX. — Exquis!

Mme HAUTIGNOL. — Divin!

LA BARONNE, qui est redescendue à droite. — A pleurer!

L'ABBÉ, modeste et ne sachant à laquelle répondre. — Oui? vous trouvez? oh!

TOUT LE MONDE, tandis que la Môme et Clémentine sortant terrasse fond gauche, emmenant les enfants restaurés. — Ah! oui! Ah! oui!

LA DUCHESSE, passant devant Mmes Ponant et Virette pour aller au curé. — Oui, vraiment, l'abbé, c'est touchant!... et d'une délicatesse!

TOUS. — Ah! oui! oui!

L'ABBÉ. — Ah! Madame la duchesse, vous me comblez!... (Tandis que la duchesse va rejoindre à l'avant-scène droite Mmes Virette et Ponant et converse avec elles.) Ah! mesdames, messieurs...!

LE GÉNÉRAL, qui était au buffet avec les enfants, redescendant à gauche (1) de l'abbé (2) et perçant le groupe pour aller serrer les mains à son hôte. — Ah! Monsieur l'abbé, merci! je ne saurais vous dire combien j'ai été touché! Vraiment, cette manifestation...! tout cela était si imprévu!... aussi vous me permettrez, à mon tour... (Appelant.) Emile!

EMILE, qui était au buffet, descendant au milieu de la scène, entre le général et l'abbé. — Mon général?

LE GÉNÉRAL. — Descendez la chose, vous savez!...

EMILE, a un petit hochement de tête malicieux de l'homme qui est dans la confidence, puis. — Bien, mon général!

LE GÉNÉRAL. — Allez!...

Emile remonte, parle bas à deux domestiques et sort avec eux par le fond gauche.

L'ABBÉ, au général qui est redescendu près de lui au

même numéro que précédemment. — Ah! général, je suis confus!...

Le Général. — Mais voulez-vous bien vous taire!... c'est moi, au contraire, l'abbé!... Vrai! ces paroles, bien qu'en musique, m'ont été au cœur!

L'Abbé. — Ah! général!

Le Général. — Parole! je leur trouve un air de bonhomie et de sincérité, qui m'a littéralement ému! Je me suis dit: « Il n'y a que l'abbé pour avoir écrit ça! » Quelqu'un me demandait: « Est-ce que ça n'est pas de Musset?... » Je lui ai répondu: « Non! C'est de l'abbé! » Je suis heureux d'être tombé juste!

L'Abbé. — Ah! général, vraiment, je ne mérite pas...!

Le Général. — Si, si, c'est très bien! C'est comme cette fin: *Et que Dieu vous bénisse, à vos souhaits!...* comme pour un rhume de cerveau!

Tous. — Ah! oui, oui!

Le Général. — Et puis... et puis comment donc déjà: *Le pays qui gardera la mémoire...*

L'Abbé, chantonnant. — *De l'heure de félicité!*

Le Général, continuant de mémoire. — *...licité!*

L'Abbé. — *Qui réunit ici, dans l'antique manoi...* re.

Le Général. — *Dans l'antique manoi...*

L'Abbé, terminant. — ...re.

Le Général. — Comment, « *manoi...* re »? Ça prend donc un *e*, manoir*e*? Je l'ai toujours écrit sans.

L'Abbé, a un geste plein de bonhomie. — C'est pour la rime; licence poétique!

Le Général. — Ah! voilà! voilà!... C'est que, j'aime autant vous le dire, je ne suis pas poète!... ce qui fait que, quand je prends une licence, moi, elle est prosaïque!

Tout le monde rit et le général plus fort que les autres.

Tous. — Ah! ah! ah! ah! ah!

Guérissac, flagorneur. — Ah! bravo! mon général... bravo! charmant!

Chamerot, même jeu. — Mon général a un esprit!

A ce moment, précédés par Emile, paraissent les deux valets de pied apportant un objet d'assez grande dimension dissimulé sous une élégante gaine de taffetas jaune, sur une petite civière, recouverte de fine lingerie, et dont ils soutiennent les brancards, chacun sur une épaule. Les domestiques viennent se placer au milieu de la scène, deuxième plan.

Le Général. — Ah! voilà l'objet!

Tout le monde se range.

Chamerot. — Messieurs! aux champs!

Tous les officiers se mettent en ligne et, le pouce aux lèvres, imitent le clairon.

Ta... tatata, tataire,
Tatata, tatata,
Tatata, tatatata, etc.

Aussitôt la dernière note de la sonnerie le général, qui est à gauche devant les brancardiers, soulève la gaine qui découvre une admirable cloche de bronze doré, toute chargée de ciselures et de hauts reliefs.

Tout le monde, levant les bras d'étonnement. — Une cloche!

* Le Général, après avoir donné la gaine à tenir à Emile. — A l'abbé, sur le ton militaire, scandé et vibrant sur lequel il haranguerait ses soldats. — Monsieur l'abbé! permettez-moi à mon tour de vous témoigner ma reconnaissance en vous offrant cette cloche dont je fais hommage à l'église de votre village! Elle est peut-être un peu culottée! mais elle a cet avantage d'être un objet historique. (Un peu sur le ton du camelot.) Rapportée de Saint-Marc de Venise, par les soldats du général Bonaparte, elle fut offerte à mon grand-père qui devint général de l'Empire!

Tous, approuvant. — Ah!

Le Général, même jeu. — Maintenant, si elle n'est pas plus grande, c'est que les soldats avaient précisément choisi la plus petite, attendu...! qu'une cloche est un objet plutôt encombrant à trimbaler en secret et surtout en voyage!... J'ai dit!

Tous. — Bravo! Bravo!

Mmes Claux et Hautignol remontent en causant pour redescendre par la suite auprès de la duchesse.

L'Abbé, au comble de l'émotion. — Ah! général... mon émotion...! Je ne sais comment vous dire...! Laissez-moi vous embrasser!

Le Général, ouvrant ses bras. — Allez-y, l'abbé!... (Arrêtant l'élan de l'abbé.) Ah! je ne vous dis pas que ça vaudra une jolie femme! mais pour un ecclésiastique, n'est-ce pas...? Sur mes joues, l'abbé!

Tous les officiers, pendant l'accolade, claironnant l'air « Au Drapeau ».

Tarata ta taire, etc.

Tout le monde applaudit des mains: « Bravo! bravo! »

Le Général, la cérémonie terminée, remet la gaine sur la cloche ; puis, aux valets de pied, leur indiquant la console de gauche. — C'est bien! posez la cloche sur cette console et rompez! (Les valets remontent jusqu'à la console indiquée sur laquelle Emile dépose la cloche surmontée de sa gaine, puis les deux valets se retirent. Pendant que le général surveille la manœuvre, Guérissac et Chamerot sont descendus en causant devant le piano. L'abbé va s'asseoir sur la chaise face au public, près de la duchesse assise elle-même depuis un instant dans la bergère. Conversation générale, brouhaha de voix, la cloche d'un côté et Mme Petypon de l'autre font évidemment l'objet des différents bavardages, car ce sont les seuls mots qu'on parvient à distinguer de-ci de-là, au milieu des paroles qui s'entre-croisent. A ce moment paraissent, venant de la terrasse, la Môme accompagnée de Clémentine et suivie de Petypon. Le général, redescendant vers ses officiers.) Ah! voilà mes nièces!

La Môme n'a pas plus tôt paru qu'aussitôt, attirées comme par un aimant, toutes les dames Virette, Ponant, Hautignol, Claux, la baronne, remontent empressées vers elle. On l'entoure, on la comble d'adulations, de prévenances. On arrive ainsi en groupe devant le buffet. Clémentine, plus effacée, se tient près de sa pseudo-cousine. Quant à Petypon, il va et vient autour du groupe avec des allures de chien de berger ou d' « Auguste de cirque », effaré qu'il est à l'appréhension des impairs que la Môme peut commettre et voulant être là pour y parer.

Mme Ponant. — Oh! divine! délicieuse, exquise.

Mme Hautignol. — Et un chic!

Mme Claux. — Une élégance!

La Baronne. — La reine de l'élégance!

La Môme. — Oh! vous me charriez, baronne, vous me charriez.

La Baronne. — Ah! charmant!

Mme Virette. — Exquis!

(*) Pour la cloche et sa gaine s'adresser à la maison Bérard, 8, rue de la Michodière.

Mme CLAUX. — « Vous me charriez »! est-ce assez parisien!

LA MÔME. — Oh! mesdames!

LE GÉNÉRAL (3), à Guérissac (2) et Chamerot (1). — Hein! Croyez-vous qu'elle en a un succès, ma nièce, Mme Petypon?

GUÉRISSAC (2), à gauche devant le piano. — L'attrait de la Parisienne sur toutes ces provinciales.

LA MÔME *, dos au public, avec des tortillements et sauts de croupe, minaudant au milieu de ces dames qui forment éventail autour d'elle et allant successivement de l'une à l'autre. — Oh! vraiment, madame, me refuser, oh! c'est mal! Et vous, madame? Quoi, pas même une coupe de champagne? On n'a pas idée, vraiment! Vous me contristez! vrai, vous me contristez!... Et vous, chère baronne, serez-vous aussi impitoyable? Une petite coupe de champagne?

LA BARONNE. — Une larme!

LA MÔME. — Une larme, à la bonne heure! (Au maître d'hôtel à la façon des garçons de café.) Une coupe de champagne! une!

LE GÉNÉRAL, qui observe la scène depuis : ı instant. — Le fait est qu'elle a un je ne sais quoi, ma nièce! un chien!...

CLÉMENTINE, descendant (4) au général (3). — Vous ne désirez pas vous rafraîchir, mon oncle?

LE GÉNÉRAL, l'embrassant. — Merci, mon enfant! va! va!

CLÉMENTINE. — Oui, mon oncle!

Elle remonte.

LE GÉNÉRAL, aux officiers. — Ah! je voudrais bien que celle-ci ressemblât un peu à mon autre nièce!

CHAMEROT, tandis que Mmes Hautignol et Ponant, qui se sont détachées du groupe, viennent en causant s'asseoir sur les chaises qui sont devant le piano. — Mais, pourquoi? Elle est charmante ainsi.

GUÉRISSAC. — Charmante!

LE GÉNÉRAL (3). — Ben oui! ben oui! elle est gentille, c't'entendu! mais c't une oie.

CHAMEROT. — Oh! mon général!

Il gagne l'extrême gauche suivi dans ce mouvement par Guérissac et le général, de façon à ne pas masquer les deux femmes.

LE GÉNÉRAL. — Aussi lui ai-je donné un avis: puisqu'elle a la chance d'avoir sa cousine, qu'elle lui demande donc carrément de la dégourdir un peu. Vous voyez d'ici la satisfaction de Corignon en trouvant sa petite provinciale de fiancée entièrement transformée.

LES OFFICIERS. — Ah! quelle heureuse idée!

Mme HAUTIGNOL, à Mme Ponant. — Enfin, ma chère amie, regardez plutôt comment est habillée Mme Petypon!

LE GÉNÉRAL (3), vivement, à mi-voix à ses officiers en leur indiquant de l'œil les deux femmes. — Tenez! écoutez-les! écoutez-les!

Mme PONANT (5). — Vous pensez bien que je n'ai regardé qu'elle!

(*) La Môme, au centre du groupe, devant le buffet. Autour d'elle, un peu au-dessus, Mmes Hautignol (1), Ponant (2), Virette (3), Claux (4), tout près du buffet. La baronne est à l'extrémité droite du buffet, de l'autre côté duquel est Emile et un valet servant des rafraichissements. Clémentine est un peu à l'écart, entre Mmes Hautignol et Ponant. Petypon est entre la bergère où est assise la duchesse et le buffet. On le sent sur le qui-vive.

LE GÉNÉRAL, à ses officiers tout en passant devant eux pour remonter par la gauche du piano, suivi dans ce mouvement par les deux officiers. — Toujours ma nièce sur le tapis.

Mme HAUTIGNOL. — Ça prouve bien ce que je vous disais: qu'on ne portait que des robes princesse * cette année.

Mme PONANT, tandis que Mme Virette descend jusqu'à elle sans quitter de l'œil la Môme toujours au buffet. — Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise: Mme Courtois m'a affirmé qu'on faisait la jupe cloche **.

Mme VIRETTE, qui a entendu ces derniers propos. — Ah! Mme Courtois! Mme Courtois! Vous pensez bien que Mme Petypon, qui est une Parisienne, doit mieux savoir que Mme Courtois!

Le général s'assied en face de la duchesse, près du curé.

Mme HAUTIGNOL (1), se levant ainsi que Mme Ponant. — Oh! nous finirions toutes par la lâcher, Mme Courtois! Elle ne se donne même pas la peine de se tenir au courant des modes.

Mme PONANT. — Et ce n'est vraiment pas la peine d'avoir sa couturière à Tours!... pour être nippée comme si on se faisait habiller... à Douai!

LA MÔME, toujours suivie de Petypon à ses trousses, surgissant au milieu du groupe entre Mmes Ponant et Virette. — Vous ne désirez pas vous rafraîchir, mesdames?

Cette apostrophe produit un effet magnétique. Le groupe s'élargit comme mécaniquement, laissant la Môme au centre, Petypon un peu au-dessus. Et, tout en répondant machinalement à leurs interlocutrices, il est visible que les trois dames n'ont qu'une préoccupation: passer l'inspection de la toilette de la Parisienne, car leurs regards se promènent de la jupe au corsage de la Môme, ainsi qu'on fait devant un mannequin chez la couturière.

Mme HAUTIGNOL. — Merci beaucoup, madame!

LA MÔME. — Et vous?

Mme PONANT. — Oh! moi, rien! Merci, merci mille fois!

LA MÔME. — Et vous, madame?

Mme VIRETTE. — Vous êtes trop bonne, merci!

LA MÔME, gaiement. — Oh! mais alors quoi, mesdames, la sobriété du cham...

PETYPON, vivement intervenant entre la Môme et Mme Ponant. — ...de l'anachorète!... de l'anachorète!

LA MÔME, vivement. — J'allais le dire, mesdames! j'allais le dire!

PETYPON, remontant en s'essuyant le front. — Ouf! Elle me donne chaud!...

LA MÔME. — Alors, rien?

Mme HAUTIGNOL (1). — Eh bien, toute réflexion faite, un peu d'orangeade.

LA MÔME. — Une orangeade, à la bonne heure!... je vais vous chercher ça, madame, je vais vous chercher ça! (De loin, en remontant, suivie de Petypon.) Une orangeade! une!

A peine la Môme a-t-elle quitté le groupe que, d'un d'un élan simultané, le cercle se resserre comme par un mouvement de contraction et les trois femmes presque ensemble.

(*) A modifier au fur et à mesure des transformations des modes.

(**) Même observation.

Presque simultanément.

Mme HAUTIGNOL *, très vite et passant (2). — Eh bien, vous avez vu, ma chère! la jupe est plate par derrière avec l'ouverture sur le côté!

Mme PONANT, avant que l'autre ait fini sa phrase et aussi vivement. — La manche, ma chère! la manche! avez-vous remarqué comme elle est faite? l'épaulette, le haut est rapporté!

Mme VIRETTE, de même. — J'ai bien regardé la jupe, elle est de biais, ma chère! avec le volant en forme comme je le disais.

Mme CLAUX, surgissant brusquement (3) au milieu des trois femmes. — Grande nouvelle, mes amies!

TOUTES. — Quoi donc?

Mme CLAUX **. — J'ai vu son jupon de dessous.

LES TROIS FEMMES. — A qui?

Mme CLAUX. — Mais à ELLE! A qui voulez-vous? à Mme Petypon!

LES TROIS FEMMES. — Pas possible!

Mme CLAUX. — Comme je suis là, mes toutes chères! tout en linon rose, figurez-vous!... et ample! ample!...

Mme PONANT (1). — Non?

Mme HAUTIGNOL (2). — C'est bien ça! Notre couturière qui nous fait toujours des jupons très collants!

Mme PONANT (1). — En nous disant que c'est ce qu'on porte à Paris!

Mme CLAUX (3). — Celui-là on peut en prendre un bout de chaque main et tendre les deux bras, il en flottera encore!... et alors des volants en dessus! des volants en dessous!... un fouillis de dentelles!... c'est d'un chic!

LES TROIS FEMMES. — Non?

Mme HAUTIGNOL, avec une curiosité gourmande. — Oh! comment avez-vous fait pour savoir?

Mme CLAUX, sur un ton mystérieux. — Ah! voilà!... J'ai été diplomate!

Mme PONANT. — Oh! je suis sûre que ça doit être d'un ingénieux!

Mme CLAUX, prenant simultanément Mme Hautignol et Mme Virette par l'avant-bras et les faisant descendre jusqu'à l'avant-scène. Sur un ton entouré de mystère. — A un moment où il n'y avait personne autour d'elle, je me suis approchée et je lui ai dit: (Avec lyrisme.) « Ah! madame!... (Sur un ton tout à fait opposé.) je voudrais bien voir votre jupon de dessous! »

TOUTES, avec admiration. — Oh!

Mme VIRETTE. — Quoi? Comme ça?

Mme CLAUX. — Comme ça!... Alors... (Bien détaillé.) le plus gracieusement du monde, de sa main droite elle a pris le bas de sa robe par devant... Comme ça: (Elle fait le geste de pincer le bas de sa jupe au ras du pied droit et, restant dans cette position.) et avec un geste indéfinissable... où la jambe aussi bien que le bras jouait son rôle, elle a rejeté le tout au-dessus de sa tête; hope-là!... (Elle simule le geste d'envoyer une robe imaginaire au-dessus de sa tête à la façon des danseuses de cancan.) Et je n'avais plus devant les yeux qu'une cascade de rose et de froufrous de dentelles, au milieu desquels une jambe, suspendue en l'air, décrivait des arabesques dans l'espace.

LES TROIS FEMMES, n'en croyant pas leurs oreilles. — Non, ma chère?

Mme CLAUX. — Si, ma chère!...

LES TROIS FEMMES. — Oh! mes chères!

Mme CLAUX *. — Eh! bien, voilà, mes chères!

Mme PONANT. — Oh! ces Parisiennes, il n'y a vraiment qu'elles pour savoir s'habiller!

Scène II

LES MÊMES, M. et Mme VIDAUBAN, puis LE SOUS-PREFET et Mme SAUVAREL

UN VALET DE PIED, annonçant du fond. — Monsieur et madame Vidauban!

Cette annonce est accueillie par une rumeur flatteuse, comme pour quelqu'un dont la venue est de quelque importance. On entend des chuchotements: « Mme Vidauban!... C'est Mme Vidauban!... Voilà Mme Vidauban!... etc. »

LE GÉNÉRAL, tout en se levant, cherchant ce que ce nom lui rappelle. — Mme Vidauban?... Attendez donc, Mme Vidauban?...

Mme VIRETTE, venant à son secours. — Eh! général, notre Parisienne! la Parisienne du pays!... celle qui donne le ton dans nos salons!

Mme Vidauban entre en coup de vent, l'air dégagé et souriant, suivie de son mari, l'air modeste du « mari de la jolie femme ».

LE GÉNÉRAL **, qui est allé au-devant d'elle. — Ah! madame, enchanté de vous recevoir chez moi!... ainsi que monsieur Vidauban!

Mme VIDAUBAN. — Mais c'est nous, général, qui nous faisions une véritable fête...! (A son mari.) N'est-ce pas, Roy?

VIDAUBAN. — Oui, ma bonne amie!

A ce moment, la duchesse se lève et, pendant ce qui suit, sortira sur la terrasse au bras de l'abbé.

Mme VIDAUBAN, descendant vers les quatre femmes rangées en ligne devant le piano, et, leur serrant successivement la main, tout en leur décernant à chacune un mot aimable. — Bonjour, mes chères! (A Mme Hautignol.) Oh! quelle jolie toilette!... (Avec la décision de l'expert.) C'est un modèle de Paris! (Sans transition, à Mme Ponant.) Eh! bien, mignonne! je ne vous ai pas vue ce matin, jour du marché; vous avez donc oublié?...

Mme PONANT. — Non, figurez-vous, je n'ai pas pu!

Mme VIDAUBAN (3), tandis que Mmes Hautignol et Virette, une fois Mme Vidauban passée, décrivent au-dessus du groupe formé par cette dernière, son mari et le général, et en passant l'inspection de la toilette de leur Parisienne, un mouvement arrondi qui les amène à droite de la scène, près du général. — Oh! toutes ces dames y étaient... (Au

---

(*) Tout ce dialogue est à modifier au fur et à mesure de la transformation des modes et en tenant compte de la toilette adoptée par l'artiste jouant la Môme. Bien entendu ce sont les toilettes dont ces dames se plaignent qui seront précisément à la mode du moment, alors que celle qu'elles envient à la Môme sera de pure excentricité.

(**) Mme Ponant (1), Mme Hautignol (2), Mme Claux (3), Mme Virette (4) devant le piano. Guérissac, Chamerot, la baronne au fond près du buffet. Petypon, la Môme, Clémentine près du buffet côté droit. Général assis face duchesse, près abbé.

(*) Tout le récit de Mme Claux devra, chaque fois qu'on reprendra la pièce, être modifié, sinon dans son esprit, du moins dans sa description, en tenant compte de la transformation des modes comme aussi de la toilette adoptée par l'artiste jouant la Môme.

(**) Le général (3), Mme Vidauban (1), Vidauban (2) au-dessus.

général.) J'avais pensé y faire la connaissance de cette charmante Mme Petypon, dont tout le pays vante le succès!

LE GÉNÉRAL, un peu surpris. — Au... au marché?

Mme VIDAUBAN. — Oh! mais ici, c'est le grand chic!... Le marché du vendredi, ce sont nos Acacias, à nous!... On se contente... de ce qu'on a!

LE GÉNÉRAL. — J'ignorais!... Il y a si longtemps, n'est-ce pas...? Mais, tenez, si vous me permettez, je vais vous présenter ma nièce.

Mme VIDAUBAN, prenant le bras que lui offre le général. — Mais nous serons ravis!... N'est-ce pas, Roy?

VIDAUBAN. — Oh! oui, ma bonne amie!...

Le général et Mme Vidauban remontent vers le buffet, suivis de Vidauban. Mmes Virette et Hautignol, par un même mouvement arrondi, mais en sens contraire, et toujours les yeux sur Mme Vidauban, reviennent vers Mmes Claux et Ponant.

Mme CLAUX, qui regarde Mme Vidauban remonter. — Brusquement, aux trois femmes, en descendant avec elles à l'avant-scène. — Vous savez, la Vidauban! elle meurt d'envie de connaître Mme Petypon; mais, au fond, elle doit crever de dépit!...

LES TROIS FEMMES *, pendant qu'au buffet le général fait les présentations. — Pourquoi?

Mme CLAUX (3). — Tiens, vous êtes bonnes!... Elle, qui faisait autorité ici pour la mode et le ton, la voilà supplantée par une plus Parisienne qu'elle!

Révérences exagérées avec saut de croupe de la Môme. Salutations immédiatement imitées et rendues par Mme Vidauban.

Mme HAUTIGNOL (4). — Oh! bien, c'est pain bénit, ma chère! Elle nous la faisait aussi trop à la Parisienne, avec ses « Ah! ma chère, à Paris, nous ne faisons plus que ça... » et « A Paris, ma chère, voici ce que nous portons!... »

Même jeu de la part de la Môme et de Mme Vidauban.

Mme PONANT. — Tout ça parce qu'elle est née à Versailles!... et qu'elle va tous les ans passer huit jours dans la capitale!

LES TROIS FEMMES. — Ça, c'est vrai!

Mme HAUTIGNOL, indiquant de la tête le jeu des deux femmes qui se trémoussent à qui mieux mieux. — Non, mais regardez-la! se tortille-t-elle!...

Mme VIDAUBAN, à la Môme, avec des minauderies et des sauts de croupe. — Mais non, du tout! je dis ce que je pense! j' dis ce que je pense!

LA MÔME, même jeu que Mme Vidauban. — Oh! madame, vraiment, c'est moi, au contraire...! Euh!... (Non suspensif et bien bête.) croyez que! (Salut.) Croyez que! (Salut.)

PETYPON, avec les mêmes sauts de croupe que les deux femmes. — C'est vraiment trop d'honneur que vous faites à ma femme!

LA MÔME. — Oh! *voui*! Oh! *voui*!

Elle descend, accompagnée de Mme Vidauban, et va s'asseoir fauteuil extrême droite, occupé précédemment par la duchesse.

Mme VIDAUBAN, qui s'assied face à elle, tandis que Petypon s'assied sur la chaise au-dessus d'elle et que Vidauban s'assied sur la chaise qu'il est allé chercher près du buffet pour la placer entre Petypon et la Môme. — Comment, trop d'honneur! Si vous saviez quelle joie c'est pour moi de rencontrer une vraie Parisienne! Nous en sommes tellement sevrées dans notre province!

PETYPON. — Ah! Vous êtes sevrée?

Mme VIDAUBAN. — Quand je pense que je suis seule ici à porter le drapeau du parisianisme!

Mme VIRETTE, à son clan rangé devant la caisse du piano. — Oh! non, mais écoutez-la!

LA MÔME. — Vous êtes Parisienne, madame?...

Mme VIDAUBAN. — Oh! Parisienne...!

Mme CLAUX, entre ses dents, dans la direction de Mme Vidauban. — Mais dis donc que tu es de Versailles!...

Mme VIDAUBAN. — C'est-à-dire que j'ai toujours vécu à Paris.

Mme CLAUX, à son clan. — Non!... elle ne le dira pas!...

Clémentine, qui fait son service de jeune fille de la maison, va avec deux verres pleins à la main au-dessus du piano rejoindre les officiers et leur offre des consommations.

Mme VIDAUBAN. — Il n'y a que depuis mon mariage... Les occupations de mon mari...! (Elle indique Vidauban qui s'incline.) Mais si je suis ici, mon âme est restée à Paris!...

Mme CLAUX. — Oh! chérie!...

Elle s'assied, ainsi que Mme Hautignol, sur les chaises 1 et 2 qui sont devant le piano. Mmes Ponant et Virette restent un moment debout près d'elles, puis peu après se détachent, contournent le piano par l'extrême gauche, pour remonter en causant jusqu'aux officiers et redescendent ensuite retrouver Mmes Hautignol et Claux à la pointe droite du piano.

PETYPON. — J'espère au moins que vous allez la rejoindre quelquefois?

Mme VIDAUBAN. — Oh! une fois par an, pendant huit jours!... Mais, je me tiens tellement au courant de la vie parisienne que c'est comme si j'y étais!

Emile descend du buffet et, entre Petypon et Vidauban, présente à la Môme, sur un plateau, une orangeade dans laquelle trempent deux pailles.

LA MÔME, prenant le verre. — Ah! merci! (A Mme Vidauban, tout en se levant, avec un certain maniérisme.) Je vous demande pardon, chère madame, il faut que j'aille porter ce verre d'orangeade.

Emile remonte au buffet.

PETYPON, vivement se levant en voyant la Môme se lever, et passant en l'enjambant presque devant Mme Vidauban, avec de petites courbettes. — Oui, on l'attend! on l'attend!... Je vous demande pardon!...

Mme VIDAUBAN. — Je vous en prie!

A ce moment, suivie de l'abbé, la duchesse rentre du fond au bras du général, qui va la conduire au fauteuil extrême droite. Mme Vidauban et son mari se lèvent à son approche, puis, les politesses faites, se rasseyent, Vidauban à la même place, Mme Vidauban sur la chaise précédemment occupée par Petypon.

LA MÔME, qui se dirige vers Mme Hautignol, à Petypon, qui lui emboite le pas. — Oh! je t'en prie, ne sois pas tout le temps sur mes talons!

PETYPON (2). — C'est plus prudent! Merci! « La sobriété du chameau! » Pour peu que tu en lâches quelques-unes comme ça!

LA MÔME (1), qui machinalement suce le chalumeau du verre qu'elle porte. — Oh! ben quoi? « chameau », « anachorète », c'est un mot pour un autre! (Elle tire à nouveau sur le chalumeau.) Et au moins le premier, on le comprend!

(*) Devant le buffet, premier plan, la Môme, au-dessus le général, au-dessus Petypon face à la Môme, à gauche Mme Vidauban, au-dessus Vidauban.

PETYPON. — Oui, eh! bien, je préfère celui qui ne se comprend pas!

LA MÔME a un haussement d'épaules, tire une dernière gorgée sur la paille, puis, plantant là Petypon, à Mme Hautignol, très gracieusement. — Voici, chère madame, votre verre d'orangeade!

Mme HAUTIGNOL, qui s'est levée, prenant le verre. — Oh! merci, chère madame.

LA MÔME. — Oh! mais, de rien, madame! de rien! (Apercevant Clémentine qui est descendue extrême gauche et allant à elle.) Ah! vous voilà, mignonne!

Elle la prend amicalement par la main et la fait passer devant elle, pour remonter vers le buffet.

Mme CLAUX, au moment où la Môme, précédée de Clémentine, passe devant elle, l'arrêtant au passage. — Vous savez, la Parisienne, là! Eh! bien, elle est de Versailles!

LA MÔME. — Ah?... (Gaiement, entre ses dents.) Je m'en fous!

Elle va rejoindre, avec Clémentine, Petypon toujours à la même place.

Mme CLAUX, à son clan. — Je ne suis pas fâchée de le lui avoir dit.

Mme Hautignol et Mme Claux remontent par la gauche du piano.

LE GÉNÉRAL, qui est au milieu de la scène avec Guérissac et Chamerot, aux deux soi-disant cousines en train de remonter. — Eh bien? ça va-t-il comme vous voulez, mes nièces?

LA MÔME, CLÉMENTINE, ensemble. — Oh! oui, mon oncle.

PETYPON, se précipitant vers le général et arrivant presque en même temps que la Môme et Clémentine qui, dès lors, s'effacent à droite. — Oh! oui, mon oncle!

LE GÉNÉRAL, à Petypon, en le faisant pirouetter à gauche. — Quoi, « oui, mon oncle »? c'est pas à toi que je le demande! Je dis: « Eh! bien, mes nièces »; tu n'es pas ma nièce?

PETYPON (1). — Ah! non!... Non! Je regrette.

LE GÉNÉRAL (2). — Pas moi! Merci, une nièce de ton âge!... Tu es déjà assez vieux comme neveu!... (A Chamerot et Guérissac, un peu au-dessus de lui.) Je vous demande un peu s'il ne devrait pas être mon cousin? (On rit. A la Môme et à Clémentine.) Oh! mais, je vois avec plaisir que vous faites bon ménage, les deux cousines!

CLÉMENTINE. — Oh! oui, mon oncle.

LE GÉNÉRAL. — Tant mieux, bon sang! Tu sais ce que je t'ai dit, Clémentine! Tu as ta cousine, profite-z-en!

CLÉMENTINE. — Oh! oui, mon oncle!

L'abbé, qui précédemment était allé s'asseoir en face de la duchesse, se lève et écoute (5) ce qui suit, avec un sourire approbateur.

LE GÉNÉRAL. — Mais ne réponds donc pas toujours (L'imitant.): « Oh! oui, mon oncle », comme une serinette! Tu ne sais donc pas dire autre chose, sacré nom de D...

L'ABBÉ, sursautant. — Oh!

CLÉMENTINE, scandalisée. — Oh! oh! mon oncle!

LE GÉNÉRAL, sans se déconcerter, indiquant l'abbé tout contrit. — ... comme dit monsieur l'abbé!

L'ABBÉ, scandalisé. — Moi!... Oh! oh! général!...

Il remonte en esquissant un imperceptible signe de croix.

LE GÉNÉRAL, à la Môme. — Ah! elle a bien besoin que vous la dégourdissiez un peu!

LA MÔME. — Oh! mais, c'est entendu, mon oncle! Tout à l'heure, nous nous éclipserons un moment et je lui donnerai quelques conseils élémentaires.

LE GÉNÉRAL. — Bravo!

PETYPON, près du piano. — Eh bien! ce sera du joli!

En voyant la Môme remonter avec Clémentine, il s'élance pour la retrouver, trouve le général sur son chemin, hésite, tantôt à droite, tantôt à gauche, le général contrariant sans le vouloir chaque fois son mouvement.

LE GÉNÉRAL, l'envoyant à droite. — Allons, prends ta droite! (A Chamerot et Guérissac qui, par l'extrême gauche, sont descendus jusque devant le piano.) Est-il jaloux, ce bougre-là, il ne la quitte pas d'une semelle!

En se retournant il trouve près de lui le curé occupé à considérer de loin Petypon et la Môme en train de se chamailler devant le buffet.

L'ABBÉ, au général, indiquant le couple. — C'est beau, général, de voir un ménage aussi uni!

LE GÉNÉRAL. — Ah! oui! ça c'est beau!

Il remonte. Le curé, sans détacher son regard du couple Petypon-Môme, se rapproche insensiblement des deux officiers.

CHAMEROT (1), sans faire attention à l'abbé qui, près d'eux, les écoute, à Guérissac (2), tout en regardant du côté de la Môme. — Ce qu'il y a de drôle, c'est que plus je regarde Mme Petypon, plus il me semble que je l'ai vue quelque part.

GUÉRISSAC. — Oh! que c'est curieux! moi aussi!

L'ABBÉ (3), jette un coup d'œil du côté de la Môme, puis. — Ah?... Pas moi!... (Il remonte au fond.)

GUÉRISSAC. — Oh! moi si... Mais où? Voilà ce que je serais bien en peine de préciser!

Guérissac et Chamerot remontent par l'extrême gauche et vont rejoindre le général au-dessus du piano. La Môme, pendant tout ceci, est près du buffet, très entourée. On entend tout à coup ce monde éclater de rire, tandis que Petypon s'arrache désespérément les cheveux.

TOUTES, riant. — Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

PETYPON, s'arrachant les cheveux. — Oh!

Mme CLAUX. — Ah! qu'elle est drôle!

Mme HAUTIGNOL. — Qu'elle est amusante!

Mme PONANT. — Elle a une façon de dire les choses!

TOUTES. — Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

LA MÔME, riant de confiance. — Qu'est-ce qu'il y a? J'ai dit quelque chose?... (A Petypon, qui lui a saisi la main droite et l'entraîne à l'avant-scène, tandis que le groupe se disperse.) Quoi? Quoi? Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce qui te prend?

PETYPON, l'amène à l'avant-scène. — Non! non! tu ne peux donc pas nous priver de tes : « Où c't'y qui? », de tes « Qui c't'y qui? » et de tes « Eh! allez donc, c'est pas mon père »?... A l'instant, là: « Où c't'y qu'il est, le valet de pied? », tu as vu l'effet que ça a fait!...

LA MÔME (2). — Ah! non, c't' averse!...

PETYPON. — Quoi?

LA MÔME. — Zut! tu me cours!

PETYPON * (1). — En voilà une réponse! C'est comme ce matin, à déjeuner; comme c'est d'une

(*) Mmes Hautignol (1) et Ponant (2) viennent s'asseoir sur les chaises près du piano. Virette et Claux se tiennent debout au-dessus du piano. Chamerot au coin du clavier (côté lointain) cause avec ces dernières, tandis que Guérissac, devant le clavier côté public, bavarde avec les premières.

femme du monde de s'écrier : « Ah ! ça, monsieur l'abbé, vous me faites du pied! »

LA MÔME. — Tiens, il me raclait avec ses godillots!

PETYPON. — Oui, oh! je t'engage...!

LA MÔME, mimant ce qu'elle dit avec sa jambe. — Et aïe donc, là! Aïe donc les pieds! Aïe donc!

PETYPON. — Le pauvre homme, je t'assure qu'il ne s'apercevait guère...!

LA MÔME. — C'est possible! mais moi je m'en apercevais!

PETYPON. — Je ne savais plus où me fourrer! Heureusement qu'avec ton prestige de simili Parisienne, ce qui eût choqué chez une autre a paru du dernier genre; on a ri. Mais il ne faudrait pas recommencer.

LA MÔME (2). — Oh! non, écoute, ferme ça!

PETYPON. — Ferme quoi?

LA MÔME, avançant une main en bec de canard sous le nez de Petypon. — Ta bouche!... miniature!...

PETYPON, esquissant une remontée en poussant un soupir de découragement. — Pfffue!

LA MÔME, sans transition, apostrophant l'abbé qui descend du buffet tout en humant une orangeade avec une paille. — Eh! bien, monsieur l'abbé? nous sirotons? (Recevant sur les mains, qu'elle a jointes derrière le dos, une tape de Petypon pour l'inciter à la prudence, — se retournant vivement.) Aïe donc, toi!

L'ABBÉ (3). — Mon Dieu, je le confesse! Que voulez-vous, madame? la soutane ne nous préserve pas de toutes les faiblesses humaines!

PETYPON (1), sur les charbons. — Oui!... oui!

LA MÔME (2). — Ah! monsieur l'abbé, que je vous félicite — je n'ai pu le faire tout à l'heure — pour votre délicieuse composition!... (A mi-voix, à Petypon.) C'est-y ça?

Petypon fait signe que ça peut aller.

L'ABBÉ, confus. — Oh! madame, vraiment?

LA MÔME. — Voyez-vous, j'aimerais que vous me la donnassiez.

PETYPON, à part. — Ouïe la!

LA MÔME. — Je veux l'apprendre et la chanter.

L'ABBÉ (3). — Oh! madame, c'est trop d'honneur!

PETYPON, vivement s'interposant entre la Môme et l'abbé. — Non, non! elle ne chante pas! elle ne chante pas!

LA MÔME. — Pffo! Comme on dit: entre le zist et le zest.

L'ABBÉ, malicieux. — Oh! si, si! Je vois ça à votre figure.

LA MÔME. — Mon Dieu, monsieur l'abbé!... Qui c't'y qui ne chante pas un peu dans notre monde?

PETYPON, pivotant sur les talons, manque de s'effondrer. — Boum là! Aïe donc!

Il remonte pour redescendre (1).

L'ABBÉ. — Ah! charmant! Vous avez une façon si piquante de dire les choses, vous autres Parisiennes!

LA MÔME, avec des révérences à sauts de croupe. — Ah! vous nous flattez, monsieur l'abbé ! Croyez que ! Croyez que!

PETYPON, la faisant passer (1) en se substituant à elle. — Oui! vous nous flattez, monsieur l'abbé, vous nous flattez!

LE VALET DE PIED, annonçant du fond. — Monsieur le sous-préfet! Madame Sauvarel!

LE GÉNÉRAL, se détachant du groupe du buffet. — Ah! (Appelant.) Ma nièce!

LA MÔME et PETYPON, celui-ci se précipitant. — Mon oncle?

LE GÉNÉRAL, à Petypon qui est arrivé premier, en l'envoyant à l'écart à droite du buffet. — Oh! naturellement, il faut que tu arrives, toi! (Accueillant le sous-préfet et sa femme qui arrivent du fond droit et entrent par la baie du milieu.) Chère madame!... Monsieur le sous-préfet!... (Au sous-préfet.) Voulez-vous me permettre... euh ! (Présentant la Môme.) Ma nièce... (A la Môme.) Monsieur le sous-préfet et madame Sauvarel.

LE SOUS-PRÉFET. — Mademoiselle, tous mes vœux!

LE GÉNÉRAL. — Ah! non! non, vous vous trompez! (Indiquant Clémentine.) La fiancée, la voilà!

LE SOUS-PRÉFET. — Ah! mademoiselle, derechef!

LE GÉNÉRAL, indiquant la Môme. — Celle-ci est la nièce mariée...! au vieux monsieur, là!

PETYPON. — Charmant!

LE GÉNÉRAL. — Mon neveu, le docteur Petypon! (A la Môme.) Et maintenant, ma chère enfant, voulez-vous conduire au buffet notre aimable sous-préfète?

LA MÔME, au général. — Oh! mais, comment donc! (A Mme Sauvarel.) Madame, si vous voulez m'accompagner?...

Mme SAUVAREL. — Avec plaisir. (A son mari.) Tu permets, Camille?

LE SOUS-PRÉFET (1), gentiment. — Va donc! Va donc! (Il fait mine de descendre, puis, se ravisant.) Ah! seulement...!

Mme Sauvarel, qui déjà esquissait le mouvement d'aller au buffet, s'arrête à la voix de son mari.

Mme SAUVAREL. — Quoi?

LE SOUS-PRÉFET. — Tu sais, hein? tu te rappelles ce que je t'ai dit?

Mme SAUVAREL (2). — Non, quoi donc?

LE SOUS-PRÉFET. — Mais si, voyons! (Mme Sauvarel fait un geste d'ignorance.) Oh! (A la Môme.) Vous permettez?

LA MÔME. — Je vous en prie.

LE SOUS-PRÉFET, entraînant sa femme à part (milieu scène) et à mi-voix, très posément. — Je t'ai dit de bien observer comment toutes ces dames parlent... agissent... se tiennent... afin de prendre modèle! Ça peut me servir pour ma carrière!

Mme SAUVAREL (2). — Ah! oui! (Elle va pour remonter, puis, se ravisant.) Oh!... on sait bien que nous sommes des fonctionnaires de la République.

LE SOUS-PRÉFET. — C'est possible!... Mais ce n'est tout de même pas la peine d'en avoir l'air! (Haut.) Va, va! Mme Petypon t'attend.

Le général vient la prendre par la main et la conduit au buffet, où l'attend la Môme, coin droit du buffet.

LA MÔME, à Mme Sauvarel. — Chère madame, que puis-je vous offrir?... de l'orangeade?... une coupe de champagne?... du café glacé?... *Qué c't'y* que vous voulez prendre?

PETYPON, qui était près de la Môme, dévalant jusqu'au milieu de la scène. — V'lan! ça y est!

Mme SAUVAREL. — Mais, je ne sais vraiment pas!... *Qué... qué c't'y* que vous avez de bon?

PETYPON, n'en croyant pas ses oreilles. — Hein!... Ah?... (Soulagé.) Oh! alors!...

Il descend à droite ; la Môme s'occupe de son invitée, Mmes Claux, Virette et la baronne vont au buffet. Mmes Ponant et Hautignol sont à gauche du piano.

LE GÉNÉRAL *, causant (2) près du piano avec le sous-préfet (1). Tous deux sont dos au public. — Oh! ici, il n'y a rien... Voici pourtant un plafond de Fragonard.

LE SOUS-PRÉFET, la tête en l'air. — Ah! très joli!... De quelle époque?

LE GÉNÉRAL. — Eh! bien, de l'époque... euh!... de Fragonard!

LE SOUS-PRÉFET. — C'est juste!

LE GÉNÉRAL, indiquant avec son index l'étage supérieur. — Ah! par exemple, là haut, j'ai la salle des Pastels.

PETYPON, qui s'est rapproché du général, entendant ces derniers mots. — Oui... au-dessus!

LE GÉNÉRAL (2), se retournant. — Non. comment! te voilà, toi?... Bartholo a quitté Desdémone?

PETYPON (3). — Comme vous voyez!... (A part, avec ironie.) Bartholo avec Desdémone! (Haut.) Hein! Si Don Juan savait ça!...

LE GÉNÉRAL, gouailleur. — Ah! ah! « Don Juan et Desdémone »! tu es fort en littérature, toi!

PETYPON, s'inclinant ironiquement. — Vous me l'apprendrez.

LE GÉNÉRAL. — Je pourrais!... En attendant, tiens, puisque tu n'as rien à faire, montre donc la salle des Pastels à notre sous-préfet.

PETYPON, bas au général. — Hein!... C'est que ma femme...!

LE GÉNÉRAL. — Eh! bien, quoi, « ta femme »? on ne la mangera pas, « ta femme »!... Est-il jaloux, ce bougre-là!... (L'envoyant n° 2.) Allons, va!

PETYPON, qui va donner contre la poitrine du sous-préfet. — Oh! (Au sous-préfet.) Par ici, monsieur le sous-préfet.

LE SOUS-PRÉFET. — Oh! monsieur, vraiment, j'abuse...

PETYPON, la pensée ailleurs. — Certainement, monsieur! Certainement! Si vous voulez me suivre...!

LE SOUS-PRÉFET. — Volontiers!

PETYPON. — Alors, passez devant!

LE SOUS-PRÉFET, sortant le premier porte gauche. — Pardon!

PETYPON, à part, jetant un dernier regard vers la Môme avant de sortir. — Mon Dieu, faites qu'elle ne quitte pas la sous-préfète!

Ils sortent.

Scène III

LES MÊMES, moins LE SOUS-PREFET et PETYPON, puis LE DUC

Moment de conversation générale. Les dames qui étaient au buffet redescendent devant le piano pour s'asseoir. Mme Claux va au-dessus du piano causer avec Chamerot. Guérissac a pris une des chaises au-dessus du piano et la descend face à Mme Virette, assise près du piano. Il s'assied et bavarde avec les dames. Brusque éclat de rire dans le groupe duchesse, Vidauban, Mme Vidauban.

LA DUCHESSE, riant. — Non, vraiment, le percepteur a répondu ça au capitaine de gendarmerie?

Mme VIDAUBAN. — Comme je vous le dis, duchesse.

(*) Pour les théâtres qui n'auraient pas de plafond peint pour leur décor, remplacer le plafond par un tableau, ou alors remplacer le texte par le suivant: « Oh! ici, il n'y a rien. Mais, dans la salle à côté, j'ai un plafond de Fragonard. — Ah! mes compliments! De quelle époque? », etc.

LA DUCHESSE. — Oh! c'est à envoyer à un journal de Paris.

Mme VIDAUBAN. — Il n'y a vraiment que chez nous qu'on a de l'esprit.

LA DUCHESSE. — C'est positif! (Appelant.) Guy!

LA MÔME, qui était au buffet avec des invités, redescendant vivement et très empressée vers la duchesse. — Vous désirez quelque chose, duchesse?

LA DUCHESSE. — Oh! rien!... Je voudrais que mon fils m'apportât un verre d'eau.

LA MÔME, au-dessus de la chaise qui fait face à la duchesse. — Hein? Mais, pas du tout!... (Appelant en voix de tyrolienne, l' « E » dans le grave « mile » dans l'aigu:) Emile!... (A la duchesse.) Mais, comment donc, duchesse!... (Même appel.) Emile! (S'asseyant en face de la duchesse.) nos gens sont là pour ça!... (Même appel.) Emile!

EMILE, venant du buffet et descendant à gauche de la Môme. — Madame?

LA MÔME, sur le ton gouape. — Eh! ben, mon vieux! pour quand?... (Femme du monde.) Un verre d'eau pour Mme la duchesse! (Emile s'incline et remonte. A la duchesse.) Ah! duchesse, je suis vraiment confuse!... ces larbins sont d'un lent!...

LA DUCHESSE, riant sous cape. — Oh! oh! oh! oh!

LA MÔME. — Qu'est-ce qui vous fait rire?

LA DUCHESSE. — C'est cette expression de « larbin », dans votre bouche!...

LA MÔME, le rire à fleur des lèvres. — Quoi? Vous ne connaissez pas ce mot de larbin?

LA DUCHESSE. — Je le connais... sans le connaître!

LA MÔME, pouffant de rire, avec des rejets du corps en arrière, accompagnés de claque sur la cuisse et de lancement de jambe en l'air à chaque phrase. — Ah! ah! ah! ah! ah! Elle ne connaît pas ce mot de « larbin », la duchesse!... (A Mme Vidauban, qui considère sa tenue avec une attention un peu étonnée.) Vous entendez, ma chère?... (Se tapant sur la cuisse.) la duchesse qui ne connaît pas le mot « larbin »!

Même jeu.

Mme VIDAUBAN, se tapant sur la cuisse, à l'instar de la Môme. — Ah! ah! ah! elle est bien bonne, ma chère!...

LA MÔME, se tapant sur la cuisse. — Mais, « larbin », nous n'employons que ce mot-là!

Mme VIDAUBAN, même jeu. — Mais il n'y en a pas d'autres!... « Larbin », (Même jeu.) nous ne disons que ça aujourd'hui! (Même jeu.) N'est-ce pas, Roy?

Toutes deux rient en se tapant la cuisse.

VIDAUBAN *, se tapant également sur la cuisse. — Oui, ma bonne amie!

LA DUCHESSE, tandis qu'Emile qui descend du buffet avec un verre d'eau sur son plateau et vient à elle par le milieu de la scène, passant devant la Môme. — Eh! bien, oui, qu'est-ce que vous voulez? (Considérant avec son face-à-main Emile qui lui présente son plateau.) Alors... c'est un larbin, ça? (Prenant le verre d'eau.) C'est drôle!

EMILE, vexé, à part, tout en rebroussant chemin avec son plateau. — Eh! bien, elle est polie!

Il remonte au buffet.

(*) A ce moment Guérissac, qui causait, assis avec le groupe de dames, Virette, Sauvarel, Ponant, se lève, offre son bras à Mme Virette, tandis que de la main gauche, tout en causant, il écarte sa chaise qui gênerait le passage, et la place ainsi au milieu de la scène; puis, toujours avec Mme Virette à son bras, remonte jusqu'au buffet.

LA DUCHESSE. — Voilà ce que c'est de n'être plus Parisienne! Mais, qui sait? je vais peut-être être obligée de le redevenir. Voici mon fils majeur... (Appelant.) Guy!

D'un groupe, dans la baie du milieu, se détache un gros et jeune garçon, bien costaud, bien râblé, qui, dos au public, bavardait avec les autres.

GUY, (smoking), descendant avec empressement. — Maman?

LA MÔME, regardant le duc, debout entre elle et Mme Vidauban, mais légèrement au-dessus. — Non, c'est vrai? c'est à vous, ce grand fils?

LE DUC. — Oui, madame.

LA DUCHESSE. — Mais oui!

LA MÔME. — Oh! le Jésus!

LA DUCHESSE. — Ah! ça grandit!... Et ce qui m'inquiète c'est l'idée de l'envoyer à Paris!

Le duc lance un clin d'œil malicieux au public et descend à gauche de la Môme, milieu de la scène.

Mme VIDAUBAN. — Mais quel besoin...?

LA DUCHESSE.— Que voulez-vous? Il faut qu'il travaille! (Moue du duc.) Malheureusement... il ne sait rien!

Nouvelle moue du duc qui, gêné par le regard de la Môme, s'écarte jusqu'à proximité de la chaise placée au milieu.

LA MÔME, un œil de côté sur le duc, et entre ses dents. — C't un crétin!

LA DUCHESSE, comme de la chose la plus simple du monde. — Alors, n'est-ce pas?... il va faire de la littérature.

Mme VIDAUBAN *. — Ah! oui.

LA MÔME, se retournant vers la duchesse. — C'est évident!

LA DUCHESSE, sur un ton détaché. — Tout le monde sait plus ou moins écrire.

LA MÔME. — Ben, là, voyons!

LA DUCHESSE. — Mais je conviens que, pour cette carrière, il est utile que mon fils vive à Paris!... Et c'est ce qui m'inquiète! Le voici majeur! en possession, par conséquent, de la grosse (Appuyer sur « grosse ».) fortune que lui a laissée son père...

LA MÔME, pivotant immédiatement, face au duc qui, sous le regard de la Môme, baisse les yeux. — Ah?

LA DUCHESSE. — Il est très faible...! Avec ça... (Rapprochant sa bergère et se penchant pour n'être pas entendue de son fils. — Confidentiellement aux deux femmes qui, curieuses, se sont rapprochées également.) ... On devient un petit homme!...

LA MÔME, les dents serrées, l'œil en coulisse vers le duc. — C'est que c'est vrai qu'on devient un petit homme!

LA DUCHESSE, à mi-voix. — Nous savons toutes ce que c'est que la chair...!

LA MÔME, les yeux au ciel. — Oh! voui!

LA DUCHESSE. — S'il lui arrive de tomber sur une de ces femmes... innommables, comme il en est...!

LA MÔME, repoussant avec une horreur comique l'affreuse vision. — Ah!... dussèche...!

LA DUCHESSE. — Le pauvre enfant sera mangé!

LA MÔME. — Ne m'en parlez pas! Oh!

LA DUCHESSE. — Ah! quand j'y pense...!

LA MÔME, se levant. — Oh! mais, que vois-je? Votre verre est vide! Permettez-moi de vous débarrasser.

Le duc s'est rapproché, dans le but de débarrasser sa mère du verre en question. Mais la présence de la Môme, devant lui, l'empêche d'aller jusqu'au bout de son intention et il reste ainsi sur place, tout contre la Môme et la main prête à prendre l'objet qu'on lui tendra.

LA DUCHESSE, gracieusement. — Oh! mais, laissez donc!... (Avec intention, pour montrer qu'elle a profité de la leçon.) le larbin est là!

LA MÔME, insistant. — Mais, du tout! du tout!

De la main gauche, elle prend le verre des mains de la duchesse puis, en se retournant, se trouve nez à nez avec le duc qui, intimidé sous son regard, recule instinctivement. Elle s'arrête un quart de seconde tout contre le duc et les yeux plongés dans les siens. Celui-ci, très gêné, ne sait où poser son regard et détourne légèrement la tête. La Môme lentement le contourne, en passant devant et tout contre lui, retrouvant quand même ses yeux ; puis une fois arrivée à sa droite (c'est-à-dire n° 1, par rapport à lui n° 2), au moment de remonter et quand elle est dos au public, bien près de lui, de sa main droite, elle saisit la main droite du duc qui pend le long de son corps, lui imprime une forte pression qui force le duc, tout décontenancé, à plonger sur lui-même, et, trébuchant, l'envoie à gauche, tout près du dossier de la chaise. Pendant ce temps, avec un air de ne pas y toucher, la Môme remonte jusqu'au buffet déposer son verre.

LA DUCHESSE, qui n'a pas quitté la Môme des yeux et pourtant n'a vu que du feu à tout ce jeu de scène, aussitôt celui-ci terminé, à Mme Vidauban. — Quelle charmante petite femme!

Mme VIDAUBAN. — Charmante!

A ce moment, la Môme redescend du buffet, et, n'abandonnant pas son idée de derrière la tête, pique droit sur le duc (1) et arrivée (2) tout contre lui, avec un geste aussi dissimulé que possible pour les autres, elle pince de la main droite la lèvre inférieure du jeune homme et la lui agitant convulsivement : « Ouh! ma crotte! »

LA DUCHESSE, à Mme Vidauban. — Et distinguée!...

Mme VIDAUBAN. — Tout à fait!...

LA MÔME *, lâchant le duc (qui, absolument abruti et l'air vexé, essaie de remettre en place sa bouche meurtrie par de grandes contorsions des lèvres) et allant, de l'air le plus innocent du monde, s'asseoir en face de la duchesse. — Et voilà, madame la duchesse! Voilà qui est fait!

LA DUCHESSE. — Oh! chère petite madame, je suis confuse!

LA MÔME. — Mais, comment donc!... (L'œil en coulisse sur le duc.) Ah! il est très gentil, votre fils! Il me plaît beaucoup!... (Avec un coup d'œil plus insistant, au duc.) beaucoup!

LA DUCHESSE, ravie. — Oui?

Le duc, pour qui cette situation devient un supplice, ne sachant que faire, fait un demi-tour plongé sur lui-même et remonte vers la terrasse à grandes enjambées.

LA MÔME, entre ses dents et en haussant les épaules en voyant filer le duc. — Ballot!

LA DUCHESSE, à la Môme, en réponse à ses compliments. — Ah! que vous me faites plaisir!

(*) Guérissac redescend du buffet avec Mme Virette, la reconduit à sa place, puis remonte près de Chamerot, au-dessus du piano

(*) Mmes Hautignol et Ponant se lèvent et, tout en bavardant, se dirigent vers le buffet.